

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 2000 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres



La fenêtre de la chambre du château de Xaintrailles (L.&G.)
où dormit George Sand en 1825 (texte, p. 7).

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal – 75009 Paris

Président d'honneur

Georges Lubin †

Bureau

Présidente

Anne Chevereau

Vice-Présidentes

Aline Alquier

Jeannine Tauveron

Secrétaire générale

Marie-Thérèse Baumgartner

Secrétaire adjointe

Arlette Choury

Trésorier

Michel Baumgartner

Conseil d'administration

Mmes, MM. : Abdelaziz, Alquier, Baumgartner (M.-T.), Baumgartner (Michel), Bodin, Brocard, Chastagnaret, Chevereau, Choury, Hecquet, Laissus, Simon, Tauveron.

**Adresser tout le courrier à Marie-Thérèse BAUMGARTNER,
12, rue G. Sand, B.P. 88, 91123 Palaiseau Cedex.**

Cotisations :

Membres actifs	120 FF (18,29 €)
Membres bienfaiteurs	180 FF (27,44 €)
Membres d'honneur	250 FF (38,11 €)
Étudiants	70 FF (10,67 €)
Prix de la revue (pour les non-adhérents)	80 FF (12,20 €)

Les chèques bancaires ou postaux (c.c.p. 5738 – 72 Lyon) doivent être libellés au nom de l'Association Les Amis de George Sand et adressés à Marie-Thérèse BAUMGARTNER (adresse ci-dessus).

SOMMAIRE

Hommage à Georges Lubin	p. 3
Aurore Dudevant en Gascogne.....	p. 7
Gérard Chalaye	« La mémoire des étoiles »..... p. 16
Annie Camenisch	Une croyante spiritualiste
Bernard Hamon	George Sand et Michel de Bourges
Chiyo Sakamoto	Le sandisme au Japon
Marielle Vandekerkhove	L'art du petit portrait chez Sand
Marie-Paule Rambeau	Quelques échos de l'Année Chopin.....
<i>Lélia</i> et la Censure (conférence d'Annarosa Poli).....	p. 70
Ouvrages, revues, colloques, thèses, spectacles, expositions	p. 78
Vie de l'Association.....	p. 98

Illustrations

En couverture :	« Nous allions, chaque semaine, chez la marquise de Lusignan, belle et aimable châtelaine du très romantique et imposant manoir de Xaintrailles » (<i>H.V.</i> , t. II, 81).
p. 8	L'entrée XVIII ^e du château.
p. 10	Les « cinq croisées » de Guillery.
p. 13	Une vue de l'élégant Casal du Bosc, que rappelle le château de Cazalès dans <i>Rose et Blanche</i> .
p. 14	La belle Tour d'Avance, dont Aurore a gravi l'escalier en spirale.



** Un fonds Georges Lubin à l'Institut de France.*

Légués par Georges Lubin à la Fondation Lovenjoul, les documents préparatoires à la *Correspondance* de George Sand, les fichiers et les archives liés à cette édition, ainsi que les nombreuses thèses rassemblées, ont été accueillis à l'Institut de France, qui a décidé la création d'un *Fonds Georges Lubin*, progressivement mis à la disposition des chercheurs.

** Au musée de la vie romantique : un Fonds Georges et Madeleine Lubin.*

La documentation du Musée de la vie romantique s'est considérablement enrichie en mars 2000 grâce à la générosité de M. et Mme Héluin : leur don, effectué en mémoire de leur parent Georges Lubin, compte près de 2000 documents provenant de sa bibliothèque (livres, brochures, revues et extraits de presse), ainsi que quelques objets (médaillons, portraits). Cet ensemble, essentiel à la connaissance de George Sand, dénommé *Fonds Georges et Madeleine Lubin*, est en cours d'inventaire. Les chercheurs y auront accès vraisemblablement dès l'automne 2000.

ADIEU À GEORGES LUBIN

En mars 1996, nous avons dit adieu à Mady Lubin dans une grande église froide de Boulogne. Quatre ans après, les obsèques de Georges avaient lieu dans l'église de Nogent-sur-Marne qui, avec son aspect rustique, rappelait cette église de Nohant où tant de gens pleuraient lors des funérailles de George Sand. Moi aussi, l'avouerai-je, j'ai pleuré comme un veau, tel Flaubert, alors que s'achevaient plus de trente ans d'admiration et d'amitié.

Quand j'ai connu Georges Lubin déjà auréolé de la gloire des quatre premiers volumes de la *Correspondance*, il avait très gentiment reçu le gamin que j'étais, encouragé ses balbutiantes recherches balzaciennes, et ne ménagea par la suite ni conseils ni remarques à ses travaux sandiens. Nous nous retrouvâmes très régulièrement lors des sessions de la Collection Lovénjoul à Chantilly ; j'eus bientôt l'occasion d'apporter ma modeste contribution à la récolte des lettres de Sand ; et les liens d'affection se renforcèrent entre Georges, Madeleine et les « petits Bodin ». Mon admiration ne cessa de croître à mesure qu'avancait la publication de la *Correspondance*, et que le petit pan de mur jaune s'allongeait dans ma bibliothèque, car, aidé de la seule Mady, en dehors de tout cadre universitaire ou officiel, Georges a mené cet immense travail par la seule obstination d'un homme qui dévoua sa vie à nous révéler celle d'une femme d'exception.

Georges Lubin avait commencé une carrière de professeur, quittée par amour car il ne pouvait vivre éloigné de Mady. Il entra à la Société Générale en 1931, d'où il prit sa retraite en 1964 pour se consacrer enfin au grand chantier entrepris. La banque ne l'a pas empêché de cultiver ses talents littéraires éclos dès seize ans au lycée de Châteauroux : il publia nouvelles et romans, tels *La Terre a soif* (1934), *Changer de peau* (1935) ou *Maxime Rasquin* (1961), dont Jean Gaulmier soulignait les qualités, et maints articles dans des revues diverses, notamment sur les personnalités de son Berry natal, comme Nivet, Naudin, Rollinat ou, bien sûr, George Sand.

Il était né à Ardentes, au bord de la Vallée Noire, à quelques kilomètres de Nohant : le portrait de George Sand ornait la salle à manger de ses parents, les romans champêtres furent ses premières lectures. Au début des années 50, alors qu'il renonçait à entreprendre une biographie devenue difficile après celle d'A. Maurois, il ressentit la nécessité de disposer d'une correspondance qui ne serait plus défigurée ni altérée, mais la plus complète possible, pour comprendre une personnalité aussi riche que celle de Sand. Dès 1952, il travailla d'arrache-pied, forgeant, avec son expérience de gestionnaire, une méthode, un cadre et des outils de travail, dont d'indispensables fichiers, avant de commencer à copier la première lettre du gigantesque corpus : quel labeur Georges et Madeleine n'accomplirent-ils pas, pour rassembler les milliers de lettres, les copier à la main en bibliothèque, en librairie, chez les collectionneurs, les dactylographier, recollationner, annoter, puis identifier des correspondants, vérifier des données, en recherches ardues dans les archives, ordonner enfin la matière de ces gros volumes, de leurs annexes, de leurs méticuleux index !

Le premier volume paraît en 1964 (1864, écrit Georges par un amusant lapsus au tome XXIV), puis chaque année apporte sa livraison jusqu'au tome XII en 1976, où l'éditeur Garnier veut arrêter la publication (je me souviens alors du désespoir de Georges et Mady). Il faudra la mobilisation spontanée des lecteurs, relayée par des articles de presse, pour relancer l'entreprise menacée et la mener à terme. Le tome XXIV en 1990 s'achève sur la lettre 17884 ; s'y ajoute en 1991 un tome XXV de *Suppléments* (1032 lettres) ; en 1995, un autre supplément révèle encore une centaine de lettres.

Ce monument de plus de vingt mille pages est devenu indispensable à qui veut connaître non seulement la vie et l'œuvre de Sand, mais aussi l'histoire du XIX^{ème} siècle, dont elle fut, selon Renan, « la harpe éolienne ». Il fallait une énergie peu commune et un indéfectible amour de George Sand pour rassembler et reconstruire patiemment cet héritage, que complètent quantité d'articles, études et autres ouvrages remarquables, tels le bel album *George Sand en Berry* (Hachette, 1967), les deux tomes d'*Œuvres autobiographiques* et le très riche *Album George Sand* (Pléiade, 1970-71 et 1973), ou l'édition critique de *Tamaris*, (1984) aux Éditions de l'Aurore.

C'est bien un renouveau des études sandiennes que provoqua la publication de la *Correspondance*, attirant vers la femme et la romancière maints lecteurs et amis. Georges a longtemps présidé les *Amis de George Sand*, soutenu la revue *Présence de George Sand*, les *Éditions de l'Aurore*, qui rééditaient les œuvres sandiennes, les *Friends of George Sand* aux États-Unis. Il accueillait, maître attentif et bienveillant, étudiants et chercheurs, leur prodiguant sans compter conseils et encouragements : les nombreuses thèses sur George Sand qui ont éclos depuis des décennies lui doivent beaucoup.

Georges Lubin répliquait vertement à ceux qui déformaient la réalité sandienne, colportaient de mauvaises compilations, attaquaient par de faux arguments, affirmaient sans preuves : son érudition avait pour but d'approcher au plus près la vérité, même non flatteuse. Qu'on relise, en tête du tome II de la *Correspondance* (et aux pages 538-ss), la mise au point sur les lettres de Sand à Musset, pour comprendre combien la recherche littéraire doit avoir pour but l'authenticité.

La leçon que nous donne Georges Lubin est un viatique pour l'avenir : il reste bien des lettres de Sand à découvrir ; Georges lui-même en avait encore rassemblé en vue d'un nouveau supplément ; mais la mort de Mady, puis les maux de l'âge, l'empêchèrent de se remettre à l'ouvrage. D'autres reprendront le flambeau, selon ses volontés.

Ce que disait Victor Hugo devant la tombe de George Sand, je pourrais le paraphraser en pensant à Georges Lubin : je l'ai aimé, admiré, vénéré, car ce qu'il a fait est grand et bon. « De hautes figures disparaissent, mais ne s'évanouissent pas. Loin de là, on pourrait presque dire qu'elles se réalisent. [...] Le travailleur s'en est allé ; mais son travail est fait. »

Thierry BODIN

HOMMAGE DES JEUNES CHERCHEURS

Nombreux sont les jeunes chercheurs que leur travail sandien a conduits un jour quai Le Gallo, à Boulogne-Billancourt, chez Georges Lubin. Tous ceux qui, encore novices ou devenus plus émérites, se souviennent, témoignent d'un accueil aussi érudit que chaleureux : Georges Lubin aimait à partager son savoir et à encourager les nouvelles ardeurs en recherches sandiennes.

L'on garde tout particulièrement en mémoire le haut lieu de l'intronisation, le bureau, entièrement tapissé d'éditions rares et d'ouvrages critiques concernant aussi bien l'œuvre de George Sand que celle d'autres grands noms du siècle romantique. Dans un angle de la pièce trônait le célèbre fichier : Georges Lubin expliquait volontiers que les jours de la vie de George Sand y étaient répertoriés un à un. Des fiches de couleurs différentes permettaient de savoir immédiatement si, au jour dit, G. Sand était à Paris, à Nohant ou bien en voyage et en quel pays. La

constitution méthodique de ce fichier, bientôt consultable à l'Institut de France, avait accompagné la patiente mise au point de l'édition des volumes de la *Correspondance*.

Georges Lubin ouvrait facilement sa bibliothèque aux jeunes gens qui venaient le consulter. Il prêtait ses ouvrages, parfois les plus rares, allant même jusqu'à confier à certains émules des volumes paraphés de la main de Sand elle-même ! Combien de collectionneurs patentés auraient eu cette générosité ? Pour un jeune chercheur intimidé et reconnaissant, ce sont des gestes de confiance et de sympathie qui ne s'oublient pas. Comme ne s'oublie pas non plus la bienveillante aménité de celui qui laissait voir, pour peu qu'on en manifestât l'envie, les lettres autographes de George Sand, souriant devant les réactions ravies et émues de qui découvrait pour la première fois l'écriture authentique de son auteur d'élection. Georges Lubin n'était pas seulement un érudit disposé à partager généreusement ses connaissances et ses collections avec autrui : il était aussi un véritable humaniste.

Quoique vieillissant et souvent malade ces dernières années, Georges Lubin, l'on s'en souvient avec émotion, ne ménageait ni son temps ni ses efforts pour venir en aide à qui faisait appel à sa science : courtois, affable, passionné et passionnant, déplorant les failles d'une mémoire qu'il jugeait affaiblie mais que d'autres pouvaient considérer comme étant encore prodigieuse, riche en anecdotes sandiennes connues parfois de lui seul, il avait le verbe élégant, non dénué d'humour, et le charisme des grandes personnalités.

En définitive, on peut saluer l'œuvre de Georges Lubin, conquérant de l'univers sandien, par les mots mêmes que George Sand adressait à l'illustre Delacroix : « Vous avez gagné une bataille mémorable [...] Votre *empire est fait*, et ceux qui n'ont jamais douté de vous sont plus fiers de votre gloire que vous-même »¹.

Nathalie ABDELAZIZ

« LE VOYAGE À BOULOGNE »

Je fais partie d'une génération que la disparition de Georges Lubin laisse comme orpheline. Au début des années 70, George Sand n'avait pas bonne presse à l'Université. Trouver un directeur de Maîtrise ou de Thèse impliquait un véritable parcours du combattant. Des sourires affligés répondaient souvent aux sollicitations de l'étudiant qui prétendait perdre son temps à exhumer un écrivain mineur. Si en 1968, je me suis entêtée à refuser d'échanger George Sand contre Virgile, comme me le conseillait un professeur de Sorbonne, ce n'est pas seulement par sympathie pour George Sand : entre-temps, j'avais découvert la magistrale édition de la *Correspondance* et, avec elle, une méthode de travail, une rigueur et une honnêteté intellectuelles qui n'ont jamais cessé de me servir de modèles. « Le voyage à Boulogne » que nous avons été si nombreux à faire tenait toujours ses promesses : la chaleur de l'accueil, la bienveillance et l'efficacité des conseils qu'on venait y chercher galvanisaient toutes les énergies. Grâce à Georges Lubin, je n'ai donc pas remplacé George Sand par Virgile : je les propose l'un et l'autre à mes élèves, année après année. Et c'est encore aujourd'hui sa présence exemplaire qui guide mes travaux, dans l'espoir qu'ils ne seront pas indignes des leçons que j'ai reçues de lui.

Marie-Paule RAMBEAU

1. G. Sand, *Correspondance*, Textes réunis, classés et annotés par G. Lubin, classiques Garnier, t. XI, p. 542 [janvier 1853].

TEXTES DE GEORGE SAND LUS PAR THIERRY BODIN LORS DES OBSÈQUES DE GEORGES LUBIN

Nous sommes réunis pour rendre un dernier hommage à Georges Lubin, qui a consacré plus de la moitié de son existence à faire revivre George Sand en publiant près de 20 000 lettres dans les 26 tomes de la *Correspondance*.

C'est à travers ces lettres qu'il a sauvées de l'oubli que George Sand peut aujourd'hui nous adresser un message d'espérance et de foi.

Elle n'était sans doute pas une bonne chrétienne au sens où on l'entend généralement, mais elle n'a jamais douté de l'existence et de la bonté de Dieu, et de la réalité d'une seconde vie après la mort, où chacun sera traité selon ses œuvres.

« Je porte au dedans de moi, dit-elle, un trésor que personne ne peut m'enlever, et que je ne veux partager avec aucune personne disposée à s'en moquer : la foi morale et religieuse¹.

« Quand nous créons quelque chose de grand et de beau, savez-vous que c'est un miracle ? [...] C'est Dieu qui vibre, qui parle, qui agit en nous².

« Je crois à Dieu et à l'immortalité de l'âme. Plus je souffre en ce monde, plus j'y crois. J'abandonnerai cette vie passagère [...], pour rentrer dans la vie éternelle avec une grande confiance³.

« C'est l'amour qui tient cet invisible escalier où l'on se tend la main les uns aux autres [...] Le lien n'est pas rompu par la tombe⁴.

« La seule chose que je ne comprenne pas [...] c'est que vous regardiez la mort comme une fin. Ça ne peut pas m'entrer dans la tête. J'y vois toujours un commencement, et c'est bien réellement, bien instinctivement que sans avoir aucune certitude systématique sur ce que nous devenons, je me sens assurée que nous allons à quelque chose de beaucoup mieux⁵.

« Je crois fermement à l'éternité de tous les êtres, et à la conscience de cette éternité pour l'être humain comme récompense de ses travaux et de ses vertus dans cette vie terrestre qui n'est qu'un passage à une existence plus pure et plus intelligente⁶. »

Tous ici, nous croyons, avec George Sand, que Georges Lubin a atteint aujourd'hui cette récompense. Il ira désormais rejoindre, avec son épouse Madeleine, ces compagnons que George Sand évoque dans les *Nouvelles Lettres d'un voyageur*,

ces compagnons « qui aujourd'hui vivent dans notre âme fidèle à l'état de pensées fortifiantes et salutaires. Quoi de plus beau et de plus pur que la vision intérieure d'un mort aimé ? [...] L'ami reparaît, mais non tel qu'il était absolument. L'absence mystérieuse a rajeuni ses traits, épuré son regard, adouci sa parole, élevé son âme. [...] Il a gardé de lui-même et développé tout ce qui était bon. Il est désormais à toute heure ce qu'il était dans ses meilleurs jours. Il nous rappelle les bienfaits de son amitié, et il n'est pas besoin qu'il nous prie d'en oublier les erreurs ou les lacunes. Son apparition les efface. Telle est la puissance de l'imagination et du sentiment en nous, que nous rendons la vie à ceux qui nous ont quittés. [...] Donnons à nos amis envolés un sanctuaire dans notre âme, et continuons la reconnaissance et l'affection au-delà de la tombe en leur faisant plus belle cette région idéale, cette vie renouvelée où nous les plaçons. Qu'ils soient pour nous comme les suaves parfums de fleurs qui s'épurent en se condensant. »

1. À Charles d'Aragon, tome III, p. 246.

2. À Poncy, tome VI, p. 330.

3. À Marie de Rozières, tome VIII, p. 51.

4. À Plouvier, tome XIV, p. 190.

5. À Hetzel, tome XII, p. 250.

6. Au Dr Gaubert, tome IV, p. 662.

AURORE DUDEVANT EN GASCOGNE

« ET JE COUCHAI AU CHÂTEAU DE XAINTRAILLES¹ »

« Du fond de ce vieux et triste château, peuplé de souvenirs tragiques et effrayants, je veux que ma voix et ma pensée percent ces murs épais et se fassent entendre au cœur de mon ami. Agitée par le mouvement du cheval, que je ne puis plus supporter, par une soirée où il a fallu m'oublier pour les autres, chose qui ne me coûte pas seulement, mais qui me fatigue et me fait mal, je n'ai pas le sang assez calme pour dormir, et je sens d'ailleurs qu'une longue nuit de sommeil ne me vaut pas un instant d'entretien avec vous.

« Je viens de lire presque en entier depuis qu'on s'est retiré, *la France au 14^{ème} siècle* de Marchangy². Quoique je ne me sente pas exaltée par cette lecture, elle m'a fait plaisir. Elle est d'ailleurs tout à fait de circonstance pour moi aujourd'hui. Seule dans une immense chambre, où l'on m'a amenée par mille détours compliqués, par des escaliers tournants, des passages étroits, dont il ne me serait guère facile de retrouver le fil pour sortir, entourée de meubles gothiques, rien ne pouvait mieux convenir à ma situation que des détails sur la génération dont je retrouve les traces autour de moi. Je ne pouvais lire sans intérêt des relations curieuses sur les premiers *Lusignan*, sur cette Mélusine que je vois ici partout sur les armoiries au-dessus des portes, un miroir à la main, moitié femme, moitié serpent. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant dans Marchangy, qu'elle apparaissait ainsi sur les créneaux du château de Lusignan, en Poitou, faisant retentir l'air de cris, lorsque quelque malheur devait accabler sa postérité. Ce qui en reste aujourd'hui est si déchu, et si pauvre, que Mélusine doit crier bien fort. Cet immense château sans domestiques, sans vassaux, écroulé en partie, semble menacer à chaque effort du vent qui souffle dans les salles désertes, éteint les bougies, et vous laisse dans une vaste obscurité, où vous croyez voir errer les ombres des preux dont les portraits enfumés sont suspendus autour de vous.

« À l'abri (grâce à mon éducation, et non à la force de mon esprit), à l'abri dis-je de ces terreurs puériles que tant de femmes ont le malheur de ressentir, j'aime à m'entourer au contraire de ces illusions et de ces souvenirs. Je prends plaisir à regarder attentivement deux de ces tableaux assez bons et à chercher dans leur physionomie quelque chose de leur destinée. L'un représente un seigneur de Xaintrailles, l'autre une

1. G. Sand, lettre « *A Aurélien de Sèze* », 14 novembre 1825. Voir *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. I, p. 259 : « Je renvoyai mon domestique et mes chevaux et je couchai au château de Xaintrailles. » Voir aussi p. 254, n. 1 : G.L. précise que le texte ici présenté fut écrit la veille : « Je vous écrivis quelques lignes que je copie ici » ; il ajoute « qu'ici Aurore écrit Saintrailles, conformément sans doute à la prononciation locale », et qu'il rétablit l'orthographe.

2. G. Lubin, *Corr.*, t. I, p. 254, n. 2 : « Il s'agit de *Tristan le Voyageur ou la France au XIV^{ème} siècle*, par L.-A.-F. de Marchangy, paru en 1825 chez F.-M. Maurice et réédité la même année chez Urbain Canel. Ces deux éditions sont en six volumes in-8° : on peut douter qu'Aurore ait eu le temps de les lire presque en entier ! »

demoiselle de Sabran, sa femme. Ils étaient sans doute nouvellement mariés quant on les peignit. La dame est belle, jeune, en costume de chasseresse, couverte de pierreries et un arc à la main. Son regard est fier, assuré, même impérieux. Elle paraît orgueilleuse de ses charmes et de leur pouvoir. L'époux, au contraire, paraît subjugué. Ses traits sont délicats, ses yeux sont doux et tendres ; mais (ce n'est point une illusion produite par la connaissance de son caractère), on y découvre quelque chose de faux et de cruel. Eh bien voilà l'histoire de ces époux. La femme fut coquette, infidèle, le mari implacable. Il l'enterra vivante dans un caveau qu'il fit murer, et simula un enterrement de la dame de Xaintrailles qu'il disait morte de sa belle mort. Le bruit de son crime se répandit pourtant. La famille de Sabran redemanda à grands cris la jeune dame. Il en survint un procès que l'époux gagna faute de preuves suffisantes contre lui. Mme de Lusignan a retrouvé les pièces. Des traditions répandues dans le pays firent naître sa curiosité. Elle chercha, découvrit une trape [*sic*], fit déboucher un escalier qu'on avait muré, descendit elle-même dans le caveau et y trouva le squelette de la dame de Xaintrailles avec quelques pièces d'une étoffe d'argent qui formait sa robe. Le contraste de cette figure jeune, fière, et brillante, avec l'idée d'une mort odieuse et des angoisses de la faim et du désespoir, ont tellement occupé et ému mon esprit, que je n'ai pas même songé à me coucher, ni entrepris de dormir. La malheureuse ! Elle n'était peut-être pas coupable ; et quelle affreuse expiation ! Je frémis d'horreur en regardant ces tableaux.

Je me lève pour chasser cette impression. J'ouvre ma fenêtre. J'aime à voir ces tours et ces créneaux. Je reviens à vous ; je pense que ces détails de ma nuit vous intéresseront. J'oublie tout à fait le château, Mélusine, la dame enterrée, j'oublie l'univers entier. Je ne suis plus nulle part, je suis avec vous.

« [...] Mon feu qui s'éteint, ma lumière qui finit me forcent de te quitter. Je vais me coucher dans cet immense lit de satin jaune semé de fleurs d'argent noircies par les siècles. Si dans un heureux songe, je pouvais voir tes yeux noirs et vifs, tes joues brunes, ton air franc, tendre et ardent... Ah je conçois qu'on soit amoureux d'une figure, quand elle peint si bien l'âme de celui qui la porte... peut-on voir sans horreur les yeux de ce monstre qui semble me regarder de dessus la cheminée ?... peut-on voir sans les adorer ceux que je vais voir en rêve à la place ? »



Xaintrailles, les aménagements du XVIII^e siècle ont modifié la façade...

LA CHAMBRE INSPIRATRICE

Le vieux donjon du château de Xaintrailles, à 200 mètres d'altitude, est la tour de guet de l'Albret. La partie moyenâgeuse de l'édifice renvoie à Poton, cadet de Gascogne au service du pauvre roi de Bourges, compagnon de Jeanne d'Arc (avec son ami et voisin La Hire), fait maréchal de France pour prix de ses exploits. Élégamment recomposé au XVIII^e siècle, le bâtiment, par sa situation, sa qualité architecturale, son état d'entretien, vaut le voyage. Habité, il se visite sur rendez-vous.

Curieux de connaître un lieu où la future Sand se rendait en visite, les plus vaillants sandistes de l'association empruntèrent, en juillet 99, l'étroit escalier à vis menant à la chambre inspiratrice. Les confidences nocturnes de l'apprentie romancière avaient de quoi intriguer : ne dramatisait-elle pas à plaisir pour, jouant les héroïnes, ajouter une note de mystère à la troublante légende de l'emmurée vive ?

Interrogée à ce sujet, Mme Michaud, actuelle châtelaine de Xaintrailles, juge, quant à elle, plutôt vraisemblables les indications fournies par la future romancière à l'occasion de ce reportage nocturne.

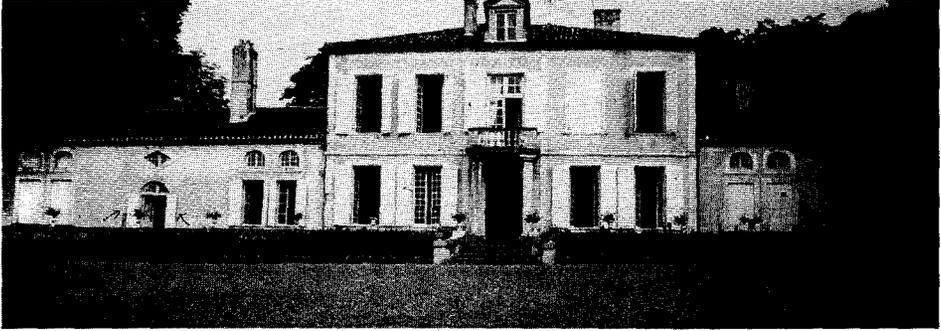
Tout d'abord le cheminement compliqué jusqu'à la chambre (actuellement sans risques, sinon de glissade éventuelle).

« – Il est parfaitement possible, et même probable que, pour regagner sa chambre, George Sand eût à faire, comme elle l'indique, mille détours et à utiliser un ou plusieurs escaliers tournants qui ont été modifiés par la suite. » Pour ce qui est des représentations de Mélusine au-dessus des portes, « il est vrai, précise Mme Michaud, qu'il y avait plusieurs représentations de Mélusine, dont il ne reste que celle qui coiffe les armoiries des différentes familles qui ont habité le château. Les derniers furent les Lusignan, auxquels est attachée la légende de la fée Mélusine ».

Quant au mystère des portraits de l'époux rancunier, qui aurait caché son jeu sous un aimable visage, et de sa belle épouse (peut-être sa victime), il reste entier. Mme Michaud ignore ce que sont devenues les effigies du Seigneur de Xaintrailles et d'Hélène de Sabran, lesquelles « ont dû être récupérées par les Lusignan ». La nouvelle Dame de Xaintrailles partage notre scepticisme quant au « monstre » censé lorgner la dormeuse « de dessus la cheminée ». Elle n'en pense pas moins que le château dut apparaître fort austère à l'invitée : « il était en assez mauvais état quand les héritiers Lusignan l'ont vendu ». Des « meubles gothiques » d'antan, il n'est plus trace. Par contre, la maîtresse du logis le confirme, l'« immense lit de satin jaune semé de fleurs d'argent noircies par les siècles », où Aurore Dupin s'apprêtait à dormir, est toujours en place. C'est le seul vestige du bref séjour. Bien que défraîchies, ses tentures apparaissent conformes au témoignage, fourni sur le vif par la châtelaine d'une nuit.

M.E.

GUILLERY, LE CHÂTEAU DE MON BEAU-PÈRE



La porte-fenêtre marquée de deux flèches donnait sur la chambre d'Aurore.

Aux yeux du visiteur d'aujourd'hui, la « maisonnette de cinq croisées de front » apparaît d'une harmonieuse simplicité de lignes. Ses deux longues façades dépassent, en fait de charme, tout ce que peuvent suggérer les reproductions, et son actuelle propriétaire, Mme Carette d'Armancourt, est largement fondée à demander l'inscription des bâtiments au Patrimoine. À la qualité architecturale s'ajoute en effet la moisson littéraire qu'ont vue éclore les longs séjours de la future Sand chez son beau-père, de 1825 à 1828. La lecture de ses mémoires, de sa correspondance de jeunesse (notamment des lettres à Aurélien de Sèze, qui figurent au t. I de la *Correspondance* éditée par G. Lubin), des études de Christian Abbadie (*A.G.S.*, années 1980 et 1981) ont familiarisé les sandiens avec des lieux auxquels a redonné l'éclat du neuf la récente réédition du roman *Rose et Blanche*, resté cent soixante ans endormi sur les rares étagères le possédant¹.

Le succès de cette édition commentée incita son maître d'œuvre à rassembler les textes (lettres, extraits de mémoires, nouvelles, romans) évoquant les lieux parcourus par Aurore Dudevant à travers le Sud-Ouest. Textes de jeunesse pour la plupart, où le talent du futur auteur (H. Delpont le met particulièrement en relief) s'affirme pour la première fois².

*

1. G. Sand, *Rose et Blanche*, réédité grâce au dynamisme de l'historien H. Delpont qui a dirigé le travail critique, auquel a contribué M. Sanchez Calzadilla, éminent érudit local, tandis que Georges Lubin se faisait le conseiller attentif de l'équipe (« Amis du vieux Nérac », 1993, 489 p., 150 F).

2. H. Delpont, *La Naissance de George Sand...* Textes de G. Sand choisis et commentés par H. Delpont, 1995, 220 p., 120 F.

C'est la dernière porte-fenêtre à gauche (par rapport au salon central) qui ouvre sur la chambre d'Aurore. Lieu-refuge, où une amoureuse de 21 ans écrit en cachette ses confidences à celui qui a su l'arracher à sa léthargie conjugale. Écoutons-la décrire à Aurélien sa vie, apparemment tranquille, à Guillery : « Ici toutes mes journées se ressemblent. Je me lève tard, je déjeune, je passe une heure ou deux au piano. Je rentre dans ma chambre, je lis ou je dessine jusqu'au dîner. Après le dîner, il faut un peu tenir compagnie aux voisins qui abondent. » On veut la faire chanter, elle n'y tient pas, préférant accompagner chanteurs ou danseurs au piano.

Plus sincère ou plus émancipée, elle se montrera plus tard moins contemplative en consacrant des pages savoureuses (*Histoire de ma vie*, IVE partie, ch. XI) au pays gascon et à ses habitants : « C'était [...] un pays de loups et de brigands que Guillery, et pourtant nous y étions tranquilles et joyeux. On s'y voyait beaucoup. Les grands et petits propriétaires d'alentour n'ayant absolument rien à faire, et cultivant, en outre, le goût de ne rien faire, leur vie se passait en promenades, en chasses, en réunions et en repas les uns chez les autres. » À leur contact elle prit « grand goût » à la chasse. Chasse sans luxe ni prétentions mais fournissant un gibier abondant : « La maisonnette de Guillery, si pauvre de bien-être apparent, était, sous le rapport de la cuisine, une abbaye de Thélème. » Il est difficile d'approcher de la chambre d'Aurore sans que revienne à l'esprit la belle et presque tendre histoire du loup affamé. Alors fort nombreux dans la région, ces animaux semblent avoir fait l'objet d'un étonnant respect, comme des adversaires en quelque sorte « réguliers ». Le pays connaissait par ailleurs une certaine prospérité grâce au chêne-liège. À peu près disparu de nos jours, il enrichissait alors les propriétaires, notamment le beau-père d'Aurore : « Vingt-cinq mille francs de profit net », déclarait-il en désignant du doigt « un petit tas d'écorces d'arbres empilées sous un petit hangar ». L'industrie du bouchon néglige depuis longtemps cette jadis précieuse matière première. Reste le sable, venu de l'océan, où s'enfonce le pas, et qui persiste à marquer la limite de la lande. La jeune Sand l'a décrite, cette lande, comme elle était avant que la forêt l'absorbe : « immense, infinie, rase et bleue comme la mer ». De cette puissante végétation disparue, l'on gardera la fascinante image ainsi restituée.

Cécile BELON

GUILLERY, OU LA BASE DE REPLI DES DUDEVANT

On connaît peu les tribulations gasconnes des Dudevant. Aussitôt « séparé » d'Aurore, Casimir se retire dans son pays natal où sa famille a acquis la gentilhommière de Guillery, à Pompiey, au nord-ouest de Nérac, Lot-et-Garonne.

Son père Jean-François Dudevant (1754-1826), brillant colonel de la cavalerie napoléonienne, plusieurs fois blessé, avait été créé baron d'Empire en 1811. En 1795, il avait reconnu un fils (Casimir) sans toutefois épouser sa mère, l'Espagnole Augustine Soulès. Deux ans après, au moment de prendre sa retraite, il s'était marié avec une

jeune Mancelle, Gabrielle Laporte de Sainte-Jemme (1773-1837). Le couple n'eut pas d'enfant et Casimir fut élevé par sa belle-mère.

En 1822 il épouse à son tour Aurore Dupin. Le jeune ménage fait plusieurs séjours dans le Sud-Ouest, de 1825 à 1829. Le colonel meurt en 1826 ; il est enterré dans un caveau à Lausseignan, bourg dont dépend Guillery. C'est là que les choses se gâtent pour Casimir : en effet, poussé par sa femme, pourtant fort riche, le colonel déshérite son fils, ne lui laissant que 40 000 francs payables en cinq ans. C'est en 1837 seulement qu'à la mort de la baronne (entre-temps installée à Paris) Casimir hérite enfin de Guillery. Il ne quittera plus la région jusqu'à sa propre disparition. Ses enfants, Maurice et Solange, lui rendent fréquemment visite. En 1848 Solange Clésinger, alors brouillée avec sa mère, vient accoucher chez son père de sa première fille (morte six jours plus tard). Il ne semble pas que son cercueil ait été déposé dans le caveau du colonel, mais plutôt dans le carré réservé aux enfants morts en bas âge. Née, elle aussi, à Guillery en 1850, la seconde fille de Solange meurt à Paris en 1855, et son corps est ramené à Nohant.

C'est ensuite au tour de Maurice de se rapprocher de Guillery. Marié en 1862 avec Lina Calamatta, il sera, l'année suivante, père d'un fils, Marc-Antoine. Lorsque, en 1864, George Sand s'installe à Palaiseau, elle confie Nohant à Maurice. Mais, dépassé par les difficultés de gestion, il met le domaine en gérance et se retire à Guillery avec sa famille. Marc-Antoine y meurt au bout d'un mois. Il est probablement enterré comme sa cousine.

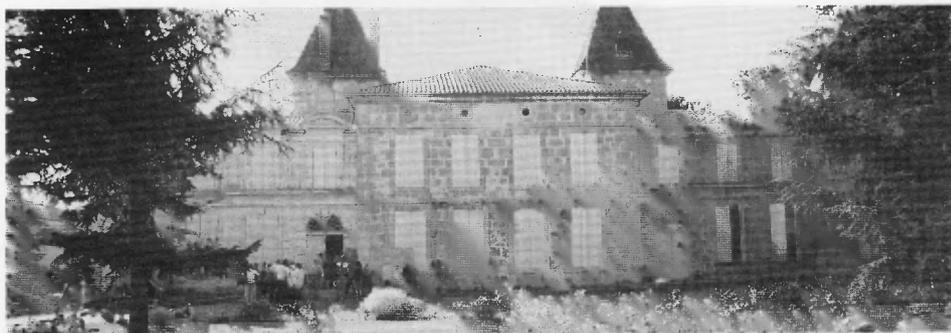
Coup de théâtre en 1865. Casimir, qui vit avec une servante maîtresse, Jenny Dalias, fait légataire universelle la fille naturelle de cette dernière (et peut-être sa propre fille). Maurice et Solange attaquent le testament et obtiennent gain de cause. En 1867, leur père, intellectuellement très diminué, vend Guillery et s'installe à Barbaste. Ses enfants ont rompu tout lien avec lui, ce qui empêche Lina de se recueillir sur la tombe de son fils. À la veille d'accoucher de son troisième enfant, en 1868, la jeune femme profite d'un éloignement de George Sand et de Maurice pour faire transférer le petit cercueil à Nohant, sans toutefois procéder à la réinhumation. À leur retour George et Maurice sont mis devant le fait accompli. Ni la Correspondance ni l'Agenda ne font mention de la date de mise en terre.

Casimir meurt le 8 mars 1871. Il est enseveli à côté de son père. Nul membre de la famille ne s'est dérangé. (Sans doute faut-il tenir compte de la situation politique.) En décembre 1879 (George est morte depuis trois ans), le cimetière de Lausseignan est transféré à Barbaste. Jenny Dalias descend dans le caveau initial pour récupérer les décorations du colonel qu'elle adresse à Maurice. (On ne sait ce qu'elles sont devenues.) Le deuxième caveau, surmonté d'un monument, est semblable au premier quoique légèrement plus grand. Il est actuellement entouré d'une grille.

Guillery est mis en vente fin décembre 1886. Le château et les 320 hectares de terre sont estimés (sans le cheptel) à 400 000 francs. Maurice, pressenti, en refuse l'acquisition, trouvant déjà trop lourde la charge de Nohant.

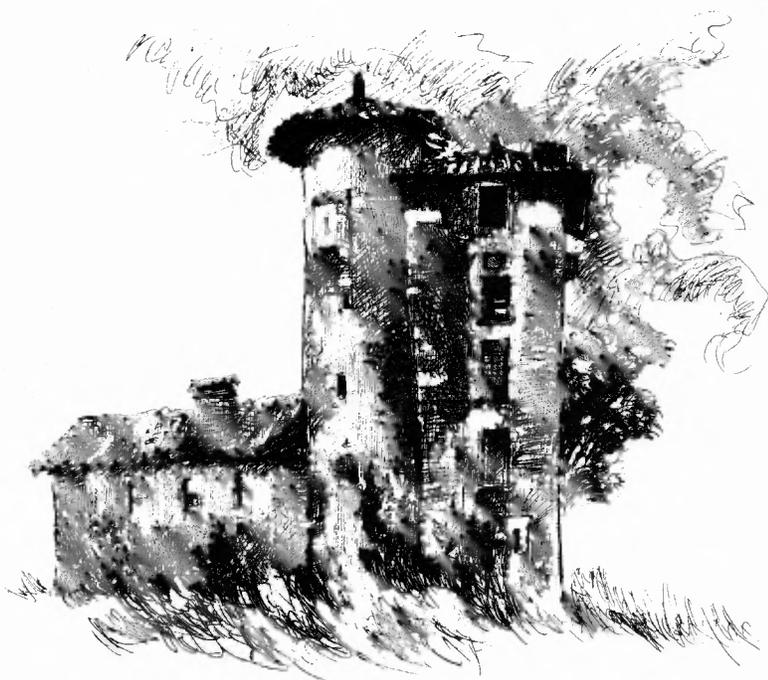
Anne CHEVEREAU

LE CASAL DU BOSC



« Les tourelles grises du noble castel de Mortemont » (le château de *Rose et Blanche*, où la première des héroïnes a préparé son entrée au couvent) ne seraient autres que celles du Casal du Bosc, bien connu d'Aurore Dudevant pour avoir abrité une compagne de couvent, Amèna de Brisac, devenue Mme de Grammont. La disposition des tourelles, des indications relatives au jardin, et aussi la parenté entre Casal et Cazalès font pencher H. Delpont vers cet éventuel « modèle ».

LA TOUR D'AVANCE



La Tour a particulièrement inspiré J.-F. Poussard, illustrateur de *Rose et Blanche*.

À 10 km d'Houeillès, village au magnifique clocher, un petit chemin s'enfonce dans la forêt. Puis un petit pont, enjambant la rivière Avance, conduit à une vaste clairière au milieu de laquelle se dresse le bâtiment le mieux décrit du roman *Rose et Blanche*, la Tour d'Avance.

Aurore Dudevant connaissait bien cette ancienne commanderie de l'ordre de Malte qui se présente comme une ferme fortifiée à cour fermée, dominée par deux hautes tours emboîtées : un puissant donjon carré, flanqué d'une tour escalier ronde avec des mâchicoulis surveillant l'entrée. Avant de mettre sous les yeux d'Horace cette « grande tour maladroite et nue, qui s'élevait sur la bruyère, comme un phare au milieu des flots », la future romancière en avait gravi elle-même l'escalier en spirale fort délabré menant à un rendez-vous de chasse d'Henri IV. De cette tour, l'on dominait alors « un immense espace de bruyère sans fin qui couvre une surface de 60 lieues » (espace aujourd'hui métamorphosé en forêt). Attirée bien évidemment par la position dominante et hors du monde, par la beauté d'un lieu où le roi de Navarre avait peut-être dormi, Aurore était aussi curieuse de la personne peu banale du maître de céans. Le comte de

VERGONJEANNE : *Témoignage des contemporains (Maxime Du Camp) – Georges LUBIN : Allocution au Jardin du Luxembourg le 7 février 1987.*

1988 n°9 George Sand et la révolution française

Georges LUBIN : *Editorial : George Sand et la Révolution – George SAND : Lettre à Luc Desages – Bernadette CHOVELON : Aurore Dupin témoigne par parents interposés – Yves CHASTAGNARET : "Jeanne", roman de la révolution manquée – Nicole MOZET : Mariage et révolution dans "Nanon" – Anne-Marie DE BREM : George Sand à la Maison Renan-Scheffer, Musée de la vie romantique – Marie-Paule RAMBEAU : "Cadio" ou les leçons de l'histoire – Aline ALQUIER : Mémoires de Jean Paille, une fresque révolutionnaire avortée.*

1989 n°10 Correspondance : bilan provisoire

Georges LUBIN : *Deux lettres politiques inédites à Marc Dufraisse – Jean GAULMIER : Bref hommage à Georges Lubin – Béatrice DIDIER : La correspondance de Flaubert et de George Sand – Maricette DELAMAIRE : La lettre : document historique ou oeuvre littéraire ? – Isabelle FRANÇAIX : Les lettres d'amitié d'Aurore Dudevant (1831-1832) à Charles Duvernet et Émile Régnault – Agnès PIGANIOL : La formation intellectuelle de George Sand d'après sa correspondance de 1818 à 1835.*

1990 n°11 George Sand aujourd'hui

Jeanne GOLDIN : *George Sand et l'homme fatal romantique, de "Leone Leoni"(1834) à "L'Uscoque" (1838) – Georges LUBIN : Fantômes de Chenonceau – Natalia TAPEZNIKOVA : Folie ou compassion ? Contribution à l'étude d'Albert dans le diptyque historique "Consuelo" et "La Comtesse de Rudolstadt" – Bernadette SEGOIN : Le sentiment maternel, moteur d'une société nouvelle chez George Sand – Lauren PINCKA : Récrire les révolutions – Janis GLASGLOW : L'emploi métaphorique des grottes dans "Malgré tout" – Anna SZABO : Espaces finals : Une approche typologique locale des séquences de clôture dans les romans de George Sand – Annarosa POLI : "L'Histoire du Rêveur" : itinéraire fantastique à la recherche d'une écriture.*

1991 n°12 La grisette au temps de George Sand

Georges LUBIN : *L'autographe trompeur – Aline ALQUIER : La grisette au XIX^e siècle, une sorte de précurseur – Simone VERCOUTRE : Le personnage de la grisette dans l'univers romanesque de George Sand – Yves CHASTAGNARET : Un plaidoyer vers la femme moderne : "La Trilogie des Vierges", d'Alphonse Esquiros – Yolande JAOUANI : Majorque et la correspondance d'écrivain – Françoise GENEVRAY : Faut-il être voyant ? une autre lecture russe de Sand – Madeleine BROCARD : George Sand vue et commentée par un contemporain – Jean-Claude LÉONIDE : George Sand vue par un homme de science – Annie CAMENISCH : Dates et datations dans "Césarine Dietrich" et dans "Francia" – Ruth JORDAN : Alkan : de Chopin à George Sand, le glissement d'une amitié.*

1992 n°13 George Sand et le Théâtre

Un inédit de George SAND : *"Arlequin médecin" – Liste des pièces jouées à Nohant – Quand « Madame » faisait la salle (notes de MANCEAU) – Mariette DELAMAIRE : Le grand théâtre de Nohant, « atelier rustico-dramatique », servit aussi de trempin vers Paris – Marie-Paule RAMBEAU : Fallait-il accommoder Aristophane à la sauce berrichonne ? Le "Plutus" de George Sand – Nathalie ABDELAZIZ : Masques, mascarades et vérité de l'art dans "L'Homme de Neige" – Marie-Jeanne BOUSSINESQ : "Cosima" fan tutte – Madeleine BROCARD : Elisa Fournier en visite à Nohant.*

1993 n°14

George SAND : *Lettre au Prince Napoléon (Jérôme) – Georges LUBIN : Petite histoire des rapports d'Ernest Renan et de George Sand – Jean-Yves MOLLIER : Ernest Renan penseur de la modernité – Yves CHASTAGNARET : George Sand, Lermnier et le "Livre du Peuple" de Félicité Lamennais – Michèle HECQUET : Féminité et espace public chez George Sand – Nathalie ABDELAZIZ : La lettre et l'être : une correspondance d'artistes (Sand-Musset) – Yolande JAOUANI : Dans "Un hiver au Midi de l'Europe", le voyageur-narrateur s'avance masqué.*

1994 n°15

Georges LUBIN : *Aspirants à la main d'Aurore – Françoise GENEVRAY : "Mont-Revêche", roman morose... – Claudine PUEL : George Sand héritière de Molière – Bertrand TILLIER : George Sand au Panthéon... – Nadar – Madeleine BROCARD : La rencontre de Gounod et de George Sand – Michèle HECQUET : Le "Piccinino", ou l'envers de la tapisserie – Arlette CHOURY : Il y a 100 ans, le docteur Darchy.*

1995 n°16

George SAND : *Lettre inédite – Luce CZYBA : George Sand et la caricature – Michèle HECQUET : La connaissance par le sentiment, selon Pierre Leroux et George Sand – Claudine PUEL : L'image de George Sand dans les manuels scolaires – Bernadette SEGOIN : "Mademoiselle La Quintinie", acte de foi pour une religion nouvelle – Sabine VESPER : Approche de George Sand, peintre – Yolande JAOUANI : Voyage, lettres et autobiographie (Le voyage en Espagne).*

N°17 : numéro spécial constituant le tome XXVI de la *Correspondance* de George SAND (édition de Georges LUBIN) : *suppléments (1821-1876)*, co-édité en 1995 par l'association « Les amis de George Sand » et les Éditions du Lérot à TUSSEON (16140), auprès desquelles il doit être possible de se procurer cet ouvrage.

Dijon, alias « marquis de Carabas », personnage à la fois bien réel et mythique, aristocrate, philanthrope et homme des bois, ne pouvait pas manquer d'être annexé, un jour ou l'autre, par une apprentie romancière très au fait des excentricités généreuses de cette personnalité locale. De là à en faire, face au bourgeois gâté, incarné par Horace, un éveilleur de vertu, il n'y avait qu'un pas. Par malheur le héros n'était qu'imparfaitement métamorphosé par le contact avec l'authenticité de la lande, la beauté sauvage de sa faune et de sa flore, qui avaient momentanément fait resurgir en lui « l'homme de la nature ». Pour la suite des aventures de ce jeune homme versatile, se reporter au roman.

C.B.

« LA MÉMOIRE DES ÉTOILES » :

GEORGE SAND - JEAN REYNAUD

1854-1855

Le XIX^e siècle français fut un grand siècle mythologique. Qui en doute n'a qu'à écouter l'étrange dialogue qui eut lieu, à partir de 1854, entre Jean Reynaud (1806-1863) – ex-polytechnicien (1824), ex-saint-simonien (1829), ex-codirecteur de *L'Encyclopédie nouvelle* (1833), ex-sous-secrétaire d'État et député de la Deuxième République (1848), ex-professeur de l'École des Mines (1849) – et l'écrivain George Sand. Plus que sur son aspect historique et social, nous voudrions insister sur le contenu universel, symbolique et métaphorique de ce dialogue, au sens jungien des termes, pour ne pas faire double emploi avec ce qu'ont pu écrire Georges Gusdorf, Paul Bénichou, David-Albert Griffiths, Anne Chevereau, Pierre Salomon, Wladimir Karénine, Huguette Bouchardeau, Armelle Le Bras-Chopard, Sylvie Delaigue-Moins ou René Bourgeois. Nous voudrions nous attacher notamment au thème des intermittences de la mémoire¹.

À l'origine, il y a le malheur absolu : dans la nuit du 13 au 14 janvier 1855, George Sand perd sa petite fille, Jeanne Clésinger (« Nini »), qu'elle a en grande partie élevée, dans de tragiques circonstances familiales. En effet sa fille Solange, infidèle à son mari, lui confiait Jeanne pour de très longues périodes. En mai 1854, Clésinger, le mari, découvre la correspondance de sa femme avec son amant, le comte Gaston de Villeneuve. Il se rend alors à Nohant et enlève Nini qu'il place dans des pensions sordides et douteuses. L'enfant tombe malade et, mal soignée, meurt le 13 janvier 1855, alors qu'une décision de justice venait de la confier à sa grand-mère. Comme l'écrit Georges Lubin, « l'enfant avait eu une scarlatine qui aurait pu suivre son cours bénin si Clésinger ne s'était avisé de faire sortir sa fille en pleine évolution de la maladie »². Il s'agit là, pour Sand, de l'un des deuils les plus éprouvants de sa vie (le plus éprouvant ?) qui en compta pourtant beaucoup : « Ma vie, dit-elle, avait passé dans cette petite fille depuis deux ans. Elle m'a emporté tant de choses, que je ne sais pas ce qui me reste et je n'ai pas encore le courage d'y regarder »³. L'influence de l'ouvrage *Terre et ciel* est alors, pour elle, considérable.

L'écrivain connaît, depuis de nombreuses années, l'existence du philosophe Jean Reynaud, ne serait-ce que parce qu'il fut, autrefois, l'ami de son ancien « maître »

1. Pour *Après la mort de Jeanne Clésinger*, Jean Reynaud, *encyclopédiste... Terre et ciel, Traditions orphiques, Correspondance*, nous écrivons respectivement J. C., J. R., T. C., T. O., *Corr.*

2. Georges Lubin, Introduction à *Après la mort de Jeanne Clésinger*, in George Sand, *Œuvres autobiographiques II*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1971, p. 1225.

3. G. Sand, *Corr.*, Éd. G. Lubin, t. XIII, l. à É. Charton, p. 67.

Pierre Leroux. Or Jean Reynaud vient de publier, en 1854, chez Furne, son œuvre majeure *Terre et ciel*. Le dialogue naît de la rencontre de ce désespoir insurmontable et de la lecture de ce livre, pour nous si étrange...

I UN DÉPUTE RÉPUBLICAIN, POLYTECHNICIEN, SAINT-SIMONIEN, ENCYCLOPÉDISTE ET... THÉOLOGIE

Jean Reynaud est né à Lyon le 14 février 1806 d'une famille aisée. Entré à Polytechnique à 18 ans, il se trouve au contact du mouvement saint-simonien, dans une salle de la rue Taranne, en décembre 1828, avec ses amis Abel Transon, Euryale Cazeaux, Hippolyte Carnot et Édouard Charton. En hiver 1829, il épouse directement la Cause, mais, après avoir « prêché » à Thionville et à Metz, il doit partir pour la Corse, où il est affecté par le directeur général des Ponts et chaussées, durant l'année 1830, au moment où ses coreligionnaires s'installent rue Monsigny et prennent le contrôle du journal *Le Globe*. En décembre 1830, il parvient enfin à s'installer rue Monsigny avec de nouveaux compagnons, Charles Duveyrier, Jules Lechevalier, Alexandre de Saint-Chéron, tout en étant en étroite relation avec Sainte-Beuve et Pierre Leroux. Avec ce dernier, il devient « prédicateur » saint-simonien, en mai 1831 à Lyon, et en juin 1831 à Grenoble, où il est confronté aux milieux républicains. Nommé membre du collège saint-simonien, il est, avec Pierre Leroux, durant l'été et l'automne 1831, au cœur de l'affrontement violent entre les deux « Pères suprêmes » Bazard et Enfantin. Reynaud rompt définitivement avec le saint-simonisme le 29 novembre 1831 et se rapproche, en décembre 1831, des dissidents de la *Revue encyclopédique* où il fait paraître, à partir de janvier 1832, des articles qui seront, avec ceux de Leroux, la base de tous les systèmes socialistes du XIX^e siècle.

Au début de 1833, les liens se resserrent entre Pierre Leroux, Jean Reynaud et les chefs républicains. De 1833 à 1848, Reynaud devient, avec Pierre Leroux, codirecteur de *L'Encyclopédie nouvelle*. Il est condamné, en juin 1835, à un mois de prison, à Sainte-Pélagie, et à cinq cents francs d'amende, à l'occasion du procès républicain d'avril. Mais à partir de 1838, les liens entre Reynaud et Leroux se distendent, ce dernier refusant de faire paraître, en 1840, dans *L'Encyclopédie nouvelle*, son article *Humanité*. En février 1848, Reynaud est nommé sous-secrétaire d'état à l'Instruction Publique de la Seconde République. Il est élu député du département de la Moselle et devient professeur de l'École des Mines à partir de novembre 1849. Mais dès cette date, le philosophe s'éloigne de la vie publique et se consacre à la rédaction de *Terre et ciel* qui paraîtra en 1854 et aura une influence sur certains courants néo-celtiques et ésotériques modernes.

II « DE L'INFINITÉ DU CIEL » (1833)

Dès 1833, Jean Reynaud avait publié, dans la *Revue encyclopédique*, son article *De L'infinité du ciel* qui développe déjà les concepts clés de *Terre et ciel*. Face au cosmos infini, l'auteur s'oppose à Pascal, en refusant d'abandonner la raison humaine et les déductions métaphysiques, au profit de la foi et de la tradition religieuses : « Si Pascal

avait osé renverser les barrières imaginaires que la *Genèse* de Moïse et la consommation des temps de Jésus élevaient autour de sa raison, écrit-il, il serait sorti triomphant, peut-être, du cercle fatal où s'acheva sa vie, c'était un combat dans les abîmes que cette discorde entre sa foi religieuse au peu de durée du monde et sa croyance philosophique en son infinité »¹. L'auteur pense que la matière est insensible et inconsciente mais il a la conviction, contrairement aux matérialistes du XVIII^e siècle, que l'univers est en mouvement évolutif. À la suite de Hegel, il affirme que la qualité première du monde est son devenir car « la création, déclare-t-il, est un mouvement universel dont la continuation est à tous les instants et l'origine à aucun. Le principe du progrès indéfini n'est que l'expression philosophique de ce pouvoir transformateur de la nature » (*J.R.*, p. 117).

Considérant le progrès universel, l'auteur prend un point de vue matérialiste, même si l'âme n'est pas assimilée à la matière organisée : « Reynaud lui accorde, à l'égard du monde sensible, une indépendance considérable et la dote même de certaines idées innées, comme celle de la vertu. Nous n'éprouvons, de la vertu, rien qui ne tienne à Dieu, et Dieu, suivant sa définition, est un pur esprit : il n'y a que Dieu seul que l'on puisse concevoir en dehors de toute communication matérielle » (p. 117). Rien ne s'oppose donc à ce que l'âme, lors de la destruction du corps, aille dans un autre monde pour poursuivre son perfectionnement. Les astres sont donc les séjours des âmes : « Non, le spectacle des astres qui président aux méditations de la nuit n'éveille point, en vain, l'ambition de notre âme : notre destin futur ne saurait être ni l'injuste néant, ni l'immobilité, plus triste et plus redoutable encore que le néant. Vivons avec la foi en Dieu ; s'il a mis, en nous, d'irrésistibles désirs de science et d'immortalité, c'est qu'il avait, dans ses réserves infinies, de quoi les satisfaire. Vivons aussi avec la foi en nous : si nous sentons, en nous, des devoirs à remplir, c'est que nous avons un but à atteindre et une amélioration à conquérir » (p. 118). L'auteur conclut : « Songeons d'ailleurs que l'univers est le ciel, et que le ciel est une patrie où les âmes peuvent éclore et grandir, mais où elles ne sauraient mourir » (p. 118).

III « TERRE ET CIEL » (1854)

L'ouvrage *Terre et ciel*² est la transcription d'un débat fictif entre un théologien et un philosophe qui figure Jean Reynaud. L'auteur se définit d'abord comme « philosophe religieux » et déclare, d'emblée, sa volonté de renouveler les études théologiques contre les théologiens eux-mêmes. Mais le plus curieux est qu'il annonce sa démarche comme un combat républicain, contre la réaction catholique du Second Empire, qu'il présente comme médiévale (*T.C.*, Introduction, p. I). Non moins paradoxalement, il décrit sa pensée comme un spiritualisme visant à se démarquer du sensualisme des Lumières. La « philosophie religieuse » aurait pour tâche désormais, selon lui, de se tourner « vers des régions moins épuisées ou plus fécondes » (Introduction, p. II). Il écrit qu'« il est d'une régularité logique d'en venir enfin à ce qui concerne l'histoire même de l'âme. Il reste à déterminer, plus à fond qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, ce

1. Cité par David Albert Griffiths, *Jean Reynaud, encyclopédiste de l'époque romantique*, d'après sa correspondance inédite, Paris, M. Rivière et Cie (Clairvivre, impr. de Clairvivre), 1965, p. 117.

2. Jean Reynaud, *Philosophie religieuse : Terre et ciel*, Paris, Furne, 1854.

qu'est, en réalité, le lieu où nous l'observons, ce que sont ses précédents et sa destination, quelles sont les raisons de sa condition présente et les lois de l'avenir auquel il lui est permis de prétendre » (p. III).

Les objectifs de la réflexion sont donc clairement affirmés comme théologiques, mais il s'agirait, plus particulièrement, d'une théodicée définie comme une philosophie puisque, comme l'écrit Reynaud, « en consultant la philosophie elle-même, il semble patent que la théodicée, laissée, jusqu'à présent, sur le second plan, tend à se placer, maintenant, au premier ; et dire la théodicée, c'est dire, sous un nom plus libre, la théologie elle-même » (p. III). Cette théodicée serait fondée sur une science astronomique à valeur cosmologique : « À quel régime l'âme se trouve-t-elle actuellement soumise en vertu des lois astronomiques qui régissent la terre ? Quel est, dès lors, au point de vue des destinées qui s'y poursuivent, le caractère général de cet astre ? Quelles sont les variations séculaires dont son économie est susceptible ? De quelle manière les âmes y apparaissent-elles ? De quelles facilités y jouissent-elles pour la construction de leurs organes ? Enfin, puisque l'immortalité s'accomplit dans le sein de l'univers et que la constitution de l'univers nous est connue, quelles conclusions peut-on tirer, relativement aux habitudes communes de ces substances éternelles, de la connaissance des lieux qu'elles sont appelées à pratiquer ? » (p. IV). De toute évidence, malgré les déclarations de l'auteur, c'est plutôt de nouvelle mythologie qu'il faut parler !

Pour Jean Reynaud, la « philosophie religieuse » serait supérieure à la théodicée, historiquement figée dans le dualisme scolastique du paradis et de l'enfer ; à la métaphysique incapable de construire une véritable cosmologie ; à la science astronomique limitée à la physique des astres, et à la psychologie cantonnée dans la psyché individuelle. La valeur de la « théologie philosophique » viendrait du fait qu'elle constituerait le syncrétisme de toutes ces disciplines (p. V). En d'autres termes, la philosophie ne serait qu'un détour, destiné à donner plus de puissance à la théologie, qui ne serait qu'un détail de l'histoire de la religion, rythmée par les conciles, eux-mêmes éclairés par l'astronomie et la psychologie (p. VI). Les conciles ont, en effet, successivement établi le principe de l'unité du créateur (judaïsme), le dogme de la trinité (Nicée I, Constantinople I), le mystère du médiateur (Éphèse, Chalcédoine, Constantinople III et IV, Nicée II), la structure cléricale de l'Église (Rome, Lyon, Vienne, Constance, Bâle), l'immortalité de l'âme (Latran V) (p. VIII).

Mais Reynaud fait remarquer qu'aucun concile n'a éclairci les modalités de cette immortalité et c'est la tâche qu'il se fixe, à savoir « comment l'âme reprend-elle la chair au-delà du tombeau ? Quelles sont les lois que suivent les créatures dans le cours de leur immortalité ? Et quelle est la vérité qui conclut le mieux tout le mystère, sinon la circulation de la vie dans l'immensité de l'univers, sous l'impulsion du dieu trinitaire et pour un progrès à l'infini ? » (p. IX). L'ambition de l'auteur est de forcer les portes de l'au-delà qui enferment, selon lui, les secrets du progrès historique (p. IX). Adaptant la pensée de Herder, Reynaud en déduit, parallèlement, la participation de chaque nation dans l'élaboration de la théologie : après la Judée, la Grèce et Rome, ce serait au tour de la Gaule, c'est-à-dire la France, d'accomplir cette recherche (p. IX).

L'ouvrage contient six parties dont les titres mettent en valeur le propos cosmogonique. La première partie (*La Terre*), basée sur la science astronomique, démontre que la terre est un lieu de souffrance dont on ne peut espérer l'amélioration que moyen-

nant labeur. En effet, « l'examen des forces qui la régissent met en évidence, d'une part, la stabilité générale de son régime, d'où il résulte qu'une longue série de siècles s'offre à l'expansion de la race qui l'occupe, et, d'autre part, la singulière opposition qui existe entre ce régime et les convenances propres à sa race, d'où l'on conclut que l'astre en question est un lieu de souffrance, dont les duretés ne se tempèrent que moyennant peine et labeur » (p. XIII). La seconde étude (*Les Âges*), niant le déclin et la déchéance de l'espèce humaine, soutient, au contraire, le principe évolutionniste du développement progressif et du perfectionnement de la vie qui ne contredit pas l'esprit général du christianisme.

Elle « déduit des phénomènes de la géologie et de l'histoire, le principe du développement progressif de la vie, qui, dans son application spéciale au genre humain, se traduit par celui du perfectionnement continu des générations et de la diminution correspondante des tyrannies de la nature et de la société » (p. XIII). Géologie et paléontologie, alliées au principe du progrès continu, démontrent, selon Reynaud, l'inexactitude du récit biblique de la création en six jours. La Création serait, au contraire, le résultat d'une longue évolution. Le troisième point (*Le Premier homme*), posant le problème de l'origine de l'âme, recherche la cause du malheur de l'homme sur la terre, en s'interrogeant sur Saint Augustin et sur le mystère du péché originel, qui trouve, ici, une interprétation nouvelle. En effet si Dieu est bon, comment justifier la souffrance des innocents ? Cette partie, donc, « a pour objet la recherche de la cause des maux constatés par les précédentes, et, amenée de la sorte à la question de l'origine des âmes qui viennent s'incarner en ce monde, elle commence à soulever les voiles du mystérieux abîme, sur lequel les portes de la terre donnent, d'un côté, par la naissance, comme de l'autre, par la mort, et sans les demi-lueurs duquel l'histoire de l'homme reste inexplicable » (p. XIII).

IV TRANSMIGRATION STELLAIRE

L'auteur affirme la préexistence des âmes, et donc leur vie antérieure sur une multitude de planètes et de soleils, en suivant une tradition dont l'Orient « est rempli depuis la plus haute Antiquité. Si l'on examinait tous les hommes qui ont passé sur la terre depuis que l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la grande majorité a vécu dans la conscience, plus ou moins arrêtée, d'une existence prolongée, par des voies invisibles, en deçà comme au-delà des limites de cette vie. Il y a là, en effet, une sorte de symétrie, si logique qu'elle a dû séduire les imaginations à première vue : le passé y fait équilibre à l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Le platonisme a réveillé cette lumière, précédemment agitée par Pythagore » (p. 182).

L'âme, pour chercher son perfectionnement suivant les lois de la métempsycose stellaire, transmigrant « de vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour reparaître dans un autre, toujours portée, par les forces attractives qu'elle a enracinées en elle, au centre de la société qui lui convient, toujours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, accomplit, avec plus ou moins de rectitude et de félicité, les phases successives de son perfectionnement infini ; et, née

dans les bas-fonds de l'univers, ballottée dans ses régions moyennes, après une suite d'épreuves plus ou moins longue, elle en gagne les sublinités, juste récompense des mérites, qu'avec la grâce de Dieu elle a su acquérir. Continuellement, par l'opération incessante du créateur, des âmes nouvelles sortent du néant, et prennent leur essor, chacune à sa manière, à travers l'immensité des mondes » (p. 190).

Dans les chapitres suivants (*Le Ciel, Les Anges*), l'auteur étudie donc les lois astrales qui permettent aux âmes de circuler, au cours de leur immortalité, à travers l'espace et le temps, dans l'infinité des mondes, en accomplissant leur progression personnelle. La mort est comme le point de départ d'un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions (p. 271) : « Le ciel n'est pas une demeure, c'est un chemin » (p. 272). Quelle est la fin du chemin ? Contrairement à la plupart des théologiens, Reynaud répond, en bon humanitaire et ancien compagnon de Pierre Leroux, que ce n'est pas seulement Dieu mais que c'est Dieu et l'homme, « c'est l'exemplaire divin de Jésus-Christ ; et ainsi, même à ce sommet inaccessible, c'est toujours l'homme, l'homme dans la double perfection de son développement personnel et de son union personnelle avec la vivante hypostase, née du Dieu absolu » (p. 272). Cette dimension personnaliste est, d'ailleurs, essentielle car c'est la garantie d'intégrité individuelle, physique, psychologique, intellectuelle, spirituelle de la personne qui a particulièrement fasciné George Sand dans l'œuvre de Reynaud. En effet, « à aucun degré de cette ascension sublime, ni sa personnalité, ni son activité, ni sa perfectibilité n'ont tendance à se perdre, car toujours il aperçoit, au-dessus de lui, l'idéal de l'homme, modèle éternel de tous les êtres libres » (p. 272).

Toutes les âmes tendent vers Dieu, à travers le temps, dans une vision digne de Teilhard de Chardin lorsque l'auteur poursuit : « Cet ineffable idéal, si vous me permettez de continuer le langage figuré que j'employais tout à l'heure, est l'étoile polaire, sur laquelle repose l'axe de l'univers, et aux rayons de laquelle se gouvernent et les anges, et les saints, et les chrétiens de toutes les planètes analogues à la nôtre. En lui seul s'accomplit cette vision parfaite de l'essence de Dieu, but suprême de toute ambition intelligente, que le Moyen Age a prise pour une réalité, et qui ne doit l'être que pour une limite mystique, dont les âmes, dans leur céleste essor, se rapprochent, sans cesse, sans y atteindre jamais » (p. 273). S'appuyant sur les modifications moléculaires des corps, Reynaud déclare que l'âme va, ainsi, vers son perfectionnement, le changement de monde correspondant à un changement d'enveloppe organique, à travers « des abîmes d'éther que la matière pondérable ne paraît pas apte à franchir, mais que l'âme, dégagée de ce tourbillon corporel qui fait toute leur valeur, ne connaît pour ainsi dire pas, et doit, vraisemblablement, traverser, dans les entraînements de sa destinée, plus rapidement que le trait de l'éclair » (p. 301).

C'est ainsi que, comme le souhaitait George Sand, l'individualité des âmes ne se perd à aucun moment de ce voyage cosmique car, dans ces autres mondes, nous sommes assurés de retrouver nos proches : « Supposons, en effet que, conformément à un ordre régulier d'échéances, notre tour fût venu de nous séparer d'une résidence où nous aurions mûrement achevé tout ce que nous avons à y faire, et de nous rendre dans une résidence meilleure, connue d'avance, habitée, déjà, par bien des êtres aimés et soupirant, depuis longtemps, comme nous, après l'heure du rapprochement ; dans laquelle nous serions assurés de voir tous ceux auxquels nous tenons venir successivement nous

rejoindre ; n'avouerions-nous pas que, lors même que le congé de partir ne devrait nous être accordé qu'à la condition de restituer préalablement à l'astre sur lequel nous résidions, les poussières que nous lui avons empruntées, cette clause, presque indifférente, n'empêcherait nullement que le jour de la mort ne nous parût un beau jour ? » (p. 302).

La mort se doit donc d'être joyeuse car « partant du même point, animés par les mêmes forces, visant au même but, il est impossible que nous ne nous retrouvions pas au-delà de cette terre. Rien ne nous empêche donc d'ordonner nos existences, de manière à voyager à jamais de compagnie, à travers les abîmes de l'univers, avec tous ceux que nous aimons. Amis, époux, parents, qui avez si profondément à cœur de ne point vous perdre dans la mort, resserrez-vous dans la même vie et les mêmes espérances, et vous vous rejoindrez là-haut, comme vous vous étiez rejoints ici » (p. 304). Reynaud, pensant que toutes les entités sont organiques, en déduit l'inexistence de toutes les classes d'anges car si les anges ont un corps, ce ne sont plus des anges au sens propre du terme.

Enfin, Reynaud conclut (*L'Enfer*) par la négation de l'existence de l'enfer car aucun concile n'en a fait le sujet d'une déclaration positive : « Le livre se termine par un coup d'œil sur les opinions de l'Église touchant l'enfer, et, déployant dans toute sa portée le principe de la proportionnalité des délits et des peines, base naturelle du système pénal de l'univers, il conclut à la suppression du terme imaginaire de l'enfer ; et, dès lors, n'y ayant, dans l'univers, d'autres pénitentiaires que des purgatoires, et la terre en étant un, l'ancienne trilogie « terre, ciel et enfer », se trouve logiquement réduite à la dualité druidique « terre et ciel » » (p. XIV).

C'est le réveil de l'esprit de la Gaule qui permettra, en France, l'expansion de cette nouvelle théologie : « Votre impitoyable enfer s'obscurcit, et le ciel s'ouvre, comme chez nos druides, au-dessus de tous les vivants de l'univers. C'est, pour nous, une confirmation éclatante et dont nous ne pouvons trop nous réjouir que de nous trouver ramenés, de la sorte, pour ainsi dire involontairement, dans le plein courant de nos antiques traditions. Le génie de nos pères nous encourage. Sans nous lier à leur religion par une solidarité inconséquente, il nous est permis de nous satisfaire en y relevant, comme un legs à féconder, les leçons de leur sagesse sur la pénalité de l'autre vie » (p. 397).

V ÉTERNITÉ ORPHIQUE

Le livre de Jean Reynaud, qui se voulait théologie ou « philosophie religieuse », se révèle mythologie ésotérique orphique, dans la mesure où il emprunte, comme beaucoup, à Ballanche qui, lui-même, empruntait à Fabre d'Olivet. Il trouve, dans un celtisme druidique fantaisiste, ses « chemins du ciel » et chez Zoroastre, la confirmation de « la régénération finale de la terre qui se confondra avec le ciel, et le règne divin réunira la totalité de l'univers. L'enfer n'aura plus de raison et les âmes punies rentreront dans l'unité »¹. La tradition orphique prévoit la fin du mal et « Jean Reynaud reconstitue la

1. Brian Juden, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français, 1800-1855*, Paris, éditions Klincksieck, 1971, p. 566.

doctrine des Mages de manière à l'opposer, à la fois, à la théologie chrétienne et aux théories uniquement matérialistes du progrès » (*T.O.*, p. 566).

Il est possible de comparer les constructions orphiques de Reynaud avec les « harmonies » de Fourier. Reynaud souligne le rôle providentiel que la « Gaule » est amenée à jouer dans la théologie de l'avenir, mais l'auteur « insère sa propre conception de la théodicée ou synthèse des données, sur la vie dans l'univers, apportées par l'histoire, la théologie et les sciences, notamment la psychologie et l'astronomie. La vision de l'infinité des mondes n'a pas changé. Parfois, lorsque Reynaud échafaude des hypothèses sur les forces vivantes qui règnent à la superficie des astres, ou sur l'idée magique de la vie, sa pensée dévie vers la philosophie occulte » (*ibid.*).

Les astres attendent la coopération des âmes et « l'intégrité du moi en ressort très clairement une fois de plus, et gouverne, en outre, le ressouvenir des phases antérieures de l'existence » (*ibid.*). C'est cette « intégrité » qui touche particulièrement George Sand, et sur laquelle Jean Reynaud insiste, en s'appuyant sur les traditions orphiques et platoniciennes transmises par Ballanche : « Il en va de même de la volonté dont l'âme fait preuve en se dirigeant vers la perfection. Reynaud imagine une cosmogonie de l'Invisible, et renvoie l'âme, après sa phase active ou physique, au point de départ d'un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers. L'âme, insatiable de perfection, choisit la voie centrale, l'axe qui monte, en ligne droite, vers le règne divin de l'unité, synonyme du dieu absolu et dont l'idée-homme est une des hypostases. En se perfectionnant, l'âme remonte vers l'archétype » (*ibid.*).

Les influences néo-platoniciennes et gnostiques sont ici clairement visibles, ainsi que celles de Marcile Ficin, de Pic de la Mirandole et des alchimistes de la Renaissance, à qui Reynaud emprunte le thème de l'androgynie. Reynaud rompt donc, finalement, avec la théologie chrétienne. Sa création mythologique ressemble à un syncrétisme païen et gnostique : « À plusieurs égards, ce nouveau chapitre de la mythologie de l'âme et du progrès ressemble à un microcosme des rêves théogoniques et cosmogoniques des anciens et des modernes. Toutes les grandes images de la pneumatologie s'y retrouvent. Dans cette importante refonte syncrétique, Reynaud accorde une part majeure aux traditions grecques. Car lorsque la présidence de l'esprit humain lui était dévolue, la Grèce a créé la métaphysique de la trinité et du médiateur. De nombreuses tentatives ont été faites pour attribuer cette heureuse inspiration pré-chrétienne à Orphée ou aux orphiques » (*ibid.*).

VI CHUCHOTEMENT COSMIQUE

Le 28 octobre 1854, George Sand montre qu'elle a lu *Terre et Ciel* de Jean Reynaud en écrivant à Armand Barbès : « Dans un monde plus brillant et plus libre, comme ceux que nous promet Jean Reynaud, nous verrons plus clair et nous agirons avec plus de certitude. Le but pour nous dans ce purgatoire qu'il nous attribue, c'est d'agir selon nos forces et nos croyances de manière à pouvoir monter toujours. [...] Je vous donne rendez-vous avec confiance dans un astre mieux éclairé, où nous reparlerons de ces petits événements d'aujourd'hui qui nous paraissent si grands »¹. Le thème ascensionnel

1. George Sand, *Correspondance*, t. XII, Éd. Georges Lubin, Garnier frères, p. 608.

et stellaire reparait le 6 novembre 1854 lorsqu'elle affirme à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel : « Nous lisons *Ciel et terre* [*sic*] de Jean Reynaud, un beau livre, qui nous emmène dans les étoiles, hors de ce triste monde, et avec la confiance de retrouver ailleurs ceux que nous aimons ici-bas. Je crois à cela depuis si longtemps que je suis bien contente de voir un grand esprit s'attacher à prouver à ma raison, que mon sentiment ne se trompe pas. C'est donc dans quelque meilleur astre que nous oublierons les mécomptes et les séparations de celui-ci » (*Corr.*, p. 618).

Ce qui fascine principalement Sand, dans l'ouvrage de Reynaud, est donc l'espoir de retrouver, après la mort, dans un autre monde et individuellement, les êtres chers. Ce sont exactement les mêmes propos qui reviennent dans sa déclaration, à Armand Barbès, le 30 novembre 1854 : « Dans toutes les émotions, chagrin ou contentement, réflexion ou lecture, chaque fois que mon âme travaille, languit ou s'élève, je me compose un ciel (c'est-à-dire selon Jean Reynaud) une terre, un monde où j'espère aller, et tout de suite j'y appelle ceux de ce monde-ci que je veux et compte y retrouver » (lettre 6468, p. 654). Tout cela montre bien, à cette date, l'influence profonde exercée par Reynaud sur notre auteur.

C'est pourquoi lorsque sa petite fille, Jeanne Clésinger, meurt le 13 janvier 1855, c'est naturellement vers ce livre qu'elle se tourne pour trouver une consolation. Encore sous le choc, elle écrit le 14 février 1855 à Édouard Charton : « Le livre m'a fait du bien. Lui et Leibniz. Je savais tout cela, je n'aurais pas pu le dire, je ne saurais pas l'établir, mais j'en étais sûre et j'en suis sûre. Je vois la vie future et éternelle devant moi comme une certitude, comme une lumière dans l'éclat de laquelle les objets sont insaisissables, mais la lumière y est, c'est tout ce qu'il me faut »¹. Sand présente donc le livre comme étant la simple formulation de sa certitude personnelle de retrouver, dans un autre monde, sa petite-fille, car, dit-elle, « Je sais bien que ma Jeanne n'est pas morte, je sais bien qu'elle est mieux que dans ce triste monde où elle a été la victime des méchants et des insensés. Je sais bien que je la retrouverai et qu'elle me reconnaîtra, quand même elle ne se souviendrait pas, ni moi non plus » (6578, p. 66).

La mémoire individuelle n'est même plus considérée comme nécessaire et l'ouvrage constitue comme une dangereuse « invitation au voyage » presque baudelairienne, puisque « ces beaux livres qui excitent notre soif de partir ont leur côté dangereux. On se sent partir avec eux, on s'en va sur leurs ailes, et il faudrait savoir rester tout le temps qu'on doit rester ici. J'en ai bien la volonté, le devoir est si clairement tracé qu'il n'y a pas de révolte possible, mais je sens mon âme qui s'en va malgré moi. [...] Plus elle voit ce qu'il y a au-delà de la vie de ce monde, plus elle se sépare de la volonté, qui se trouve insuffisante. Je dis l'âme, faute de savoir dire ce que c'est qui me quitte, car la volonté ne devrait pas être quelque chose en dehors de l'âme mais la volonté ne retient pourtant pas l'âme quand l'heure est venue » (6578, p. 66). Le chemin lumineux des âmes s'étend, à travers l'espace, blanche traînée phosphorescente, croisée de voies qui vont dans toutes les directions du ciel, demeure unique des voyageurs stellaires embarqués pour l'éternité de l'au-delà...

La conclusion de l'auteur ne fait donc pas de doute : « C'est un des plus beaux livres qui soient sortis de l'esprit humain. Il m'avait jetée dans une joie extraordinaire. Je voulais faire un volume pour le louer comme je le sens. Je le ferai plus tard, si je peux

1. George Sand, *Correspondance*, t. XIII, lettre 6578, p. 66.

me remettre à écrire » (6578, p. 67). C'est ce qu'elle répète encore, le 27 février 1855, à Mademoiselle Leroyer de Chantepie : « Son livre m'a fait un grand bien, à moi aussi, et j'avais grand besoin de trouver, dans la haute science d'un esprit de premier ordre, la confirmation raisonnée de tous mes instincts (6601, p. 93). En juin 1855, elle insère dans *Histoire de ma vie*, un hommage à Jean Reynaud : « De nos jours, affirme-t-elle, comme nous désespérons encore, Reynaud, déjà grand, s'est levé. Leibniz d'abord, et puis Lamennais, et puis Lessing, et puis Herder expliqué par Quinet, et puis Pierre Leroux, et puis Jean Reynaud. « Terre » de Pierre Leroux, « Ciel » de Jean Reynaud »¹.

VII FULGURANCE LUMINEUSE DU SOUVENIR

Le livre *Terre et ciel*, qui se voulait théologie, se révèle finalement poésie et même poésie la plus moderne ! La fascination de l'auteur pour les images lumineuses, ascendantes, orphiques et néo-platoniciennes est d'ailleurs confirmée par Brian Juden : « L'émerveillement qu'éprouve l'âme en présence du mystère infini des cieux, l'aspiration qui l'emporte vers l'idéal et l'archétype, émanations de la pensée divine, font bien partie des traditions primitives pour lesquelles Jean Reynaud montre un très grand respect »². Mais ce qui fascinait surtout George Sand dans cette théologie, contrairement à d'autres comme celle de Leroux, c'était la conservation de l'identité de la personne dans la subtile dialectique de la mémoire et de l'oubli. À y regarder de plus près, les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît puisque, contrairement à l'apparence et conformément à certaines mystiques orientales, Reynaud comme Sand ne croient pas que la trajectoire cosmique de l'âme individuelle implique la nécessité du souvenir total des choses et des gens dans les existences antérieures. Il n'empêche que les retrouvailles sont toujours possibles et que c'est cela l'important.

Reynaud compare les âmes à des fusées « qu'au sein de l'obscurité du soir, nous voyons, quelquefois, s'élançant dans les airs, traînant, après elles, une longue lueur, sillage indicateur de l'orbite qu'elles suivent : elles montent, et de nouvelles lueurs se dessinent ; mais, en même temps, les précédentes lueurs s'effacent, et il n'y a jamais, dans la lumière, qu'une portion limitée de leur voyage »³. Nos pas laissent derrière nous une trace lumineuse mais cette traînée fulgurante, à la mesure de notre mémoire, s'efface, comme le brouillard au matin, « traînée lumineuse laissée, par nous, sur notre route : nous mourons, et tout s'obscurcit derrière nous ; nous renaissons, et la lueur, comme l'étoile dans la brume, commence à se montrer ; nous vivons, et elle se développe, s'agrandit, lance ses gerbes, puis, tout à coup, elle s'efface de nouveau et reparait encore ; d'éclipse en éclipse, nous poursuivons la ligne de notre destinée, et cette ligne, découpée par des obscurcissements périodiques, est une ligne continue, dont les éléments, disjoints seulement en apparence, demeurent, partout, enchaînés l'un à l'autre, par une solidarité régulière » (T. C. p. 306).

1. Cité par David Albert Griffiths, *Jean Reynaud, encyclopédiste de l'époque romantique*, p. 363.

2. Brian Juden, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français*, p. 566.

3. Jean Reynaud, *Philosophie religieuse : Terre et ciel*, p. 306.

De manière pratiquement orientale, la conscience n'est plus qu'un point lumineux dans le couloir du temps. Son signal s'allume et s'éteint, trouée bleuâtre à travers l'éther épais des sensations obscures : « Je vous répondrai, comme la fusée, que nous marchons, mais que la lumière ne colore notre trace que dans notre voisinage, et que le reste de notre chemin demeure perdu dans la nuit » (p. 306). Un simple halo nous entoure au milieu de la nuit sans fond mais l'illumination serait proche : « Qui oserait assurer que notre être ne renferme pas, dans ses profondeurs, de quoi illuminer, un jour, tous les espaces, successivement traversés par nous, depuis notre première heure, comme il arrive à ces flamboyants mobiles, auxquels je viens de nous comparer, et qui, une fois parvenus dans les sommets de leur trajectoire, déployant, soudain, des feux inattendus, reprennent, magnifiquement, possession, par de longues cascades de lumière, de la ligne sillonnée, par eux, depuis l'humble niveau où ils ont commencé leur essor, jusqu'aux zones sublimes, du haut desquelles ils dominent, actuellement, la terre ? » (p. 307). Se situant, par avance, dans une problématique proustienne, Reynaud laisse penser que l'identité de la personne ne se situe pas entièrement dans la mémoire. C'est ce que confirme aussi George Sand.

VIII INTERMITTENCES DE LA MÉMOIRE (1855)

Les évocations de *Terre et Ciel* sont nombreuses dans l'œuvre sandienne, notamment dans *Autour de la table*. Mais c'est dans le texte *Après la mort de Jeanne Clésinger*¹ (février 1855) que cette influence est le plus directement sensible. On trouve, dans ces pages, les thèmes habituels à George Sand, réactivés par la lecture du livre de Jean Reynaud : l'immortalité de l'âme, la réincarnation dans d'autres mondes, la possibilité de retrouver ceux que nous avons aimés.

Durant l'hiver 1855, l'auteur est écrasé, « anéanti » par le chagrin, sans trouver aucun repos au bout de l'épuisement et du silence. L'écrivain semble être passé, réellement, dans le royaume de la mort, à ce moment qu'elle décrit ainsi : « Le froid cessa de me serrer la poitrine et je me demandai sans aucune émotion si j'étais morte » (*J.C.*, p. 1227). La mort, même symbolique, représente, d'ailleurs, la « ligne » qu'il faut traverser pour retrouver la réalité du souvenir. Comme elle l'écrivit à Édouard Charton, c'est peut-être ce désir qui la pousse du côté périlleux de la frontière : « J'entendis une voix douce et faible qui disait à mon oreille ce seul mot : “ viens ! ” » (*ibid.*). Dans le silence absolu, l'appel entraîne alors, comme chez Baudelaire, vers le sommeil ou vers l'extase : « Il me sembla que mon âme quittait le monde terrestre et que tout mon être la suivait dans les sphères de l'inconnu, mais cela s'opéra sans aucun effort, sans aucun trouble sensible » (*ibid.*), affirme-t-elle.

Ce monde est celui du passé qui se présente, ici, comme un au-delà, quasi baudelairien, qu'elle dépeint en ces termes : « Quel fut le voyage ? je l'ignore. Le temps et l'espace n'eurent plus de signification, je m'éveillai ailleurs, voilà tout ce que je sais, je m'éveillai en un monde dont je ne sais pas le nom, et en un temps dont je n'ai pas eu la notion » (*ibid.*). Proust autant que Baudelaire auraient peut-être pu se reconnaître dans

1. George Sand, *Œuvres autobiographiques*, t. II.

cet univers au-delà de l'espace et du « temps perdu ». Comme chez Baudelaire encore, **c'est la beauté qui domine** puisqu'on peut lire : « L'endroit était si beau, si vaste, que **malgré** la langueur de mes esprits au réveil, j'en sentis le charme et la majesté » (*ibid.*). **Immobilité, silence et obscurité** sont, d'ailleurs, liés et constituent le cadre des **intermittences** de la mémoire : « Je n'ai de souvenir distinct que celui qui se présente à moi **maintenant**. Le réveil complet fut lui-même le résultat d'un souvenir net » (p. 1228). **Dans la douleur et la beauté, l'écrivain sait alors que c'est sa petite-fille, Jeanne, que son cœur recherche** : « C'est elle que je cherche, c'est elle qui me cherche peut-être, **c'est elle qui m'a dit** : "Viens !" » (*ibid.*), écrit-elle.

Mémoire et oubli se combattent violemment, au milieu des âmes chères à Jean Reynaud : « J'ignore si je pensais ainsi dans la solitude ou si je parlais ainsi à des **créatures occupées de mon passage inquiet au milieu d'elles** » (*ibid.*). De plus, et **contrairement** à ce que l'on pense souvent, la persistance de l'identité chez Reynaud n'implique **pas le souvenir total du passé** : « Je la vis, mais je la vis sans la reconnaître. Seulement je m'arrêtai frappée d'une commotion si vive qu'elle s'arrêta aussi, étonnée, hésitante, et toutes deux nous nous regardions sans pouvoir, en nous croisant sur le sentier, passer **outre** » (p. 1229), déclare George Sand. Le temps transforme ainsi ceux que nous avons aimés en êtres à la fois très proches et très lointains : « Je ne retrouvais ni ces longs **cheveux, ni cette taille élancée dans mon souvenir, mais je reconnaissais les traits de son visage, l'expression de son regard et la forme charmante de ses bras et de ses mains. Je reconnus encore quelque chose de sa voix argentée** » (*ibid.*), poursuit l'écrivain.

La quête du souvenir consiste donc à retrouver « l'objet » perdu, quête commune dans laquelle s'impliquent tous ceux qui se sont aimés, à travers l'étrange dialogue : « – Femme inquiète et pâle, qui donc cherchez-vous ? – Je cherche celle que j'ai perdue, celle qui m'a dit : *Viens* ; la connaissez-vous ? – Non, mais votre douleur s'empare de moi et je voudrais vous aider à retrouver l'objet de votre amour ; venez avec moi et dites-moi de quel côté vous l'avez perdue » (*ibid.*). Ce monde, si beau, est tout le contraire de celui, injuste et sinistre, où est morte Jeanne Clésinger. Comme chez Jean Reynaud, il est exempt des souffrances de la terre : « Ici les enfants ne meurent que bien rarement ! Les vieillards seuls nous quittent en grand nombre quand ils ont accompli la loi de la vie. Et puis ici on n'arrache pas les enfants à leurs mères » (*ibid.*), écrit George Sand.

La question cruciale est donc bien de savoir si les âmes ont la mémoire des existences achevées, comme elle le laisse penser : « – Avez-vous donc la mémoire de vos existences précédentes ? lui dis-je, plus frappée à chaque instant de sa divine ressemblance. – Nous en avons la certitude, répondit-elle. Notre foi nous la donne, nos sciences nous l'enseignent, et un instinct naturel que l'éducation développe en nous avec soin, nous fait retrouver avec plus ou moins d'effort et de netteté, selon le plus ou moins d'excellence de notre organisation bien cultivée, le souvenir des temps et des lieux que nous avons traversés » (p. 1230). Comme chez certains ésotéristes ou occultistes, le souvenir se trouve au bout d'une longue plongée dans l'épaisseur du temps. L'auteur suggère d'ailleurs cela en déclarant : « Faites donc cet effort, car il me semble que je vous ai connue, et quelque chose d'invincible m'attache à vos pas, au risque de vous importuner de ma douleur » (*ibid.*). La « recherche du temps perdu » ne peut, dans ce cas, qu'être une quête collective : « Se souvenir de ce qui est antérieur à la vie présente

n'est pas un acte isolé de la volonté. C'est quelque chose qui a besoin du concours de deux âmes » (*ibid.*). George Sand reconnaît ainsi sa petite-fille : « Je reconnus à la grâce et à l'énergie de sa démarche que c'était la belle créature que j'avais vue se développer dans mes bras » (*ibid.*), affirme-t-elle.

Jeanne a alors le sentiment confus que son existence précédente a été brisée tragiquement puisqu'elle déclare : « Ne vous pressez pas tant de croire que je suis une partie de votre être. Le mien a été brisé brusquement et cruellement je le sais, dans un autre monde. Il m'est resté de ce passé mystérieux une sorte d'inquiétude, de regret, de terreur, et comme une larme toujours prête à couler » (*ibid.*). George et Jeanne essayent donc, par un effort commun, de retrouver la mémoire qu'elles ont perdue. La nature va faire le lien lorsque l'auteur contemple la mousse, qui tapissait les flancs du rocher, contre lequel, dit-elle, « j'étais appuyée. Les souvenirs de la terre, aussi nets en moi et aussi poignants dans leur détail que l'aspect de cette terre nouvelle était vague et mélancolique, m'arrachèrent des larmes qui tombèrent sur cette mousse luxuriante, et je la touchai, pour m'assurer qu'elle était presque semblable à celle qui croît sur les parois de nos roches et sur le tronc de nos arbres » (p. 1232).

C'est, finalement, ce petit détail proustien qui va raviver le souvenir : « – Allons voir la fête des mousses ! – Oui, oui, s'écria-t-elle : c'est ce mot-là ! Quand la pluie douce du printemps venait de tomber, quand ces mousses, arrachées de leur souche nourricière par mes faibles mains, ornaient le jardin d'enfant qu'une femme, une mère, avait construit pour moi, après des jours de langueur et de souffrance, elles reverdisaient splendides, et se hâtaient d'embrasser de leurs frêles bras les pierres et les tiges que nous leur offrions pour assises nouvelles. Alors je riais et sautais gaiement, car je connaissais l'aspect du moindre caillou de ce petit monde, et je vous disais le mot qui vous faisait sourire, et vous le répétiez » (p. 1233). Voilà comment, phénomène presque proustien, renaît la mémoire, au bout du long tunnel de l'oubli... Jean Reynaud méditait, sur ce thème, juste avant sa mort, dans son texte *De La mémoire dans l'immortalité* (1860). Cela n'était-il pas, pour lui, une promesse d'éternité dans les étoiles ?

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE JEAN REYNAUD

Les titres notés en gras sont en rapport direct avec notre sujet. On notera R. E. pour Revue encyclopédique, E. N. pour Encyclopédie nouvelle et D. P. pour Dictionnaire philosophique.

14 février 1806. Naissance de Jean Reynaud

- 1831 *Prédication sur la constitution de la propriété* « L'Organisateur »
1832 *De La société saint-simonienne et des causes qui ont amené sa dissolution*
« Revue encyclopédique »
De La nécessité d'une représentation spéciale pour les prolétaires (R. E.)
1833 ***De L'infinité du ciel*** (R. E.)
1836 *Chronologie* « Encyclopédie nouvelle »
Célibat (E. N.)
1837 ***Ciel*** (E. N.)

- 1838 *Condorcet* (E. N.)
 1839 *Économie politique* (E. N.)
Sensation (E. N.)
Serment (E. N.)
Société (E. N.)
Souveraineté (E. N.)
Spinoza (E. N.)
Stratégie (E. N.)
 1840 ***Terre*** (E. N.)
Théologie (E. N.)
Turgot (E. N.)
 1841 ***Zoroastre*** (E. N.)
 1842 *Origène* (E. N.)
Orose (E. N.)
 1843 *Encyclopédie* (E. N.)
Enfer (E. N.)
Europe (E. N.)
 1844 *Extrême onction* (E. N.)
 1845 ***Pascal*** (E. N.)
Paul (E. N.)
 1846 ***Druidisme*** (E. N.)
 1847 ***Considérations sur l'esprit de la Gaule*** (Furne)
Fraternité (E. N.)
 1852 *Ruth* « Dictionnaire philosophique »
Jonas (D. P.)
Esther (D. P.)
Judith (D. P.)
Tobie (D. P.)
Baal (D. P.)
Moloch (D. P.)
 1854 ***Terre et ciel*** (Furne)
 1857 ***Considérations sur l'esprit de la Gaule*** (réédition)
 1859 *Vie et correspondance de Merlin de Thionville* (Furne)
 1860 *Élévations vers Dieu par la nature*
De La mémoire dans l'immortalité

28 juin 1863. Mort de Jean Reynaud

- 1864 ***Considérations sur l'esprit de la Gaule*** (réédition chez Furne)
 1866 ***Considérations sur l'esprit de la Gaule*** (réédition chez Furne)

Gérard CHALAYE

UNE CROYANTE SPIRITUALISTE : GEORGE SAND

La quête d'une spiritualité personnelle commence chez George Sand dès son enfance avec le culte qu'elle vouait à Corambé¹, sorte de divinité qu'elle invoquait dans un endroit secret du parc de Nohant. Après l'intermède de sa vocation religieuse avortée au couvent des Augustines anglaises, George Sand est à la recherche d'un idéal nouveau. Elle a cru le trouver chez certains philosophes de son temps pour lesquels elle s'est enthousiasmée : Lamennais et surtout Pierre Leroux. Mais, dégagée de l'influence directe de ces penseurs, George Sand n'en a pas moins poursuivi sa réflexion, qui s'est sensiblement modifiée avec les années, toujours prête à engranger de nouvelles données. Comment peut-on définir la spiritualité de George Sand telle qu'elle se dessine à travers ses dernières œuvres ? Quelle est la part de la philosophie de Leroux dans cette quête ? Quelles sont cependant les tensions, voire les contradictions qui se révèlent au fil des textes ? Loin des « écoles extrêmes » de « l'orthodoxie et de l'athéisme »², George Sand a tenté tout au long de sa vie de définir sa croyance dans ses romans mais aussi dans des articles et sa correspondance privée.

Dans *Monsieur Sylvestre* (1865), le personnage éponyme est fort proche de l'image que George Sand aime donner d'elle-même, « un vieux ermite qui se promène à travers [ses] romans »³. Or Sylvestre se dit « à la fois spiritualiste et matérialiste »⁴. À première vue contradictoires, ces paroles conduisent vers la voie que s'est choisie George Sand : si elle ne nie pas l'esprit, elle ne méprise pas pour autant la matière. Elle refuse de se considérer comme « exclusivement spiritualiste » parce qu'il ne lui « semble pas possible d'affirmer des âmes sans corps » :

« Nous ne pouvons donc pas nous faire la moindre idée d'une vie spirituelle qui soit purement spirituelle, et je ne peux pas vous dire que je crois à une chose dont je n'ai pas la moindre idée »⁵.

1. « Corambé n'était pas, à vrai dire, un simple personnage de roman, c'était la forme qu'avait prise et que garda longtemps mon idéal religieux. » *Histoire de ma vie* in *Œuvres autobiographiques*, I, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1970, p. 812.

2. Article sur les *Dialogues et fragments philosophiques* (1876) d'Ernest Renan in *Dernières Pages*, Paris, Calmann Lévy, 1877, p. 112.

3. George Sand, *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann Lévy, 1877, p. 162. Recueil d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1868. Les références, désormais données dans le texte, entre parenthèses, renverront à cette édition.

4. George Sand, *Monsieur Sylvestre*, Paris, Michel Lévy, 1865, p. 75.

5. Lettre à Charles Lambert, 9/6/1865, George Sand, *Correspondance*, éd. G. Lubin, XIX, p. 238.

George Sand définit ailleurs sa croyance comme « un mélange de spiritualisme et de panthéisme qui se combine en [elle] sans trouble »¹. Elle rappelle aussi l'influence décisive de la doctrine de Pierre Leroux qui, bien qu'elle s'en soit détachée, reste le point de départ de sa réflexion et de sa croyance. Elle dit avoir « marché un peu plus loin, en avant ou de côté [...] en arrière peut-être »², mais en tout cas s'être « insensiblement modifiée »³. George Sand cherche donc à la fois à dépasser l'antagonisme entre catholicisme et athéisme et à sortir de l'opposition binaire esprit/matière pour se « dégager de la notion de dualité qui nous étouffe » (*N.L.*, p. 204). Pour elle, il faut savoir « compter jusqu'à trois » (*N.L.*, p. 170) et avoir « une triple vue sur le monde des faits et des idées » (*N.L.*, p. 204).

DE LA TRIADE À LA TRINALITÉ

La triade est un élément clé de la doctrine de Pierre Leroux⁴, qui a entrepris un examen des croyances anciennes pour en faire une religion personnelle et réfléchie. Il utilise donc le dogme de la trinité recomposée en une « triade » qui décrit une triple tendance présente en chaque homme. Elle combine le sentiment (qui peut conduire au mysticisme, voire à la folie et à la superstition), la sensation (qui est à l'origine du sensualisme mais aussi du matérialisme et de l'athéisme) et la connaissance (qui a mené au rationalisme puis, plus tard, à la science positive). Pour Leroux, cette triade est aussi présente dans la conscience de l'homme : la connaissance siège dans son âme, la sensation dans son corps et le sentiment forme la relation entre le corps et l'âme. Dans cette doctrine trinitaire, l'homme est un et triple à la fois puisque les trois éléments sont solidaires pour former un être vivant indécomposable.

Cette « triade » va permettre à George Sand de développer sa propre pensée spiritualiste. Cependant, elle estime les travaux de Leroux trop complexes et « cherche une explication plus facile à vulgariser »⁵. Si elle n'abandonne pas la « triade », elle préfère employer le mot plus familier de « trinité » :

« Il faut trois termes pour spécifier les trois éléments qui concourent à l'existence de tout ce qui est. C'est ce qui a fait symboliser de temps immémorial la divinité sous le nombre trois : la trinité »⁶.

1. Lettre à Louis Viardot, 10/6/1868, *Correspondance*, op. cit., XXI, p. 13.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Leroux affirme la nécessité d'une religion philosophique en 1831. Il rencontre George Sand en 1835. Cette dernière, enthousiaste, tente de vulgariser sa doctrine dans *Consuelo* et *Spiridion*. Avec la collaboration de la romancière, Pierre Leroux entreprend, dès 1841, la publication de la *Revue indépendante* jusqu'en 1844. Il y publie des articles comme « Aux philosophes » et « Du christianisme » qui définissent sa doctrine.

5. « À propos de botanique » in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p.205.

6. « Exposé d'une croyance spiritualiste », in *Souvenirs et idées*, Paris, Calmann Lévy, 1904, p.271. Les références, désormais données dans le texte, entre parenthèses, renverront à cette édition. *Souvenirs et idées* est un recueil de textes datés de 1848, 1851, 1855, 1871. L'autographe de cet « exposé », qui n'était sans doute pas destiné à la publication, n'a pas été retrouvé. Même Georges Lubin, consulté, ne peut le dater. On peut cependant

Toute vie se conforme à ce principe, affirme George Sand. L'homme est composé de matière (c'est-à-dire d'un corps), de vie organique (c'est-à-dire de matière organisée douée d'action) et d'esprit (c'est-à-dire d'idées qui le poussent à agir). Ces trois éléments sont indissociables pour former un homme vivant :

« Nos corps sont matière et vie organique. L'esprit préside aux fonctions de cette matière organisée. Ne pas confondre la matière, la vie et l'esprit vu qu'ils peuvent exister et qu'ils existent séparément. Dès qu'ils existent simultanément l'homme existe complet » (*E*, p. 272).

À côté de cette conception de la vie humaine, George Sand stipule l'existence de trois âmes qui ne recourent pas exactement ces trois éléments. Elle définit cette « trinité »¹ par opposition à une conception philosophique dépassée de l'existence de deux âmes, « l'une préposée à l'entretien et à la conservation de la vie physique, l'autre au développement de la vie psychique »². La première, où l'on reconnaît l'instinct, tirerait l'homme vers la bête ; la seconde, proche de l'intelligence, serait véritablement humaine.

Au lieu de ce système binaire, George Sand distingue « trois âmes bien distinctes, une pour le domaine de la vie spécifique [soit l'instinct qui ramène à la matière et au corps], une autre pour celui de la vie individuelle [soit l'intelligence ou le « moi »], une troisième pour celui de la vie universelle [soit la véritable âme] » (*NL*, p. 171). Elle y voit la solution dans la lutte entre instinct et esprit puisque l'âme universelle « mettra l'accord et l'équilibre entre cette vie diffuse chez tous les êtres et la vie personnelle exagérée en chacun. Elle sera le vrai lien, la vraie âme, la lumière, l'unité » (*NL*, p. 171). Cette troisième âme aspirerait donc à un idéal commun à tout être humain qui le pousserait au dépassement de soi :

« Il nous est impossible d'attacher un sens aux mots de *sagesse*, d'*amour* et de *justice*, qui résument toute la raison d'être et toute l'aspiration de notre vie, si nous ne sentons pas planer sur nous une idéale atmosphère composée de ces trois éléments abstraits, qui nous pénètre et nous anime » (*NL*, pp. 179-180).

Elle transcende ainsi la définition de Pascal, selon elle « garrotté [...] par la notion de dualité »³, pour déclarer dans une devise qui résume sa pensée : « L'homme est bête, homme et ange » (*NL*, p. 193). Elle explique ainsi la différence entre l'homme et l'animal doué seulement des deux premières âmes et elle voit en l'artiste, celui qui donne libre cours à cette troisième âme qui s'exprime à travers lui :

supposer, d'après le contenu, qu'il s'agit d'un texte post-leroussien et donc vraisemblablement rédigé après 1850. Le titre, de même qu'un petit commentaire qui apparente George Sand aux « Théosophes », a sans doute été rajouté par les éditeurs.

1. « J'appelle donc à notre aide une méthode qui fasse entrer l'homme dans la notion de trinité, applicable à l'univers et à lui », « À propos de botanique » in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 201.

2. *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 167.

3. « Il n'est, a dit Pascal, ni ange ni bête », *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 193.

« C'est la troisième âme, c'est ce que les artistes inspirés appellent l'*autre*, celle qui chante quand le compositeur écoute et qui vibre quand le virtuose improvise. C'est celle qui jette brûlante sur la toile du maître l'impression qu'il a cru recevoir froidement. C'est celle qui pense quand la main écrit et qui fait quelquefois qu'on exprime *au delà* de ce que l'on songeait à exprimer » (*NL*, p. 188).

À partir de la triade de Leroux, George Sand a construit sa propre religion où l'homme se définit par l'union de trois éléments. Sa vie « matérielle » même s'explique par la conjonction de la matière, de la vie organique et de l'esprit, sa vie spirituelle par l'association de trois âmes, spécifique, individuelle et universelle. Cette trinité, doublée de trinité, permet d'expliquer sa croyance en l'immortalité.

L'IMMORTALITÉ

Dans un conte, intitulé *La Coupe*¹, dédié à son dernier compagnon, Alexandre Manceau, qui était mourant, George Sand décrit le royaume des fées qui, immortelles sur la terre, seront anéanties le jour de la disparition de la planète. Ces fées *matérialistes* ne sont que matière et vie organique sans âme. Elles sont incapables d'éprouver le moindre sentiment, contrairement aux hommes. Mais si ces derniers sont mortels sur la terre, leur âme survit. Dans cette parabole, la romancière distingue la mort du corps de celle de l'âme. George Sand avait commencé ce conte sous le titre évocateur de *La Mort des fées*. Une des fées choisit en effet de boire à la coupe de mort, de renoncer à son immortalité sur la terre pour trouver avec une âme la véritable immortalité. Le conte se termine d'ailleurs par les mots : « La mort, c'est l'espérance »².

Le fragment « Exposé d'une croyance spiritualiste » (*E*, pp. 271-281) permet de suggérer une interprétation de ce conte. George Sand y explique que lorsque la mort survient, les trois éléments, matière, vie organique et esprit se séparent ou sont dénoués. La matière et la vie organique se décomposent en matière vivante qui va servir d'engrais pour devenir « élément de fécondation » (*E*, p. 273). Mais le troisième élément, l'esprit, reste immortel. La mort n'existe donc pas. L'interlocuteur imaginaire de George Sand se demande alors ce que devient cet esprit immortel.

L'œuvre de George Sand recèle plusieurs réponses, parfois contradictoires. Dans *Monsieur Sylvestre*, le vieil ermite, mourant, croit avoir aperçu « l'autre côté de la colline de la vie »³. Après la description du monde qu'il a entrevu, semblable au nôtre en plus beau, il formule une suite d'hypothèses sur la vie après la mort :

« Peut-être le paradis des humbles comme moi commence-t-il par un bon et long repos de la notion de la vie. Peut-être, à ceux qui ne sont pas bien pressés

1. *La Coupe*, Paris, Michel Lévy, 1865.

2. *Ibid.*, p. 112.

3. *Monsieur Sylvestre*, *op. cit.*, p. 111.

et qui ne doutent pas du tout, faut-il un ou deux siècles pour retrouver cette notion dans une société meilleure [...] ? S'il faut mettre les choses au pis, pourquoi l'être que je suis ne se dissoudrait-il pas en une multitude d'êtres sans conscience du *moi* que je suis, pour se reconstituer lentement en un être qui serait encore moi, tout en étant un être meilleur que moi ? Qui sait ? »¹.

Dans un contexte romanesque, les doutes de Sylvestre sont indispensables à la vraisemblance, mais dans le fragment « Exposé d'une croyance spiritualiste », George Sand énonce sa foi en une métempsycose² ou réincarnation, c'est-à-dire le retour de l'esprit dans un nouveau corps. Elle puise cette croyance directement dans la doctrine de Pierre Leroux, pour qui vivre c'est renaître et persister au sein de la même espèce. Ainsi, après la mort (du corps), l'esprit reprendrait immédiatement « les fonctions de la vie organique et par conséquent le vêtement de la matière » (*E*, p. 274). Elle ne suppose pas, comme Sylvestre, un repos, une durée de « néant » avant la résurgence de l'esprit. Le mode de manifestation de cet esprit résiderait dans l'éclosion de la vie organique « aussitôt qu'il est libre de s'en emparer » (*E*, p. 274), c'est-à-dire dès la mort d'un être. Cette même idée apparaît ailleurs, de manière insistante, dans un grand nombre d'écrits non fictionnels, comme par exemple dans la critique des *Chansons des bois et des rues* de Victor Hugo :

« [...] la vie ne se perd pas, elle se déplace. Elle s'élance et se transporte au delà de cet horizon que nous croyons être le cercle de notre existence. Nous avons les cercles infinis devant nous » (*NL*, p. 18).

Elle ne limite pas les possibilités de l'esprit au monde terrestre, mais le voit renaître partout dans l'univers. Si « la fin d'un monde ne [la] surprend pas, [...] la fin de l'univers n'entre pas dans [sa] tête » (*NL*, p. 206). Comme dans *La Coupe*, l'esprit survivra à la destruction de la planète. Mais cette perpétuelle renaissance de l'esprit en un autre organisme ne constitue pas une fin en soi. En effet, la tâche infinie d'une âme immortelle pourrait s'apparenter à une éternelle tourmente semblable au supplice de Sisyphe. Pour George Sand, ce recommencement ne prend de sens que si l'esprit peut se modifier et se parfaire au cours de ses pérégrinations.

LA PERFECTIBILITÉ

Sa croyance en une palingénésie provient aussi de la doctrine de Leroux pour qui seule l'immortalité de l'âme permet le progrès. En effet, à chaque réincarnation, l'homme, et avec lui la condition humaine, va s'améliorer. Souvent au moment de la perte d'un être cher, George Sand insiste sur cette inévitable amélioration du sort. Par

1. *Ibid.*, p. 114.

2. *Métempsycose* : doctrine selon laquelle une même âme peut animer successivement plusieurs corps humains ou animaux, et même des végétaux.

exemple à la mort de Louis Maillard, le 25 janvier 1865, elle écrit en guise d'hommage : « Où que tu sois, dans le monde du mieux incessant et du développement infini, reçois les bénédictions de l'impérissable amitié »¹. Après la disparition prématurée de son petit-fils, elle répond ainsi aux condoléances de Victor Hugo : « Comme vous j'estime que la mort est un bien puisque c'est le renouvellement, par conséquent l'amélioration d'une existence »². Au-delà du cliché du monde meilleur qui attendrait les défunts, on peut déceler une véritable philosophie qui suppose l'homme « indéfiniment perfectible »³ :

« Comme Quinet l'a démontré, les races et les espèces, qu'elles se succèdent ou qu'elles sortent les unes des autres, tendent toujours, sauf les lacunes, les déviations et les effondrements, à constituer un type plus parfait qui est comme le rêve éternel, l'idéal inassouvi de la nature. Il en est de même de l'esprit humain, il veut s'élever, se compléter, s'épurer. C'a toujours été là ma conviction, mon fil conducteur, moi qui ai voulu voir l'homme à travers le prisme de la nature »⁴.

Ainsi s'esquisse à la fois l'originalité et la constance de la croyance de George Sand. Quelles que soient les modulations de sa pensée, elle ne dévie jamais de cette foi en un perfectionnement incessant. Mais contrairement à Leroux qui ne conçoit de réincarnation qu'au sein de la même espèce, la romancière implique la nature entière, règne animal et végétal compris, dans cet universel progrès. Pour elle, l'esprit réside dans tout être vivant, même le plus insignifiant :

« [...] l'esprit existe partout où il fonctionne, si peu que ce soit. L'âme d'une huître est presque aussi élémentaire que celle d'un fucus. C'est une âme pourtant, aussi précieuse ou aussi indifférente au reste de l'univers que la nôtre. Si la nôtre se dissipe et s'éteint avec les fonctions de l'être matériel, nous ne sommes rien de plus que la plante et le mollusque ; si elle est immortelle et progressive, le jour où nous serons anges, le mollusque et la plante seront hommes, car la matière est également progressive et immortelle »⁵.

George Sand y voit une loi fondamentale de la nature dont l'homme fait partie :

« La vie se compose d'action et de repos, de dépense d'énergie dans la veille et de recouvrement d'énergie dans le sommeil, de vie sous forme de mort et de mort sous forme de vie. Rien ne s'arrête et rien ne se perd. C'est l'ABC de la science, qu'elle s'intitule spiritualiste ou positive. Comment donc se perdrait une formule qui a fait monter à l'homme un degré de plus dans la série du perfectionnement que la loi de l'univers impose à son espèce ? » (*NL*, p. 62).

1. *Les Amis disparus*, in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 331.

2. Lettre à Victor Hugo du 12/8/1864. *Correspondance*, op. cit., XVIII, p. 497.

3. *Monsieur Sylvestre*, op. cit., p. 313.

4. Lettre à Hippolyte Taine du 5 avril 1872. *Correspondance*, op. cit., XXIII, p. 13. George Sand fait allusion à l'ouvrage d'Edgar Quinet, *La Création*, Paris, Librairie internationale, 1870.

5. « De Marseille à Menton », in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 137. Texte daté du 28/4/1868.

De ce même mouvement de la nature, fait d'hésitations, de tensions et de faiblesses, elle déduit une autre loi de fonctionnement : l'irrégularité du progrès universel.

Si l'esprit peut s'élever et progresser, il peut aussi rétrograder ou stagner. Son avancée dépend de son *mérite* dans chaque existence séparée. S'il a mené une vie tournée vers le bien, il progresse, si au contraire, il a mené une vie orientée vers le *mal*, il rétrograde : « Il monte ou descend, avance ou recule dans la route du progrès » (*E*, p. 275). Mais George Sand ne parle à ce moment ni de *bien* ni de *mal*, valeurs sans doute trop connotées à son goût, elle évoque plutôt des *erreurs*, des *chutes*, des *fautes*. Cependant il s'agit bien d'un système moral où chaque renaissance accorde une nouvelle chance à l'esprit. Ce dernier reste libre, dans sa prochaine vie, de s'améliorer. Quel que soit le chemin emprunté dans le détail par l'esprit, l'ensemble concourt au progrès universel et « dans la vie éternelle de l'esprit, chaque série d'existences est une leçon qu'il peut mettre à profit. Si une ou deux n'ont pas suffi, d'autres suffiront » (*E*, p. 275). George Sand trouve curieusement l'expression idéale chez Pascal qu'elle qualifie pourtant de « sombre janséniste » mais qui « jetait des vérités triomphantes à travers les ténèbres dont il lui plaisait de se nourrir »¹ :

« “La nature agit par progrès, *itus et reditus*, elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais.” *Ce qu'il dit de la nature* doit s'appliquer à tout, c'est la définition de la loi de vie, humanité, histoire, destinée, hasard ou providence, c'est comme cela que s'opère le flux et reflux éternel »².

Cette conception lui permet d'expliquer la présence du mal et de la souffrance sur terre tout en éliminant la croyance au diable.

Pour George Sand, le mal s'explique par l'ignorance du bien. « Aveuglement de l'esprit » (*E*, p. 281), il naît dans un être malade qui ne peut guérir que progressivement, après une série d'épreuves dans des vies successives, lorsque « la santé lui revient avec la lumière »³. Le mal n'est qu'un état transitoire qui exclut l'idée d'une punition éternelle ou d'une fatalité et donc la croyance en l'enfer qui a toujours révolté la romancière. Pour elle, « le mal absolu n'existe pas plus que la mort définitive » (*E*, p. 281). Mais la réduction du mal et le progrès dépendent aussi de la perception par l'homme de sa troisième âme, cette âme universelle qui lui permettra d'équilibrer son instinct avec son intelligence :

« L'âme personnelle, celle qui est libre de choisir entre le vrai et le faux, recevra – de l'âme vouée au culte de *l'universel* – une lumière assez frappante pour ne plus hésiter à la suivre. Le mal a déjà beaucoup diminué à mesure qu'a diminué l'ignorance, qui peut le nier ? Il disparaîtra progressivement à mesure que rayonnera l'astre intellectuel voilé en nous » (*NL*, p. 181).

1. Lettre du 18/2/1869. *Correspondance, op. cit.*, XXI, p. 336.

2. *Ibid.* George Sand dit la même chose dans une lettre à Hippolyte Taine (*Corr.*, XXIII, 14).

3. *Ibid.*

L'autre ingrédient indispensable au progrès s'appelle *l'amour* pris dans son acception la plus élargie. Toute entraide, association, entreprise commune tendue vers un même but entre dans sa définition de l'amour :

« L'avenir est fondé sur l'amour, et prenez n'importe quel autre mot pour exprimer la nécessité de l'association, il vous faudra toujours revenir à cette certitude que la haine tue la race humaine, que l'égoïsme la paralyse, que l'amour seul la replace dans la voie que Dieu, je dirai si voulez la *nature*, lui a tracée »¹.

Ce principe unificateur impose la nécessité d'une force idéale qu'elle hésite à nommer mais en qui elle reconnaît Dieu.

DIEU OU LE MYSTÈRE INEFFABLE

George Sand croit en un principe, une « vitalité »² qu'aucun mot ne peut véritablement désigner, sans être *entaché* de superstition ou d'athéisme. Faute de mieux, elle utilise les mots à sa disposition « dans le vocabulaire classique des idées actuelles : âme du monde, amour, divinité »³ pour désigner cette force ou loi nécessaire :

« J'ai besoin d'un Dieu, non pour satisfaire mon égoïsme ou consoler ma faiblesse, mais pour croire à l'humanité dépositaire d'un feu sacré plus pur que celui auquel elle se chauffe. Jamais on ne me fera comprendre que le cruel, l'injuste et le farouche soient des lois sans cause, sans but et sans correctif dans l'univers » (*NL*, p. 190).

Dans le fragment « Exposé d'une croyance spiritualiste », elle définit Dieu comme un esprit « principe libre, non assujéti à la matière et non limité à la vie organique »⁴ qui serait « l'artisan de la vie » (*E*, p. 274). Cette perception lui permet d'imaginer un univers *naturel* où le concept de Dieu révélerait l'unité du monde et sa finalité. On peut donc y voir l'expression de ce « mélange de spiritualisme et de panthéisme »⁵ que revendiquait George Sand, où un Dieu « universel » (*NL*, p. 202) s'identifie à l'univers et aux lois qui le régissent. Elle puise sa conviction dans la science qui prouve que la nature n'est pas régie par le hasard mais par une série de lois logiques voire mathématiques :

« Il s'est trouvé que l'univers donnait pleine confirmation aux sciences exactes, et que la nature terrestre pouvait se prêter au classement. Donc, le vrai

1. « L'Homme et la femme », in *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873, p. 269.

2. « Le pays des anémones », in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, pp. 73-74.

3. *Ibid.*, p. 74.

4. « Exposé d'une croyance spiritualiste », in *Souvenirs et idées*, *op. cit.*, p. 274.

5. *Correspondance*, *op. cit.*, XXI, p. 13.

est au delà de l'homme, mais ne peut être prouvé à l'homme que par l'homme »
(*NL*, pp. 199-200).

Si Dieu représente cet idéal vers lequel l'homme tend sans cesse, ce n'est qu'en lui-même qu'il peut trouver les ressources nécessaires au progrès et à la compréhension de l'univers. L'homme est donc responsable de l'amélioration de sa condition et libre de la choisir. Pour accéder à la perfection, il doit « percevoir l'idéal en dehors de soi » mais aussi « en soi » (*NL*, pp. 199-200) donc se connaître. George Sand place d'ailleurs homme et femme côte à côte, sans distinction, car les deux, unis, doivent contribuer à l'amélioration de la condition humaine :

« [...] le vrai peuple de Dieu sera celui qui proclamera l'effort commun vers le but commun, l'éducation de l'homme par l'homme, l'appropriation de toutes les forces à l'œuvre de la civilisation universelle, l'association de toutes les âmes en vue de l'idéal réalisable ; travail de tous pour tous, la loi d'association de tous les hommes, mâles et femelles, pour l'entretien, le développement, l'essor de la ruche sacrée qui s'appelle l'humanité »¹.

Mais malgré un espoir à toute épreuve, George Sand reste humble dans sa foi car sa conviction n'est pas une certitude :

« Laissez donc faire le temps et la science. C'est l'œuvre des siècles de saisir l'action de Dieu dans l'univers. L'homme ne tient rien encore : il ne peut pas prouver que Dieu n'est pas ; il ne peut pas davantage prouver que Dieu est. [...] Croyons quand même et disons : "Je crois !" ce n'est pas dire "J'affirme" ; disons : "J'espère !" ce n'est pas dire "Je sais !" »².

Modeste, elle se montre même prête à réduire Dieu au seul mystère de la vie qui, en dehors de toute persistance de l'esprit, réside dans la renaissance permanente sous quelque forme que ce soit :

« Loi divine, mystère ineffable, quand même tu ne te révélerais que par l'auguste spectacle de la matière assoupie et de la matière renaissante, tu serais encore Dieu, esprit, lumière et bienfait »³.

La croyance spiritualiste de George Sand qui se veut à la fois poétique et scientifique est sans cesse en mouvement. Depuis la philosophie de Pierre Leroux où elle a pris sa source, elle a suivi son propre chemin, n'hésitant jamais à modifier son cours. La romancière tente cependant de construire une philosophie cohérente, sans toujours éviter les contradictions essentiellement dues à l'évolution de sa pensée. À partir d'une vie composée de trois éléments dont l'un, immortel, perdure, elle conçoit un univers irrésistiblement attiré vers la perfection, grâce à une loi naturelle ou une force qu'elle iden-

1. « L'homme et la femme », in *Impressions et souvenirs*, op. cit., p. 268.

2. Lettre à Marie-Théodore Desplanches, 25/5/1866. *Correspondance*, op. cit., XIX, pp. 897-898.

3. *Mélanges*, « Une visite aux catacombes », in *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, op. cit., p. 219.

tifie à Dieu. La société humaine peut donc s'améliorer mais comme son esprit est libre, le progrès ne peut s'opérer sans sa volonté. George Sand exprime aussi sa foi en la liberté de l'homme, qui ne doit jamais être contraint, comme elle le laisse entendre par ces propos du vieux Sylvestre :

« Il n'y a pas dans le passé de refuge contre l'implacable appel de l'avenir, et, quelque forme que prenne l'éternelle doctrine du spiritualisme, jamais elle n'aura le droit de s'imposer à la conscience humaine comme un coup d'État à une société lassée de désordre, ou comme une révélation fantastique à un malade exténué d'insomnie. Il faut que l'homme valide cherche lui-même sa raison de croire ou de nier, et l'influence des hommes doit se borner à provoquer ses réflexions »¹.

Et c'est bien ce que George Sand tente de faire à travers ses écrits.

Annie CAMENISCH
IUFM d'Alsace

(Article paru dans *Vives Lettres*, n° 7, 1^{er} semestre 1999, U.F.R. Strasbourg)

1. *Monsieur Sylvestre*, *op. cit.*, p. 334.

GEORGE SAND ET MICHEL DE BOURGES

Les travaux concernant la liaison vécue par George Sand, alors qu'elle cherche à se séparer légalement de son mari, avec Michel de Bourges, sont loin d'approcher les volumes atteints par les commentaires sur l'aventure vénitienne. Et pourtant cette liaison eut des incidences remarquables sur la formation de ses idées, en particulier dans le domaine politique, si important pour la romancière. Sans nul doute l'apparente insuffisance de documents risque-t-elle de décourager la recherche. La *Correspondance*, généralement si riche, est ici très lacunaire puisqu'on ne possède aucune lettre autographe de George Sand, seulement une collection incomplète de copies souvent corrigées et expurgées. Quant à la correspondance de Michel, elle reste à découvrir. Ses amis proches se sont montrés très discrets : seuls Charles Didier, Sainte-Beuve et Buloz consacrent quelques lignes au sujet. Par bonheur George Sand elle-même évoque longuement dans *Histoire de ma vie* sa relation avec Michel-Éverard. Il faut certes prendre cette relation avec beaucoup de précautions mais la lecture de l'œuvre romanesque, en l'occurrence des *Lettres d'un voyageur* dont la rédaction est contemporaine, et de *Simon*, roman écrit en 1835 dont le héros éponyme est un véritable avatar de Michel, permet souvent de valider et de compléter le récit. Enfin quelques lettres de George Sand à ses familiers complètent un corpus qui, malgré ses insuffisances, permet de scruter à la fois l'état d'esprit de Sand à un moment où sa vision politique se forme et l'apport de Michel dans ce domaine.

UN AVOCAT RÉPUBLICAIN

Bien qu'établi en province, Michel, dit Michel de Bourges, était, en 1835, un homme très en vue au sein de l'opposition républicaine. Reçu avocat en 1826, il s'était fixé à Bourges où il avait fondé, sous le règne de Charles X, *La Revue du Cher*, journal résolument républicain. Aussi avait-il, très vite, été cité à comparaître devant la justice correctionnelle pour y répondre de l'accusation d'« attaque contre l'autorité constitutionnelle du roi et pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement ». Il ne laissa à personne le soin de le défendre et son éloquence, déjà efficace, opéra si bien sur le jury qu'il fut acquitté.

En juillet 1830 il prend la tête de l'insurrection à Bourges, puis, déçu comme beaucoup par l'avènement de Louis-Philippe, rejoint l'opposition. Il interviendra alors dans la plupart des procès politiques en vue, obtenant des succès notables. Sa pugnacité

vis-à-vis du régime et de ses représentants lui valut d'ailleurs en 1833 six mois de suspension, sanction qui ne manqua pas de le grandir encore aux yeux des opposants républicains.

L'examen des plaidoyers¹ prononcés tout au long de cette période fait apparaître un avocat précis, riche d'une logique rigoureuse, courageux, direct, toujours proche de son client, dans la ligne de ses glorieux aînés Mirabeau, Barnave, Saint-Just et Robespierre auxquels il fut parfois comparé². Au vu de ces brillants succès, et compte tenu des circonstances dans lesquelles ils furent obtenus, l'on apprécie combien grande devait être la réputation de Michel lorsque George Sand fit sa connaissance.

« ROBESPIERRE EN PERSONNE... »

Elle venait, pour sa part, de mettre fin à sa liaison tumultueuse avec Alfred de Musset, quittant précipitamment Paris sans même prévenir son amant, le 6 mars 1835. Destabilisée par cette rupture volontaire, embarrassée par une situation conjugale dont elle avait décidé de sortir mais en gardant ses enfants et en préservant ses intérêts, elle accepta, pressée par ses amis berrichons, de consulter Michel. Planet, l'un de ceux-ci, alors rédacteur de *La Revue du Cher* et donc très proche de l'avocat, servit d'intermédiaire. La consultation, rapidement organisée, eut lieu à Bourges le 9 avril suivant. George Sand, vingt ans après cette rencontre, mettra en évidence, avec émotion, le choc qu'elle éprouva au contact de cet homme :

« Jamais parole plus éloquente n'est sortie, je crois, d'une bouche humaine et cette parole grandiose était toujours simple. [...] C'était comme une musique pleine d'idées qui vous élève l'âme jusqu'aux contemplations célestes, et qui vous ramène sans effort et sans contraste, par un lien logique et une douce modulation, aux choses de la terre et aux souffles de la nature »³.

Au lendemain d'une discussion avec le tribun, elle rentre à Nohant, sous le charme de cette rencontre. L'enchantement fut certainement réciproque, ce qu'atteste l'importance présumée⁴ du courrier échangé durant ce mois d'avril par les nouveaux amis – et bientôt amants. George Sand suit alors Michel à Paris où il participe comme défenseur au grand procès de juin 1835, qui gardera le qualificatif de « procès monstre » en raison du nombre des prévenus⁵. Elle l'accompagne tout au long de son séjour parisien, assiste, malgré l'interdiction qui en est faite aux femmes, à certaines audiences sous un habit masculin, le soigne à l'occasion et collabore à ses travaux. Elle rencontre alors Lamennais, Ballanche, Pierre Leroux et beaucoup d'autres républicains dont

1. Michel, dit Michel de Bourges, *Plaidoyers et discours* réunis par L. Martin, Paris, Dunod et Pilat, 1909.

2. E. Faguet, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1909. George Sand elle-même le qualifia de « Robespierre en personne ». Voir lettre à A. Guérout du 12.04.35, *Corr.*, t. II, p. 855.

3. G. Sand, *Histoire de ma vie*, La Pléiade, t. II, pp. 318-319.

4. Voir Lettre à Éverard in *Lettres d'un voyageur*.

5. 121 accusés, arrêtés à la suite de l'insurrection lyonnaise d'avril 1834.

l'apparente unité au début du procès ne l'illusionne pas¹. Après la condamnation de Michel à un mois de prison en juin, pour outrage à la Cour, c'est elle qui écrit au Président de la Chambre des pairs pour que Michel subisse sa peine à Bourges, et non à Paris, et c'est dans sa cellule, après avoir soudoyé un gardien, qu'elle le rencontre pour mettre au point le procès en séparation qu'elle intente à son mari. Leurs relations s'espacent probablement durant l'année 1836 : il est vraisemblable qu'ils ne se rencontrèrent que rarement² car, en raison du désistement de François Rollinat, c'est Michel lui-même qui se chargea du dossier. Il va de soi que, dans ces conditions, le scandale entraîné par une liaison trop voyante risquait de compromettre un succès que l'avocat obtint devant le tribunal de La Châtre, puis, après appel de Dudevant, devant la Cour royale de Bourges³. George Sand devait rejoindre Michel à Lyon, au retour d'un voyage effectué en Suisse en compagnie de Liszt et de Marie d'Agoult, mais la rencontre n'eut pas lieu, car Michel – jaloux ou las ? – retarda son arrivée. La liaison agonisait, la romancière s'affichant même avec Charles Didier en cette fin d'année 1836 passée à Paris. C'est elle, cependant, qui relança Michel et raviva la passion – fortement vécue de son côté comme on le constate à la lecture des cinquante-sept lettres datées du début de l'année au 6 juin 1837, n'hésitant pas à « flatter basement » pour « conserver son tyran »⁴. Mais cette passion n'était plus partagée et malgré deux rencontres en octobre, à Châteauroux – elle fit « huit lieues au galop par une nuit glacée pour le voir un instant »⁵ – puis à Nohant où, si on l'en croit, Michel se montra « d'une tendresse et d'une bonté inconcevable », la liaison prit fin. Michel, élu député aux élections du 4 novembre suivant à Niort, n'en prévint pas George Sand.

« RÉPUBLIQUE... RAYONNE DANS LE CIEL... »

Il est frappant de constater en cette année 1837 l'absence de notations politiques dans la correspondance de Sand, tournée exclusivement vers sa passion amoureuse – elle se confiera en 1850 : « J'ai toujours eu la faiblesse de l'aimer même quand je ne l'estimais plus comme homme politique »⁶. Aussi, pour trouver trace du débat d'idées entre les deux protagonistes, il nous faut revenir au moment de leur rencontre. L'étonnante *Lettre à Éverard*, publiée le 15 juin 1835 dans la *Revue des Deux Mondes*, laisse imaginer l'échange soutenu entre les deux personnages, même s'il convient d'adopter une certaine réserve, au moins sur la forme, car les réponses de George Sand

1. « Cette fusion de principes entre des hommes naguère si opposés et si divers de profession et d'intelligences est un fait curieux et qui ne se représentera sans doute plus. Dans quelques jours nous serons tous divisés », écrit-elle. *Corr.*, t. II, p. 888.

2. Seules 3 copies de lettres de George Sand nous sont parvenues, mais cette indication n'est pas probante en soi.

3. Comme l'on sait, la cour de Bourges n'eut pas à statuer. Casimir Dudevant, en situation difficile, accepta de signer un traité sur une séparation à l'avantage de George Sand.

4. G. Sand, *Journal intime* (posthume).

5. *Corr.*, t. IV, à F. Girerd, 25 octobre 1837.

6. *Corr.*, t. IX, à P. Bocage, 20 avril 1850.

aux lettres de l'avocat qui composent cet article furent vraisemblablement aménagées par l'auteur avant leur publication dans la revue.

Il apparaît cependant clairement que Michel, conscient du très grand talent littéraire de sa cliente, sans nul doute séduit par son intelligence et sa curiosité d'esprit, conçut le projet de la faire sortir de son « athéisme social »¹ pour mettre sans tarder sa plume au service du camp républicain. Car l'importance d'une rencontre avec une femme de lettres connue et reconnue ne pouvait échapper à un homme aussi averti que Michel qui redoutait lucidement la sévérité, voire l'arbitraire d'une Chambre des pairs érigée en Cour de justice. La dure répression des soulèvements lyonnais et parisiens – le massacre de la rue Transnonain était dans toutes les mémoires – laissait pressentir un verdict sans clémence pour leurs responsables. Le parti républicain, privé de ses chefs inculpés, Cavaignac, Guinard, Marrast et tant d'autres, aurait alors besoin de zélateurs de talent pour ne pas mourir. L'entrée en lice d'un écrivain notoire était donc précieuse pour la cause, d'autant que ses confrères de plume ne se pressaient pas pour la soutenir. L'avocat se fit donc pressant. George Sand adopta au départ une attitude prudente, revendiquant une « âme républicaine » mais excipant, dans le même temps, de sa condition de poète :

« Moi, je fuis le bruit des clameurs humaines et je vais écouter la voix des torrents [...] Généreux insensés que vous êtes, gouvernez-moi bien tous ces vilains idiots et ne leur épargnez pas les étrivières. Je vais chanter au soleil sur ma branche pendant ce temps-là. Vous m'écoutez quand vous n'aurez rien de mieux à faire ; tu viendras t'asseoir sous mon arbre quand tu auras besoin de repos et d'amusement »².

Non, décidément, elle n'a pas encore « trouvé le mot de sa destinée »³ et s'estime « trop peu avancé[e] pour oser hasarder [s]on mot »⁴. Il faut bien sûr faire la part du jeu et de la construction romanesque dans ce qui prend parfois des allures de marivaudage. On sent toutefois sa crainte de ne pas être crédible, en tant que femme tout d'abord, mais aussi à cause de son manque d'expérience politique, dans un monde d'hommes rompus aux combats d'opposition : elle ne pourrait être au mieux qu'un « enfant de troupe ». Comme elle le constate : « Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien »⁵.

Cette soi-disant insuffisance ne l'empêche pas de prévenir Michel qu'elle entend être reconnue comme poète, proclamant son attachement à une « profession sainte »⁶ – sans doute l'avocat s'était-il montré maladroit sur un sujet si sensible chez les écrivains romantiques – aussi précieuse pour l'humanité que celles du politique et du guerrier. Chacun devra trouver sa place dans la cité future : qu'il respecte donc l'artiste qui n'a

1. G. Sand, *Lettre à Éverard*, O.A., t. II, p.786.

2. *Lettre à Éverard*, op. cit., p. 782.

3. *Ibidem*, p. 785.

4. *Ibidem*, p. 786.

5. *Ibidem*, p. 806.

6. *Ibidem*, p. 811.

d'autre ambition que celle d'assumer son devoir, parfois même « au prix de sa fortune, de sa gloire et de sa vie »¹.

En second lieu, si elle salue sa valeur : « Tu n'es pas de ceux qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent [...] toi, tu es né prince de la terre »², elle n'hésite pas à lui faire part de sa conception du chef politique, avant tout reconnu par ceux qui s'apprentent à le suivre comme un être vertueux, détaché des richesses et des plaisirs – pierre jetée dans le jardin de quelqu'un qui ne passait pas pour un paragon de vertu ! Car seuls, ces « hommes choisis » sont capables de faire comprendre aux bourgeois l'intérêt de reconnaître le droit légitime du peuple à « jouir à son tour » des richesses créées par son travail, s'ils veulent éviter d'être un jour renvoyés « à la charue, au toit de chaume, et au crucifix, seule consolation du pauvre »³.

Cette mise au point effectuée – mise au point qui, au passage, justifie par avance tout mouvement insurrectionnel visant à établir la « grande loi d'égalité »⁴ – elle se sent alors en mesure de proclamer son engagement par un message, clair, sans équivoque, et public, qui vaut adhésion officielle au camp républicain.

« République, aurore de la justice et de l'égalité, divine utopie, soleil d'un avenir peut-être chimérique, salut ! rayonne dans le ciel, astre que demande à posséder la terre »⁵.

Cet engagement est d'ailleurs attesté par un de ses proches, Emmanuel Arago, le fils de l'astronome, qui l'encourage en octobre suivant :

« Tu veux travailler [...] Bravo ! nous manquons de tête. Donne-nous la tienne [...] »⁶.

« ON S'ATTEND À DES ACTES FÉROCES... »

Une fréquentation aussi assidue⁷ ne pouvait échapper à la vigilance d'une police si attentive aux mouvements des opposants, au nombre desquels elle était sans nul doute comptée. Ses faits et gestes étaient certainement surveillés, puisque au lendemain de la fusillade du boulevard du Temple⁸, la police vint à son domicile afin de « rendre compte de [s]a conduite aux magistrats ». Elle n'hésitera pas cependant à manifester publiquement et sans ménagement son hostilité à un régime dont elle redoute une répression qui,

1. *Ibidem*, p. 812.

2. *Ibidem*, pp. 780-781.

3. *Lettre à Éverard*, p. 790.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*, p. 793.

6. *Corr.*, t. III, à E. Arago, 18 octobre 1835, p. 67.

7. « Je le vois tous les jours », écrivait-elle à son ami Duteil en mai.

8. À l'occasion du défilé célébrant le cinquième anniversaire des *Trois Glorieuses*, Fieschi et ses complices mitraillent le cortège au passage du roi qui échappe de justesse à l'attentat. On relèvera 18 morts, parmi lesquels le Maréchal Mortier.

si elle sera indiscutablement liberticide, présentera un caractère cependant moins brutal que celui qu'elle redoutait alors :

« L'explosion d'une *machine infernale*, dont les résultats ont été bien assez funestes par eux-mêmes¹, a donné au despotisme de prétendus droits sur les plus purs ou sur les plus paisibles d'entre nos frères². On s'attend à des actes féroces de ce pouvoir insolent qui s'intitule l'ordre et la justice [...] On dit qu'il y aura contre nos amis des sentences de mort et d'ostracisme ; nous ne sommes rien en politique, nous autres, mais nous sommes les enfants de ceux qu'on veut frapper. Je sais qui vous suivrez sur l'échafaud ou dans l'exil ; vous savez pour qui j'en ferai autant »³.

Bel exemple de courage compte tenu du contexte, car on ne peut mieux et plus clairement revendiquer sa condition de républicaine. Elle brûlait de le faire publiquement, car elle presse Buloz de publier son écrit avant la promulgation d'une loi d'exception que tout le monde annonçait comme imminente. Et de fait, dès le 13 septembre, la Chambre des députés approuvera un ensemble de lois dont certaines limitaient sévèrement la liberté d'expression, comme l'interdiction de prendre la qualification de républicain et d'exprimer « le vœu, l'espoir ou la menace de la destruction de l'ordre monarchique constitutionnel »⁴. Cela, loin d'arrêter George Sand, semble, au contraire la stimuler, car, prête à assumer ses responsabilités vis-à-vis de l'opinion et du pouvoir, elle décide de remanier *Simon*, roman pourtant « fait – tout prêt à mettre sous presse »⁵, dans lequel elle met en scène des personnages fervents républicains, au premier rang desquels le héros éponyme ne peut cacher Michel.

LA TENTATION DU BABOUISME

À travers *Histoire de ma vie*, George Sand tentera d'imposer à ses lecteurs une image de républicaine, certes convaincue, mais somme toute raisonnable. Elle y évoque en particulier une promenade en compagnie de Michel, un soir de bal aux Tuileries, durant laquelle il défendit avec violence les thèses babouvistes de destruction de la société et de partage des biens – lançant un « appel au poignard et à la torche »⁶. Elle prétend qu'elle lui apporta alors la contradiction, alléguant de l'inadaptation du babouisme à leur époque. Pour sa part, prétend-elle, sa conception du partage des biens était

1. *Lettres d'un Voyageur*, N° VII, O.A., t. II, pp. 849-850.

2. De nombreux républicains, dont Carrel, avaient été arrêtés au lendemain de l'attentat.

3. Cette lettre paraît dans la *Revue des Deux Mondes* datée du 1^{er} septembre 1835. Elle est adressée à F. Liszt, comme on sait, lui aussi de convictions républicaines. L'allusion vise bien sûr Michel.

4. Cité par J.C. Caron, *La France de 1815 à 1848*, p. 114.

5. *Corr.*, t. III, p. 967, à F. Buloz, 13 août 1835, p. 22. Voir la présentation de Michèle Hecquet. *Simon*, Éd. de l'Aurore, 1991.

6. *Histoire de ma vie*, *op. cit.* p. 325.

alors « toute métaphorique »¹, faute d'avoir découvert encore le principe de l'association. Il est permis cependant de douter qu'elle n'ait pas partagé alors l'enthousiasme de son compagnon. C'est tout au moins ce que l'on peut supposer à l'examen de deux de ses lettres dont le contenu est authentifié par la qualité des destinataires – deux jeunes gens dont son propre fils.

C'est tout d'abord celui-ci qu'elle invite à réfléchir sur le bien-fondé de la propriété :

« Dis-moi en un mot si la répartition des dons de la création est bien faite, lorsque celui-ci a une part énorme, cet autre une moindre, un troisième presque rien, un quatrième rien du tout ? Il me semble que la terre appartient à Dieu qui l'a faite et qu'il l'a confiée aux hommes pour qu'elle leur servît d'éternel asile. Mais il ne peut pas être dans ses desseins que les uns y crèvent d'indigestion et que les autres y meurent de faim »².

Dans un autre courrier elle le mettra en garde contre les aristocrates – « nos ennemis naturels » – l'incitant à revendiquer sa qualité de « républicain de race et de nature », apôtre de l'égalité et ne croyant « qu'à cette justice-là »³. À ce propos, son éloge appuyé de la Révolution, qui « a fait faire un grand pas à la raison et à la justice »⁴, laisse à penser qu'elle n'excluait alors en aucune façon l'emploi de moyens révolutionnaires pour provoquer la venue des changements désirés.

« ROBESPIERRE... LE SEUL AMI DE LA VÉRITÉ »

Quelques mois plus tard, elle présente à Luc Desages, à peine plus âgé, sa vision de l'Histoire. Il faut lire cette longue lettre où George Sand évoque la lutte incessante entre l'aristocratie, puis la bourgeoisie, et le peuple si longtemps inorganisé, mais qui espéra naguère triompher de ses oppresseurs grâce au parti jacobin conduit par Robespierre, dont l'éloge frise le dithyrambe :

« Robespierre, le plus grand homme des temps modernes, homme calme, persévérant, incorruptible, implacable dans l'exercice de la justice, homme dont la vertu est restée pour ses ennemis acharnés aussi pure que le marbre de Paros, Robespierre, le seul homme du peuple, le seul ami de la vérité, le seul ennemi sincère de la Tyrannie, Robespierre [...] voulut que le pauvre cessât d'être pauvre et que le riche cessât d'être riche »⁵.

1. *Ibidem*.

2. *Corr.*, t. III, 6 novembre 1835.

3. *Corr.*, t. III, à Maurice Dudevant, 17 février 1836.

4. *Corr.*, t. III, 6 novembre 1835.

5. *Corr.*, t. IV, à L. Desages, janvier 1837, p. 15

Cette identification du peuple à Robespierre était alors une image partagée par de nombreux républicains, même si certains, à l'instar de Marrast, avaient adopté des positions moins extrêmes. Louis Blanc, quelques années plus tard, rapportera le cri de douleur de l'incorruptible, avant son exécution, au « cri de ces millions d'infortunés qu'on allait ramener aux carrières »¹.

George Sand poursuit son récit par l'évocation de ces Montagnards, sans illusions sur leur propre sort, travaillant sans relâche, avec courage et opiniâtreté, pour arracher la victoire :

« Mais les libérateurs allaient toujours. Ils avaient du sang jusqu'au cou, on les appelait bourreaux, on les nommait monstres, bêtes féroces. Ils souriaient d'un air impassible, et ayant travaillé tout le jour à cette épouvantable corvée, ils avaient à peine de quoi souper le soir »².

Vraiment, l'admiration transparaît dans ces lignes et l'on sent, chez leur auteur, le vif regret que Robespierre et ses amis n'aient pu mener leur tâche jusqu'au bout. Par malheur « la classe aisée [réagit], [...] le peuple étonné s'arrêta et laissa égorger ses libérateurs. [...] Le Titan [alors] retomba anéanti »³. Le tiers-état, « parti du *juste-milieu* », avait gagné la bataille engagée contre un peuple qui, n'osant plus rien, subit son avilissement. Un moment terrassée, la Gironde sachant s'adapter à l'Empire, puis se servir du peuple pour renverser Charles X, parvint à conquérir à nouveau le pouvoir sans avoir changé sa nature profonde car, souligne-t-elle, si elle « a perdu ses chefs sous Robespierre », elle les a aujourd'hui remplacés par « les trois hommes les plus immoraux du siècle : Louis-Philippe, Talleyrand et Thiers »⁴.

Cette longue lettre initiatique se termine par un encouragement appuyé au jeune Desages à rejoindre au plus tôt la Montagne et « à se tenir prêt à marcher un jour avec les jacobins futurs »⁵ car il ne faut pas renoncer à suivre le chemin tracé par des hommes qui n'hésitèrent pas à se sacrifier pour le bien commun et le triomphe de leurs idées – c'est toujours George Sand qui s'exprime – c'est-à-dire le bonheur du peuple. La Terreur ? Elle leur fut imposée par les Girondins qui, souhaitant arrêter la Révolution, n'auraient pas hésité à l'écraser s'ils en avaient eu les moyens. Ainsi l'horreur terroriste est-elle imputée à la bourgeoisie libéricide, qui, par son attitude, ne laissa pas le choix aux « vrais libérateurs »⁶. Aussi lui enjoint-elle de se méfier des hommes politiques qui ne portent pas « l'amour de l'humanité sacrifiée », car ils ne travailleront jamais « exclusivement et de bonne foi pour le peuple »⁷, qui, dans ce cas, serait toujours en droit de s'insurger pour renverser ses oppresseurs. Cette interprétation, bien dans la ligne de la Déclaration des Droits de l'homme de 1793⁸, niait par avance toute erreur à une représentation élue démocratiquement. C'était donner raison, une fois de plus, à

1. L. Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 265.

2. *Corr.*, t. IV, p. 15.

3. *Ibidem*, p. 15.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*.

6. *Ibidem*.

7. *Ibidem*, p. 14.

8. Article 35.

Robespierre qui disait : « Pour être bon, le peuple n'a besoin que de se préférer lui-même à ce qui n'est pas lui »¹. Cette conviction poursuivra longtemps George Sand pour surgir publiquement en 1848 dans le désastreux numéro 16 du *Bulletin de la République*.

En attendant, l'admiration portée par George Sand à l'œuvre de la Convention montagnarde est si forte alors, qu'elle déborde de la sphère privée pour gagner l'œuvre romanesque, malgré le contexte politique du moment. Ainsi Edmée de Mauprat souscrit totalement aux principes de la Révolution française, en admire « la grandeur saintement fanatique »² et tente de mettre en œuvre les postulats révolutionnaires, dont « l'égalité absolue », aidée en cela par Patience, sympathisant montagnard et figure emblématique du peuple.

SANCTIFICATION DU RÉGICIDE

Dernier exemple de l'état d'esprit de Sand durant ces années charnières : sa position vis-à-vis du crime politique. Si elle condamne Fieschi, qui n'avait pas reculé devant la mort d'innocents pour parvenir à ses fins, elle justifie en revanche, comme certains républicains, Marc Dufraisse, Noël Parfait, et bien d'autres, l'attentat de Louis Alibaud, le 25 juin 1836, sur la personne du roi. Louis Blanc lui-même ne cachera pas, dans son *Histoire de dix ans*, sa sympathie pour le régicide³. Ainsi réagit-elle violemment auprès du directeur de *La Revue des Deux Mondes*, qui avait laissé Lerminier y dénoncer la lâcheté d'un attentat commis sur « un homme paisible et désarmé comme un bon citoyen »⁴ : « ...mon cher Buloz... vous avez imprimé une saloperie »⁵. Indignée, elle rédige, peu avant l'exécution, une lettre, qu'elle n'enverra pas, lettre qui consacre une quasi-sanctification du régicide :

« Mort sublime, souviens-toi dans les cieux du seul amour que tu ayes inspiré sur la terre. Aucun vivant ne te remplacera dans le cœur de celle que tu n'as pas connue.

« Va, mon amour, va, mon fils, monte en souriant sur les marches de l'autel où ton sang va couler »⁶.

Ces quelques aperçus déterminent une image bien différente de celle que George Sand entendra laisser à la postérité en publiant *Histoire de ma vie*. Il est vrai qu'elle souhaitait alors adoucir le communisme qu'elle avait prôné longtemps et plus particulièrement encore lors du gouvernement provisoire, comme l'atteste sa correspondance d'après juin. Sans se montrer excessif, la justification enthousiaste de l'action terroriste

1. Cité par P. Rosanvallon, *Le Sacre du citoyen*, p. 176.

2. *Mauprat*, Omnibus, p. 1240.

3. L. Blanc, *Histoire de dix ans*, t. II, p. 633.

4. *Revue des Deux Mondes*, E. Lerminier, « De l'assassinat politique », 1^{er} juillet 1836.

5. *Corr.*, t. III, à F. Buloz, 3 juillet 1836.

6. Cité par P. Reboul, *À la recherche d'Engelwald*, in *RHLF*, 1^{er} mars 1955, p. 35.

de Robespierre et du Comité de l'an II la désigne pourtant comme une jacobine convaincue, une « Quatre-vingt treize » proche des zélateurs de la Première République, comme Godefroy Cavaignac, qu'elle admirait, et non comme une réformiste soucieuse de non-violence. L'on peut mesurer son évolution, sans doute accentuée, sinon provoquée, par Michel, vers ces opinions extrêmes, lorsqu'on sait ce qu'elle confiait à l'un de ses proches amis au lendemain de Juillet :

« Et moi, je crois, qu'il nous fallait une république (et non une tyrannie sanguinaire comme ce qu'on appelait république au temps passé)... »¹.

« J'ÉTAIS VIERGE PAR L'INTELLIGENCE... »

La rencontre avec Michel n'eut pas que des incidences directes sur sa vision politique, elle influença le comportement même de George Sand. L'intimité vécue avec un homme politique de cette notoriété n'était pas pour la romancière qu'une simple passe-d'armes. Elle pouvait raisonnablement espérer, grâce au talent de l'avocat, arracher rapidement une liberté si vivement convoitée. Comment n'aurait-elle pas imaginé dès lors, non une union légale – le divorce était toujours interdit – mais une vie partagée, semblable à celle que menait Marie d'Agoult avec Liszt au vu et au su de tous ? Michel lui-même semble d'ailleurs avoir envisagé cette solution puisqu'en mars 1837 George Sand, qui tente alors sa reconquête, lui rappelle sa promesse de l'« association matérielle et absolue » de leurs destinées pour une époque « dont le terme approche »². Nous n'en saurions rien de plus, si le roman ne venait, là encore, livrer quelques indications. L'héroïne de *Simon*, Fiamma, déploie en effet toute son intelligence, au risque de perdre l'amour de son héros, pour calmer ses angoisses et orienter ses ambitions³. Elle y réussit au point « qu'il put compter [...] sur une fortune considérable pour l'avenir et sur une haute carrière politique »⁴. Il convient de remarquer que ce rôle d'égérie, joué dans une stricte égalité, est si bien perçu par Simon que le roman s'achève sur une union qui a toutes chances de durer. Il est dommage que le manuscrit d'*Engelwald* ait été détruit, car, mettant en scène Michel, vieilli de vingt ans, il aurait probablement éclairé, cette fois dans la durée, les attentes de son auteur sur la place qu'elle souhaitait occuper dans la vie d'un homme politique tel qu'elle le percevait encore. George Sand s'abritera derrière les lois de septembre pour expliquer pourquoi elle ne publia pas le roman mis en chantier à la fin de l'année 1835. Il est permis de douter de cette explication ; il est plus probable que le caractère chaotique de leur liaison lui enleva toute motivation pour mettre en scène un héros qui ne l'était plus à ses yeux :

1. *Corr.*, t. I, à Ch. Meure, 17 septembre 1830.

2. *Corr.*, t. III, à M. de Bourges, 25 mars 1837.

3. Rapprocher à ce sujet ce qu'écrit George Sand à propos de Simon, *op. cit.*, p. 34 et de Michel dans *Histoire de ma vie*, p. 360.

4. G. Sand, *Simon*, *op. cit.*, p. 118.

« J'étais vierge par l'intelligence ; j'attendais qu'un homme de bien parût et m'enseignât. Tu es venu et tu m'as enseignée, et cependant tu n'es pas l'homme de bien que j'avais rêvé »¹, lui écrit-elle au début de l'année 1837, laissant voir à son interlocuteur, à travers cette belle métaphore, le bilan négatif de leur relation. Mais ce bilan doit être consolidé par un élément positif qu'elle reconnaîtra plus tard : la contribution de Michel à la formation de ses idées politiques². Il apparaît bien comme celui qui la révéla à elle-même dans ce domaine, et ce, sur plusieurs plans. D'une part, remarquablement placé, il lui donna l'occasion de côtoyer le monde de l'opposition républicaine au moment du procès de 1835, de percevoir les jeux menés entre le pouvoir et cette même opposition, mais aussi « les nécessités de la politique pure, les ruses, le charlatanisme, le mensonge même, les concessions sans sincérité, les alliances sans foi, les promesses vaines »³. Sans doute concourut-il à une certaine radicalisation de ses idées car elle devient dans ces années 1835-1837, comme on l'a vu, une fervente jacobine, ou, pour prendre une référence d'époque, une républicaine proche de la gauche de la Société des Droits de l'Homme. Mais ce n'est sans doute pas là qu'il faut chercher l'essentiel. La fréquentation de Michel lui permit de mesurer en vraie grandeur la véritable valeur, c'est-à-dire la valeur proprement humaine des personnages qui se trouvaient alors sur le devant de la scène, de percevoir le rôle souvent pernicieux de l'ambition, de découvrir des aspects de leur personnalité souvent discutables. Elle vainquit ses doutes en se mesurant à ces hommes : elle n'avait rien à leur envier et pourrait, de ce fait, exprimer sans appréhension aucune, ses opinions, y compris dans un domaine qui restait leur chasse gardée. Elle était devenue une femme libre⁴. Comme elle l'écrira, dans la nouvelle *Lélia* en 1839 :

« [...] malgré moi je voyais tout ce que ces occupations que les hommes appellent sérieuses ont de vain et de puéril. Il me semblait qu'à sa place je m'y serais livrée avec plus d'ordre, de précision et de gravité. Et pourtant, parmi les hommes, il était un des premiers. [...] Ce n'était pas le seul dévouement à la cause de l'humanité qui absorbait son esprit et faisait palpiter son cœur, c'était l'amour de la gloire »⁵.

Amour de la gloire, goût excessif pour la popularité – tout ce qu'elle qualifiait de « prostitution du cœur »⁶ – voilà ce qu'elle n'a pas manqué de remarquer chez Michel, et chez d'autres personnalités politiques observées durant ces quelques années. Mais aussi absence de vertu, là où son exigence la demandait : dans la pensée certes, mais surtout dans l'action. Son aversion durable pour la politique est née là.

1. *Corr.*, t. III, à M. de Bourges, 21 janvier 1837.

2. Voir *Histoire de ma vie* : « J'allais alors cherchant la vérité religieuse et la vérité sociale dans une seule et même vérité. Grâce à Éverard, j'avais compris que ces deux vérités sont indivisibles et doivent se compléter l'une par l'autre... », O.A., t. II, p. 349.

3. *Histoire de ma vie*, O.A., t. II, p. 363.

4. Le rapprochement entre Fiamma Féline et Edmée de Mauprat est, à ce propos, éclairant.

5. G. Sand, *Lélia*, Éd. de l'Aurore, 1987, t. I, p. 172.

6. *Ibidem*, p. 173.

ÉPILOGUE

L'histoire de cette relation ne s'arrête pas là. En mars 1848 le ministre de l'Intérieur Ledru-Rollin nomma Michel commissaire de la République à Bourges ; le décret de nomination fut rapporté le jour même. George Sand se défendra dans *Histoire de ma vie* d'avoir provoqué cette destitution, arguant que Ledru-Rollin n'avait pas pour habitude de la consulter sur ses décisions politiques. Le journal de son ami Duvernet et sa propre correspondance démentent cette affirmation. Ainsi en 1850 reconnaît-elle : « Je me suis opposée à ce qu'il fût commissaire dans le Cher, lors de la révolution, et je crois avoir bien fait [...] il avait abjuré sa croyance... »¹.

Comment ne pas rappeler ce que lui disait Michel en 1835 :

« Toi [...] je t'aime comme Jésus aima Jean, son plus jeune et son plus romanesque disciple ; et pourtant, si jamais ce pouvait être un devoir pour moi de te tuer, je t'arracherais de mes entrailles et je t'étranglerais de mes mains »².

Elle avait bien retenu la leçon. Elle n'avait pas transigé avec sa « conscience »³.

Bernard HAMON

1. *Corr.*, t. IX, à P. Bocage, 20 avril 1850.

2. G. Sand, *Lettres d'un voyageur* à Éverard, GF, p. 195.

3. Elle écrit à F. Girerd le 6 mars 1848 : « Si Michel et bien d'autres déserteurs que je connais, avaient besoin de ma vie, je la leur donnerais volontiers, mais ma conscience *point* », t. VIII, p. 325.

GEORGE SAND ET LE JAPON

ジョルジュ・サンドと日本

Avant d'examiner l'histoire de la traduction des œuvres de George Sand au Japon, celle de son image et des études la concernant, il nous semble nécessaire de retracer brièvement un historique de l'introduction des littératures occidentales au Japon.

C'est en 1867 que l'Empereur Meiji revint au pouvoir, après plusieurs siècles de gouvernement sous le régime autoritaire et militaire des shōguns. Le Japon durant cette période s'était refermé sur lui-même, s'interdisant pratiquement tout contact avec l'étranger. La restauration impériale amena le gouvernement à modifier cet état de fait et à favoriser l'importation des livres européens et américains, et ce afin de permettre au Japon féodal de s'élever au rang de nation moderne. Du fait de cette décision politique prise au plus haut niveau, la société japonaise s'est trouvée dans l'obligation d'évoluer et de se transformer profondément en un laps de temps très court. C'est de cette époque que date la découverte simultanée des littératures et autres aspects de la civilisation occidentale.

Après une période de confusion au début de l'époque impériale, et une fois la société suffisamment stabilisée, le public reprit goût à la lecture. La littérature traditionnelle qui semblait figée était tombée en désuétude, et les Japonais aspiraient à plus de nouveauté. Ce renouveau, ils le découvrirent dans les livres anglais et américains que le gouvernement fit importer afin de faciliter l'enseignement de la langue anglaise. Grâce aux traités de commerce, signés avec les États-Unis et l'Angleterre, de nombreux ouvrages de toutes sortes se retrouvèrent à la disposition des lecteurs japonais. Les intellectuels se mirent à lire avec ardeur tout ce qui leur tombait entre les mains. Puis ils décidèrent de les traduire afin de les faire connaître aux autres couches de la société, moins cultivées. C'est dans cette atmosphère très particulière d'ouverture tous azimuts que le Japon découvrit les auteurs occidentaux.

I. L'Histoire de la traduction des œuvres sandiennes

Le roman de Daniel Defoe *Robinson Crusoé* fut la première œuvre littéraire occidentale à être traduite en 1872. Puis ce fut *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne en 1878. Il s'agit plus, en fait, d'adaptations que de traductions. Ensuite d'autres romans de Verne furent traduits pour répondre à une demande des lecteurs, émerveillés par le climat d'aventure et de science-fiction qui se dégagait de son œuvre.

Pour ce qui est de George Sand, la première traduction remonte à 1912. C'était *La Mare au diable* publiée par Chifuyu Watanabe, bien après les traductions des ouvrages de Verne et de Victor Hugo, très populaire lui aussi. La traduction de Chifuyu Watanabe supprime les deux premiers chapitres (qui n'ont pas de rapport avec l'histoire d'amour champêtre) et commence par la conversation entre le héros et son beau-père. Les noms de tous les personnages sont transformés en noms japonais, et l'histoire se déroule en milieu rural japonais. Cependant, cette transposition est si habile que l'histoire nous semble très naturelle. Dans sa préface, le traducteur écrivit que la publication de *La Mare au diable* constituait une mise en garde contre l'abandon rapide des mœurs champêtres et traditionnelles dans un Japon dont la priorité était une industrialisation accélérée de la société, message identique à celui de G. Sand.

En se servant d'une traduction anglaise, Kiyoshi Fukunaga publia *Mauprat* en 1923. L'année suivante, Toshio Tanuma traduisit *La Petite Fadette* dont le titre japonais était *Onibi no odori* (*La Danse des feux follets*). Dans la préface du traducteur, Toshio Tanuma écrivit, en se référant à la popularité du naturalisme, dont le champion était Émile Zola :

« Il paraît que presque tous les romans français introduits au Japon jusqu'à aujourd'hui sont ceux écrits par des naturalistes. On dit qu'il y a des gens qui pensent que les romans écrits auparavant ne valent pas la peine d'être lus (ce qui me semble faux). Cependant, je suis sûr que les gens sensés doivent avoir assez de ces ouvrages naturalistes. Il me semble qu'il y a aussi beaucoup de gens mécontents de l'importation incessante d'une littérature bestiale. Je voudrais leur recommander ce livre, en pensant qu'ils pourront y trouver ce que leur cœur demande¹. »

À part les ouvrages mentionnés plus haut, avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale, on voit paraître la traduction d'*Indiana* et des *Maîtres sonneurs* en 1937, la traduction du *Nuage rose* ainsi que du *Château de Pictordu* en 1944.

Cependant, c'est après la Seconde Guerre mondiale qu'une quantité importante d'ouvrages littéraires occidentaux, y compris ceux de G. Sand, furent traduits en japonais. L'époque sombre de la guerre étant finie, les gens voulurent accéder à autre chose, et dévorèrent ces ouvrages qu'ils n'avaient pu lire depuis longtemps.

Après la guerre, outre des rééditions, on traduisit *Elle et Lui* (1948), *La Famille de Germandre* (1948), *François le Champi* (1949), *Le Marquis de Villemer* (1950), et *Le Chêne parlant* (1953). Il faut noter qu'il y eut quatre traductions d'*Elle et Lui* publiées entre 1948 et 1951.

Cependant, la plupart de ces livres sont déjà épuisés, sauf *La Petite Fadette*, d'une popularité quasi permanente chez nous et dont il y eut plusieurs traductions. Les traductions récentes des ouvrages de G. Sand sont : *La Reine Coax* (1973), *L'Orgue du Titan* (1983), *Les Légendes rustiques* (1988), *Un hiver à Majorque* (1997) ainsi que deux recueils de correspondances : *Lettres de George Sand* (lettres de Sand et de Chopin lors de leur séjour à Majorque, 1996) et *Correspondance Sand-Flaubert* (1998).

Pourquoi cette diminution d'intérêt à l'égard des œuvres sandiennes au Japon après les années 1950 ? Il nous semble qu'il y a deux raisons à cela. D'abord, les Japonais, qui avaient connu une époque de grand développement économique à partir des années 1960, commencèrent à avoir confiance non seulement en leur économie mais

1. Toshio Tanuma, « Préface du traducteur », *Onibi no odori*, Kaizôsha, 1924, p. 2.

aussi en leur culture. Ils perdirent donc, pour une large part, leur intérêt pour la culture occidentale, et par conséquent pour sa littérature.

Seconde raison du moindre nombre de traductions des ouvrages sandiens : avant que la totalité de son œuvre soit présentée aux Japonais et appréciée dans sa diversité, ces livres furent noyés dans une masse de traductions d'auteurs occidentaux de toutes sortes, et la plupart des lecteurs japonais, des adolescents principalement, ne purent connaître que « la George Sand auteur de romans champêtres ».

II. Ouvrages sur G. Sand

Selon le catalogue de la Bibliothèque de la Diète, la première biographie de G. Sand est *Jôen no sakka George Sand (George Sand, écrivain de flamme et de passion)* par Hitoshi Kondô (1948). Ce livre étant épuisé depuis longtemps, il est devenu presque introuvable. L'exemplaire de la Bibliothèque de la Diète a lui aussi disparu.

En 1954, *Lélia ou la vie de George Sand* d'André Maurois fut traduit. Dix-huit ans plus tard, ce fut le tour des *Amants de Venise - George Sand et Musset* de Charles Maurras. En 1977, Ryûji Nagatsuka publia sa *George Sand hyôden (Biographie critique de George Sand)*, travail qui tient une place très importante dans les études sandiennes au Japon. (Nous reviendrons sur cet ouvrage dans l'annexe 1.)

En 1981, *Dans l'ombre de George Sand*, de Marie-Louise Bonsirven-Fontana, fut traduit par Akiko Mochida, qui choisit et traduisit certaines lettres de Sand et de Chopin pour en faire un bel ouvrage (*George Sand karano tegami*) en 1996, puis publia, en 1998, une traduction de la correspondance entre Sand et Flaubert.

Masumi Konuma, quant à elle, publia en 1982 son *Chopin to Sand (Chopin et Sand)*, dans lequel l'auteur essaya, en se servant de leurs correspondances, et de leurs œuvres, de retracer leur histoire d'amour, du début à la fin. Ce livre semble le plus complet jusqu'à présent parmi tous ceux écrits au Japon concernant cette relation.

En 1988, *George Sand wa naze dansô o shitaka? (Pourquoi George Sand s'habilla-t-elle en homme?)* fut écrit par Takae Ikeda, historienne spécialisée dans la mode vestimentaire occidentale. Dans ce livre (biographie de G. Sand) les lecteurs peuvent trouver beaucoup de détails curieux concernant la mode à l'époque de G. Sand ainsi que la signification des habits masculins pour notre romancière.

Nous n'aurions garde d'oublier le recueil d'articles de feu Tatsuo Yamagata, *Sand waga ai (Sand mon amour)* publié en 1996. Il est composé de quatre articles, dont un très long et détaillé, intitulé « 1848 nen no George Sand » (la George Sand de 1848).

On compte treize ouvrages en japonais consacrés uniquement à G. Sand, ou à ses rapports avec Musset, Chopin... La plupart sont des biographies de l'écrivain. Cinq sont traduits du français, et les huit autres écrits par des Japonais.

Autre livre important : *1848 nen no josei gunzô (Les Femmes de 1848)* publié en 1995 par Setsuko Katô, composé de huit chapitres, dont le premier est consacré à l'activité de G. Sand lors de la Révolution de février.

III. Articles sur G. Sand

Les articles sur G. Sand publiés au Japon depuis 1946 tournent autour de quatre-vingt-dix. Chiffre assez approximatif, car, doit-on prendre en considération les articles très courts (une à trois pages seulement, et qui racontent surtout des épisodes de la vie de G. Sand) ? ainsi que ceux publiés par fragments dans différents volumes d'une revue, avec des sous-titres différents ? De toute façon, quatre-vingt-dix articles publiés en un demi-siècle constituent un piètre record.

Malgré la diversité des sujets traités, on pourrait les classer en quatre grands groupes : 1) articles sur les romans champêtres de G. Sand ; 2) sur ses idées religieuses et sociales ; 3) sur ses rapports avec l'année 1848 ; 4) sur ses contes.

Dans le premier groupe, au moins treize articles concernent les romans champêtres, et ce depuis 1946. Parmi eux, cinq sont écrits par Tatsuo Yamagata entre 1959 et 1964. Dans le recueil posthume (*Sand waga ai*) on retrouve deux articles ; « Les Significations sociales dans les romans champêtres de George Sand¹ » et « Sur la genèse de *François le Champi* de George Sand² », le premier étant une analyse de la vie rurale et de l'image de la paysannerie apparues dans *La Mare au diable* et *François le Champi*. Ayant étudié ces romans, et, en se servant des études et des statistiques d'agronomes, d'économistes, et de juristes du XIX^e siècle, Tatsuo Yamagata montre, d'une manière très convaincante, avec quelle exactitude G. Sand a décrit la réalité de la campagne berrichonne et d'autres régions agricoles de son époque. Bien que cet article date de quarante ans, il nous semble être l'un des meilleurs au Japon concernant les romans champêtres sandiens. Après ces études, il était naturel que Tatsuo Yamagata, qui s'intéressait au côté social de l'œuvre de G. Sand, passât aux recherches concernant les rapports entre G. Sand et 1848.

Comme nous l'avons déjà vu, la popularité de *La Petite Fadette* n'a pas fléchi au Japon. Il y en eut plusieurs versions réécrites, destinées aux enfants. À part les études académiques, on trouve de nombreux essais concernant ce roman, aussi bien dans des revues que des journaux.

Parmi les articles concernant les idées religieuses et sociales chez G. Sand, l'on doit noter « Le sentiment religieux et les idées socialistes de George Sand dans ses premières œuvres » d'Akira Fukaya, publié (en trois parties) en 1966, 1968 et 1971³. L'auteur y analyse les ouvrages de G. Sand, d'*Indiana* jusqu'à *André*, en suivant en détail l'évolution des idées religieuses et sociales chez l'écrivain, et ce jusqu'à 1835, année de la rupture définitive avec Musset et de la rencontre avec Michel de Bourges.

1. Tatsuo Yamagata, « George Sand no den'enshôsetsu niokeru shakaiteki igi » (Les Significations sociales dans les romans champêtres de George Sand), *Sand waga ai*, Yamagata Tatsuo sensei ikôshû kankôkai, 1996, pp. 6-24. Ayant traduit les titres japonais en français, dans les notes suivantes je mets les titres français entre parenthèses après les titres originaux. (Chiyo Sakamoto).

2. Tatsuo Yamagata, « George Sand no *François le Champi* no seiritsu nitsuite » (Sur la genèse de *François le Champi* de George Sand), *Sand waga ai*, *op. cit.*, pp. 28-78.

3. Akira Fukaya, « George Sand no shoki sakuhingun niokeru shûkyôteki kanjô to shakaishugiteki shisô 1, 2, 3 » (Le Sentiment religieux et les idées socialistes de George Sand dans ses premières œuvres 1, 2, 3), *Aichi Gakugei Daigaku Kenkyû Hôkoku (Jinbun Kagaku)*, N° 15, Aichi Gakugei Daigaku, 1966, pp. 49-63 ; *Aichi Kyôiku Daigaku Kenkyû Hôkoku (Jinbun Kagaku)*, N° 17, Aichi Kyôiku Daigaku, 1968, pp. 93-107 ; *Aichi Kyôiku Daigaku Kenkyû Hôkoku (Jinbun Kagaku)*, N° 20, Aichi Kyôiku Daigaku, 1971, pp. 131-144.

On compte au moins onze articles dans cette catégorie, de 1965 jusqu'à aujourd'hui¹. Ils couvrent certains sujets communs avec ceux du troisième groupe, qui concernent la George Sand de 1848.

Ces recherches sur Sand en 1848 débutèrent en 1954 quand Minoru Matsuda publia « L'Année 1848 et George Sand 1² ». Vingt ans après, comme rapports de recherches communes sur l'année 1848 faites à l'Université Préfectorale d'Aichi, Tatsuo Yamagata écrivit cinq articles intitulés « La George Sand de 1848 1-5³ ». Ce sont, jusqu'à présent, les plus précis sur ce sujet en japonais. Ce troisième groupe est composé de plus d'une dizaine d'articles.

Si ces travaux sur les idées sociales et politiques sont assez nombreux, il faut dire que plusieurs d'entre eux ne peuvent être classés comme études littéraires. Car, comme la Révolution de février et la situation politique de la France du XIX^e siècle ne sont pas très connues en général chez nous, certains de ces articles, utilisant les lettres et les ouvrages de Sand, ne sont que présentation ou explication de faits historiques et d'actions de l'écrivain à cette époque. Ils nous permettent d'appréhender plusieurs aspects de la société française de l'époque, mais du point de vue des recherches sandiennes ou de celui des recherches de l'univers des écrits laissés par notre écrivain, certains d'entre eux restent à un niveau assez superficiel quant à l'analyse et à la réflexion.

L'une des nouvelles tendances dans les études sandiennes au Japon depuis 1990 est l'apparition d'articles consacrés à ses contes. Comme nous l'avons déjà vu, plusieurs des *Contes d'une grand-mère* furent traduits depuis 1944. Mais ils étaient considérés comme œuvres pour enfants, et pendant longtemps les sandiens japonais ne s'y intéressèrent pas sérieusement. En 1993, cependant, Chikako Hirai qui avait déjà publié une nouvelle traduction de *La Reine Coax* avec un long commentaire, écrivit un article « L'Esthétique des contes à travers *La Reine Coax* de George Sand⁴ ». Se référant aux études de Max Lüthi, l'auteur analyse le vocabulaire du conte, examine les descriptions de la nature ainsi que l'esthétique, à laquelle G. Sand a abouti aux dernières années de sa vie. Après cet article de Chikako Hirai, Hisako Yamane publia plusieurs articles concernant les contes sandiens⁵.

Cette étude des contes nous semble un domaine prometteur au Japon, car les recherches liées au folklore y sont grandement développées. Si l'on étudie les contes sandiens du point de vue japonais et avec la méthodologie que nous employons, l'on pourrait peut-être voir apparaître des résultats, sinon très originaux, du moins intéressants.

Les romans champêtres sont ceux, de toute l'œuvre, le plus souvent mentionnés dans les articles japonais. *Indiana* les suit. Les idées « féministes » de ce premier roman

1. Un des plus récents est : Aya Yoshida, « Sand to Lamennais » (Sand et Lamennais), *Jinbun Ronshū*, vol. 48, N° 1, Kwansai Gakuin Daigaku, 1998, pp. 149-161.

2. Minoru Matsuda, « George Sand note - 1848 nen to Sand 1 » (L'Année 1848 et George Sand 1), *Saitama Daigaku Kiyō (Jinbun Kagaku Hen)*, N° 3, Saitama Daigaku, 1954, pp. 36-46. On trouve la suite de cet article « George Sand note - 1848 nen to Sand 2 » dans le N° 5 de la même revue, publiée en 1956 (pp. 20-25).

3. Tatsuo Yamagata, « 1848 nen no George Sand 1-5 » (La George Sand de 1848 1-5), *Sand waga ai, op. cit.*, pp. 79-207.

4. Chikako Hirai, « George Sand no *La Reine Coax* niokeru conte no bigaku » (L'Esthétique des contes à travers *La Reine Coax* de George Sand), *Études de Langue et Littérature Françaises*, N° 63, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, 1993, pp. 33-44.

5. Concernant *La Reine Coax*, par exemple, elle publia : Hisako Yamane, « *La Reine Coax* ni miru henshin » (Les transformations vues dans *La Reine Coax*), *Baika Jidō Bungaku*, N° 6, Baika Joshi Daigaku, 1998, pp. 1-14.

signé par G. Sand sont souvent discutées, et *Indiana* est toujours mentionné lorsque l'on écrit sur les problèmes concernant les femmes dans l'œuvre de la romancière. En même temps, dans la plupart des articles, les auteurs présentent et expliquent le système du mariage et le code civil français à cette époque, ou bien essayent de montrer à travers *Indiana* (*Lélia* n'est pas traduit en japonais) les caractéristiques du romantisme français. À remarquer : le travail de Mieko Ishibashi qui analyse divers aspects d'*Indiana* dans ses nombreuses publications¹.

Une autre raison de la présence répétée d'*Indiana* dans les articles japonais est que la traduction faite par Toshio Sugi en 1937 se trouve parmi les Iwanami-bunko, équivalent des « livres de poche », dont le tirage est énorme. *La Petite Fadette* traduit par Mineo Miyazaki est publié dans cette série, et se vend encore bien aujourd'hui. À la différence de *La Petite Fadette*, la traduction d'*Indiana* de Toshio Sugi, épuisée il y a longtemps, fut réimprimée en 1990.

Il est bon de signaler un problème spécifique au Japon : cet *Indiana* réimprimé, en 1990, est un livre assez difficile à lire pour les jeunes Japonais. Car la langue écrite évolue beaucoup plus vite que le français et l'anglais. Elle utilise caractères chinois et alphabets japonais pour l'écriture, les mélangeant. Après la dernière guerre, de nombreux caractères chinois compliqués furent simplifiés, mais les jeunes Japonais les utilisent beaucoup moins qu'autrefois. De plus, les alphabets japonais subirent des modifications. Enfin, les ouvrages japonais, même s'ils ne datent que de cinquante ans, sont assez difficiles à lire pour des gens in habitués aux anciens caractères. L'orthographe et les caractères chinois de *La Petite Fadette* d'Iwanami-bunko ont changé lors de sa réédition. Ce qui ne fut pas le cas pour *Indiana*.

Après les romans champêtres et *Indiana*, vient *Mauprat*. Les plus anciens articles sur ce roman nous semblent être ceux d'Akira Fukaya en 1963 et 1965 : « Sur le processus de la formation de *Mauprat* 1, 2² ». L'auteur y retrace minutieusement le processus de formation de ce roman, et examine ses rapports avec des ouvrages de la même époque, *Simon*, *Mattea*... De 1989 à 1992 Haruko Nishio a publié quatre articles en français sur *Mauprat*³. Quant à la traduction de ce roman, la première était celle faite en 1923, à partir d'une édition anglaise, et la deuxième, traduite du français, apparut en 1931 (rééditée en 1950). Ces livres sont malheureusement épuisés, et il est presque impossible pour les lecteurs ordinaires de connaître ce chef-d'œuvre.

Avant de finir ce bref bilan des articles japonais, il faudrait mentionner ceux d'Akiko Mochida, dont le nom est déjà apparu comme traductrice des lettres de G. Sand ainsi que de la biographie écrite par M.-L. Bonsirven-Fontana. Akiko Mochida est l'une

1. Par exemple : Mieko Ishibashi, « *Indiana no nakano kyôfu* » (L'horreur dans *Indiana*), *France Bungaku Ronshû*, N° 21, Kyûshû France Bungakukai, 1986, pp. 61-68. Mieko Ishibashi a écrit en outre, depuis 1973, une série d'articles intitulée « George Sand et l'Angleterre ». Elle y montre et y analyse les rapports entre l'écrivain et ce pays (influence, goût anglais... dans la vie et l'œuvre de G. Sand).

2. Akira Fukaya, « George Sand no *Mauprat* - sono seiritsukatei to kôsei 1 » (Sur le processus de la formation de *Mauprat* 1), *Aichi Gakugei Daigaku Kenkyû Hôkoku (Jinbun Kagaku)*, N° 12, 1963, pp. 1-15. On trouve la suite de cet article « George Sand no *Mauprat* - sono seiritsukatei to kôsei 2 » dans le N° 14 de la même revue, publiée en 1965 (pp. 1-14).

3. Le plus récent de ces quatre articles est : Haruko Nishio, « *Mauprat* de George Sand (4) - Élan vital de Bernard », *Senzoku Ronshû*, N° 21, Senzoku Gakuen Daigaku, 1992, pp. 115-129.

des sandiennes les plus actives aujourd'hui. Elle a publié des articles sur *Lélia*, sur le féminisme, sur l'activité journalistique de G. Sand¹...

Qu'en est-il, en conclusion, de George Sand au Japon aujourd'hui ?

À l'époque de l'engouement pour la traduction des littératures étrangères lié à l'après-guerre, la curiosité des lecteurs japonais à l'égard de G. Sand conduisit à une hausse de popularité de l'écrivain. Malheureusement ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il nous semble que les études sandiennes ne pourraient prospérer que si beaucoup plus d'ouvrages étaient traduits en japonais afin de permettre aux lecteurs d'accéder plus facilement à ses œuvres, très variées de style et de contenu.

Ainsi, la publication de la traduction d'*Un hiver à Majorque* en 1997 et celle des correspondances en 1996 et 1998 nous semblent très importantes pour l'avenir. Nous ne pouvons qu'espérer voir apparaître de nouvelles traductions ainsi que de multiples rééditions.

ANNEXE 1 (Sur M. Ryūji Nagatsuka)

Un compte rendu de l'évolution du sandisme au Japon ne peut se terminer sans l'évocation d'un de nos plus extraordinaires sandiens.

M. Ryūji Nagatsuka (membre de l'association des Amis de George Sand) avec son ouvrage *George Sand hyōden (Biographie critique de George Sand)*, reste le plus important des sandiens japonais. Ce livre est le meilleur guide pour ceux qui veulent étudier l'écrivain.

M. Nagatsuka naquit à Nagoya en 1924. Sa première rencontre avec l'œuvre de G. Sand eut lieu à l'âge de 13 ans, à travers la traduction des *Maîtres sonneurs*. Très impressionné par cette belle histoire, il commença à s'intéresser aux autres ouvrages de G. Sand. Une fois qu'il eut découvert la beauté de la littérature française, il décida d'en étudier la langue.

À cette époque, avant la dernière guerre, tous les étudiants des lycées supérieurs (écoles préparatoires aux universités impériales) devaient choisir une langue vivante (anglais, allemand ou français). M. Nagatsuka choisit, sans hésiter, le français. À noter que, des quarante étudiants de sa promotion qui avaient choisi cette langue, il n'y en eut que deux qui le firent volontairement.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, M. Nagatsuka devint l'un de ces pilotes surnommés « kamikazé ». (Après la guerre, il tira de cette expérience un livre intitulé en français *J'étais un kamikazé*.)

Une fois terminées ses études de littérature française à l'Université de Tokyo, il devint journaliste pour le *Yomiuri Shimbun*, l'un des plus grands quotidiens japonais. En même temps il poursuivit ses recherches sur G. Sand, et, en 1952 publia sa traduction de *François le Champi*. (Il y avait déjà eu une traduction de cet ouvrage en 1949.)

En 1958 M. Nagatsuka quitta le journalisme pour l'enseignement. Il devint professeur à l'Université Nihon et y travailla jusqu'en 1991. En 1975, au congrès de l'Association Internationale des Études Françaises, il fit une communication intitulée « Une éducation manquée : George Sand et sa fille ». Se servant de documents inédits, notamment des lettres de Solange Dudevant et de son journal, il analysa minutieusement le caractère de cette dernière et son conflit avec sa

1. La plupart de ses articles sont parus dans une revue universitaire *Kyūshū Sangyō Daigaku Kyōyōbu Kiyō*, publiée par Kyūshū Sangyō Daigaku.

mère. Ensuite il montra comment ce caractère et ce conflit se reflètent dans les œuvres sandiennes d'après 1847, année de la grande rupture entre G. Sand et sa fille.

En 1977 il publia enfin sa *Biographie critique de George Sand*, qui est constituée de quatre chapitres et de très longues pages consacrées à des documents. Cet ouvrage part de la naissance de G. Sand et finit à sa mort. On y trouve presque toute son œuvre, une longue bibliographie comprenant des documents inédits que l'auteur possède, une chronologie très détaillée, un index des noms cités ainsi que d'autres indications concernant la romancière.

Au Japon, où le travail immense de Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres* n'est pas traduit, le livre de M. Nagatsuka est l'ouvrage le plus synthétique et le plus détaillé depuis vingt-deux ans.

Après cet ouvrage décisif, M. Nagatsuka a élargi son domaine de recherches. Ce fut *Napoléon*, Tome 1 (*Le Génie de rallier tous les suffrages*) et Tome 2 (*La Fin du dominateur*). Ensuite vinrent *Talleyrand ou le Génie du Mal* et *Joseph Fouché ou le Caméléon politique*. Mais, tout récemment il est revenu vers G. Sand, ayant pour projet un autre ouvrage qui lui est consacré et que nous espérons pouvoir bientôt lire.

ANNEXE 2 (Bibliographie)

1. Ouvrages de G. Sand

Les dates correspondent aux années de publication de premières ou principales traductions de ses ouvrages. Les noms entre parenthèses sont ceux des traducteurs.

- | | |
|------|--|
| 1912 | <i>La Mare au diable</i> (Chifuyu Watanabe), Keiseisha |
| 1914 | <i>La Mare au diable</i> (Shungetsu Ikuta, Chiyoko Nakamura), Etsuzandô |
| 1923 | <i>Mauprat</i> (traduit de l'anglais par Kiyoshi Fukunaga), Shinchôsha |
| 1924 | <i>La Petite Fadette</i> (Toshio Tanuma), Kaizôsha |
| 1931 | <i>Mauprat</i> (Yûji Omura), Kaizôsha |
| 1932 | <i>La Mare au diable</i> (Toshio Tanuma), Shunyôdô |
| 1936 | <i>La Petite Fadette</i> (Mineo Miyazaki), Iwanamishoten |
| 1937 | <i>Indiana</i> (Toshio Sugi), Iwanamishoten
<i>Les Maîtres sonneurs</i> (Mineo Miyazaki), Iwanamishoten |
| 1944 | <i>Le Nuage rose, Le Château de Pictordu</i> (Toshio Sugi), Seijisha |
| 1948 | <i>La Famille de Germandre</i> (Kenzô Mizutani), Daisanshobô
<i>Indiana</i> (traduction abrégée, Kuninosuke Matsuo), Kobarutosha
<i>La Mare au diable</i> (Toshirô Hatanaka), Yôtokusha
<i>La Mare au diable</i> (Atsushi Asami), Kôbunsha
<i>Elle et Lui</i> (Tatsuo Kobayashi), Daigakushorin
<i>Elle et Lui</i> (Eiji Usami), Kawaharashoten |
| 1949 | <i>François le Champi</i> (Kazuhiro Saito), Daigakushorin
<i>Contes d'une grand'mère (Le Nuage rose, Le Château de Pictordu, Le Chêne parlant, Toshio Sugi)</i> , Yamanokishoten
<i>Histoire de ma vie</i> (traduction abrégée, Shinkichi Okada), Wakeishoten |
| 1950 | <i>Le Marquis de Villemer</i> (Isamu Inoue, Fumiko Komatsu), Hokuryûkan
<i>Elle et Lui</i> (Takeichi Kawasaki), Iwanamishoten |
| 1951 | <i>Elle et Lui</i> (Kôichirô Yoshino), Seikishobô |
| 1952 | <i>François le Champi</i> (Ryûji Nagatsuka), Kadokawashoten
<i>La Mare au diable</i> (Eiji Usami), Kadokawashoten |

- 1953 *La Mare au diable* (Toshio Sugi), Iwanamishoten
 1966 *La Petite Fadette* (Tadashi Kobayashi), Kadokawashoten
 1973 *La Petite Fadette* (Hideo Shinozawa), Obunsha
 1973 *Le Nuage rose, La Reine Coax* (Saeko Ishizawa), Kôdansha
 1983 *L'Orgue du Titan* (Takayasu Oya), dans *France Gensô Bungaku Kessakusen 2*, Hakusuisha
 1988 *Les Légendes rustiques* (Chiwaki Shinoda), Iwanamishoten
 1992 *La Reine Coax* (Chikako Hirai), Seizansha
 1997 *Un hiver à Majorque* (Yûko Kosaka), Fujiwarashoten

2. Correspondance

- 1996 *George Sand karano tegami* (Lettres de Sand et de Chopin lors de leur voyage à Majorque), choisis, traduits et annotés par Akiko Mochida, Fujiwarashoten
 1998 *Ofukushokan Sand-Flaubert* (Correspondance entre Sand et Flaubert), traduite et annotée par Akiko Mochida, Fujiwarashoten

3. Ouvrages sur G.Sand

- 1948 *Jôen no sakka George Sand* (biographie), Hitoshi Kondo, Yôrikisha
 1954 *Lélia ou la vie de George Sand*, André Maurois, traduit par Yoshizô Kawamori et Shôji Shimada, Shinchôsha
 1972 *Les Amants de Venise - George Sand et Musset*, Charles Maurras, traduit par Toshio Goto, Yayoiishobô
 1977 *George Sand hyôden* (biographie), Ryûji Nagatsuka, Yomiuri-shimbunsha
 1981 *Dans l'ombre de George Sand*, Marie-Louise Bonsirven-Fontana, traduit par Akiko Mochida, Libroport
 1982 *Chopin to Sand - Ai no kiseki* (liaison Chopin-Sand), Masumi Konuma, Ongakunotomosha
 1988 *George Sand wa naze dansô o shitaka ?* (biographie), Takae Ikeda, Heibonsha
 1991 *George Sand, la lune et les sabots*, Huguette Bouchardeau, traduit par Miwako Kitadai, Kawadeshobô-shinsha
 1992 *Chopin chez George Sand à Nohant*, Sylvie Delaigue-Moins, traduit par Yûko Kosaka, Ongakunotomosha
 1996 *Ai to kakumei - George Sand den* (biographie), Chiyo Sakamoto, Chikumashobô
 1996 *Sand waga ai* (recueil d'articles sur G.Sand), Tatsuo Yamagata, Yamagata Tatsuo Sensei Ikôshû Kankôkai
 1997 *George Sand* (biographie), Chiyo Sakamoto, Shimizushoin
 1998 *Jiritsusuru Onna George Sand* (biographie), Yûko Kosaka, NHK Shuppan
 1995 *1848 nen no josei gunzô* (premier chapitre consacré à G.Sand), Setsuko Kato, Hôseidaigaku-shuppanyoku

Chiyo SAKAMOTO
 Université de Kobé

L'ART DU PETIT PORTRAIT CHEZ GEORGE SAND

Chacun se rappelle quelques caricatures célèbres prestement dessinées par George Sand : Liszt au piano, cheveux éparpillés, barbe de trois jours, grand corps anguleux et plié, ou George Sand elle-même, la paupière tombante, le nez important et la cigarette aux lèvres (« Portrait de George Sand fecit soi-même »...) : la caricature, l'autodérision, voire la charge, le portrait en trois coups de griffe appartenaient à son univers familier, autant de sa main que de celle de ses amis, et, rapidement, de celle de son fils. C'est un art qui peut se transposer dans l'écriture, quoique l'on garde du XIX^e siècle plutôt le souvenir, scolaire et tendancieux, de longues et minutieuses descriptions de personnages, de costumes, de meubles et de décors. Qu'en est-il des romans de George Sand ? Peut-on y trouver l'équivalent de cet art du portrait à la fois minimal et efficace ? On laissera de côté la charge, comme plus facile, plus superficielle – on la trouverait sans peine dans des nouvelles de jeunesse comme *Cora* ou *Garnier*, mais ce ne sont guère que des pochades sans profondeur – mais aussi comme trop bavarde : l'économie de moyens semble davantage appropriée à l'art suggestif du petit portrait, qu'il soit esquisse ou caricature.

Alors qu'il semble encore une vérité établie dans le monde des clichés sandiens que seul le message, et parfois même seule la vie de George Sand méritent qu'on s'y attarde, et que somme toute, les invectives baudelairiennes sur son style ne seraient pas sans fondement, il y a un intérêt réel à étudier chez elle cet art exigeant et efficace du petit portrait. Quelques exemples nous permettront de voir comment le petit portrait, version écrite de la caricature, se doit d'unir comme elle l'exagération du détail physique et la mise en relief du travers psychologique, dans la commune et double intention morale et sociale. Voici ce qui nous est apparu comme ses caractéristiques – ses divers degrés d'intention, les procédés de style qu'il met en œuvre, la constance de son utilisation. Ce timbre personnel et original, les narrateurs et les personnages qui en ont la charge nous éclaireront peut-être sur ses intentions et ses buts.

Les intentions morales de ce petit portrait apparaissent dès l'abord comme fondamentales, puisque, comme la caricature picturale, mais avec les moyens propres à la littérature, le petit portrait ne vise pas seulement à souligner d'un trait plus épais un détail physique, mais à relever un défaut.

Il est vrai que, parfois, le trait physique, le geste ou la silhouette sont seuls utilisés. Nous en restons alors au stade du sourire, du regard amusé, parfois tendre, posé sur choses et gens. Ce type d'esquisse est d'ailleurs fréquemment utilisé pour décrire les enfants avec une tendresse dépourvue de mièvrerie. À la fin d'*Adriani* (1854), G. Sand décrit ainsi la fille du héros éponyme et de Laure de Larnac : « Le trésor avait un an. Il s'appelait Adrienne. Cela parlait déjà un peu et roulait sur le gazon, sous prétexte de

savoir un peu marcher¹ », ou bien, dans *Mont-Revêche*, elle nous fait apercevoir « les rouges oreilles du page effronté de Puy-Verdon² ». Quand, dans *Adriani*, Laure fait part à sa belle-mère de son intention de se remarier, celle-ci s'en offusque ; elle « fut donc abasourdie de la voir se fiancer, en quelque sorte à sa barbe (elle en avait un peu) » (A., 107). Cette ironie légère résume à merveille l'attitude rigoriste, autoritaire, mais non dépourvue de dévouement d'un personnage qui n'est pas entièrement antipathique. Quelques traits de plus et se dressent d'amusantes silhouettes qui complètent la description avec une grande économie de moyens, comme cette passante un jour de tempête, dans *Mattea* (1835) : « ...une vertueuse matrone occupée à contenir l'insolence de l'orage engouffré dans ses jupes³... », ou l'amoureux déconfit de Flavie : « Il a eu du dépit, et il est revenu la tête haute, les pieds en dehors, fier comme un maître de danse, et croyant se moquer de moi⁴. »

C'est avec la même (im)pertinence que George Sand se restreint à des considérations purement psychologiques. L'amant inconsistant de *La Marquise* (1832) « ...était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge » (N., 54). Au développement de la pensée correspond alors un travail de style qui rehausse l'image. Là, la cadence classique, l'antithèse, la comparaison saugrenue ou la métaphore se combinent pour surprendre, au détour d'une page, le lecteur emporté par la fluidité habituelle d'un récit et d'un style amples et réguliers. Dans *Horace* (1842), à trois pages de distance, tout le personnage de « provinciale renforcée » de Louison, la sœur de Paul Arsène, s'appuie sur deux petits portraits, le premier fondé sur un rythme ternaire conclusif et péremptoire : « Louison, l'aînée, était une beauté de village, un peu virago, ayant la voix haute, l'humeur chatouilleuse et l'habitude du commandement⁵ » ; le second épingle l'intransigeance de la jeune fille d'un savoureux parallélisme : « ...l'aînée, qui avait tout l'orgueil d'une beauté célèbre à deux lieues à la ronde et toute l'intolérance d'une sagesse incontestée... » (H., 101). Dans *Mattea*, toute la silhouette du marchand Abul Amet naît de la même manière d'un rythme ternaire conclu par une opposition surprenante : « C'était un vrai Turc, solennel, emphatique et beau, soit qu'il se prosternât dans une mosquée, soit qu'il ôtât ses babouches pour se mettre au lit » (N., 283).

La comparaison, effet plus facile, se voit préférer la métaphore. Si telle jeune fille, peu sympathique, dans *La Confession d'une jeune fille* (1865), est encore décrite ainsi : « droite comme un pieu et sèche comme une coquille », ce qui semble s'apparenter davantage à un réflexe de langage, sa mère en revanche se fait croquer de la sorte, au physique et au moral : « C'était une femme grande et sèche, plate de taille, de figure et de caractère⁶... » On parvient fréquemment à un amalgame d'autant plus saisissant qu'il est plus profond. Que dire de l'intelligence du frère capucin dans *La Daniella* (1857) : « Sa cervelle est une tête de pavot percée de trous, par où depuis longtemps, le vent a fait tomber toute la graine⁷ » ? De même, le prince de Mondragone

1. *Adriani*, Conclusion, p. 154, éd. Glénat-l'Aurore, 1993 ; nous utiliserons l'abréviation A.

2. *Mont-Revêche*, ch. 17, éd. du Rocher, 1989, p. 147.

3. In *Nouvelles*, éd. Des Femmes, 1986, p. 248 ; abréviation N.

4. *Flavie*, p. 150, éd. Calmann-Lévy, s.d. ; abréviation F.

5. *Horace*, ch. 9, éd. de l'Aurore, 1982, p. 98 ; abréviation H.

6. *La Confession d'une jeune fille*, Calmann-Lévy, 1880, I^{er} vol., ch. X, p. 66 ; abréviation C.F.

7. *La Daniella*, Ch. XXXI, L'Aurore, 1992, t. II, p. 18 ; abréviation D.

est prestement décrit comme « un vieux Antinoüs malade croisé de Polichinelle dégénéré » (D., II, 53) : déjà se dégagent des types : la bégueule, le moine imbécile, le prince décadent, révolté politique sans implication sociale. Il semble même que dans *Flavie*, ce ravissant roman épistolaire de 1860, George Sand retrouve avec bonheur le ton impertinent de sa correspondance de pensionnaire, enrichie de la vigueur de style de l'écrivain à sa maturité : deux traits à peine esquissés suffisent à créer des silhouettes inoubliables ; ainsi l'amoureux potentiel et dédaigné : « Ce chérubin montagnard qui a cinq pieds six pouces de haut et une barbe noire et frisée jusqu'aux oreilles » (F., 18), et les deux petites cousines anglaises : « un nuage de cheveux blonds défrisés et de paroles sifflées comme des cris de mésange » (F., 20).

Les dates très diverses des textes que nous venons d'évoquer (de 1832 à 1865, sans que les romans postérieurs à cette date soient à exclure) nous montrent que cet esprit primesautier n'est pas limité à une production de jeunesse qui pourrait être synonyme de fraîcheur mais aussi peut-être de superficialité. Présents tout au cours de l'œuvre de G. Sand avec des caractéristiques et des qualités constantes, ces petits portraits peuvent apparaître comme une « marque de fabrique », une qualité intrinsèque, une volonté constante de recherche stylistique, quelque chose peut-être comme le timbre le plus personnel de l'auteur, avec son humour, l'acuité d'un regard, mais aussi ses choix et ses dégoûts, une façon souriante mais profonde de mettre en relief les travers qu'elle a toujours condamnés : la sottise, le conformisme, l'intolérance, et les personnages qui les représentent, le moine, la femme bornée, l'aristocrate déchu.

De plus nous trouvons ce genre de portraits très fréquemment sous la plume de narratrices homodiégétiques, qui semblent bien présenter de nombreuses réactions et réflexions personnelles, des allusions autobiographiques, même dans des romans qui ne le sont pas au sens strict. En 1832, dans *La Marquise*, la narratrice dit d'elle-même : « J'ai toujours eu peu d'esprit ; dans ce temps-là j'étais tout à fait bête » (N., 49). Des années plus tard, la duchesse de *Constance Verrier* (1860) ne se décrira pas autrement : « J'étais une grande niase confiante¹... » autodérision qui anticipe ou reprend certaines phrases d'*Histoire de ma Vie*, comme celle-ci : « L'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure l'air bête². » De même, la Marquise, devant se déguiser en homme pour aller au théâtre (ce qui évoque pour George Sand à l'époque des situations connues, même si l'héroïne se déguise en prêtre) se décrit de la manière suivante : « ...brune et le regard inoffensif, j'avais bien l'air gauche et hypocrite d'un petit prestolet qui se cache pour aller au spectacle » (N., 67). Ici encore, l'autobiographie prendra le relais : « J'étais trop mal vêtue, et j'avais l'air trop simple (mon air habituel, distrait et volontiers hébété) pour attirer ou fixer les regards » (H.V., II, 118). C'est enfin toute une silhouette familière qui apparaît dans cette phrase de *La Confession d'une jeune fille* (1865), texte fondé à certains égards sur des souvenirs personnels : « ...j'étais brune comme une Moresque, mes cheveux étaient rebelles à toute contrainte, je ne portais pas de gants... » (C.F., II, 63). Le chemin temporel est inverse, puisque, plus de quarante ans plus tard, George Sand retrouve les confidences amusées de ses lettres à Émilie de Wismes : « Je suis bien sûre [...] que tu n'as point comme moi une teinte couleur de

1. *Constance Verrier*, ch. 7, Calmann-Lévy, 1882.

2. *Histoire de ma vie*, éd. Gallimard (Pléiade), 1970, t. I, p. 467 ; abréviation H.V.

tabac d'Espagne répandue sur le visage¹ ». On peut rapprocher ces descriptions sans indulgence, et leur art de la concision et du trait marquant, d'une réflexion pourtant prêtée à un personnage masculin ; mais elle concerne Lucrezia Floriani, l'héroïne de l'étrange et triste roman que l'on peut qualifier d'autobiographique, au moins pour une partie de ses études psychologiques. Au début du roman, voici comment son ami Salvatore la voit, après une séparation de plusieurs années : « Il la retrouvait mère de famille, campagnarde, génie retraité, étoile pâlie². » Ce regard distancié, méfiant, même déçu, pourtant porté par un ami, c'est bien George Sand qui le porte sur elle-même, en cette douloureuse fin de liaison où elle remet en cause non seulement sa relation avec Chopin, mais aussi sa propre image. Par l'intermédiaire de ses personnages féminins, ses narratrices surtout, elle compose, grâce aux touches successives de ces petits portraits particuliers, un autoportrait morcelé, où la vigueur des traits compense leur éparpillement. Voix de femme, voix des femmes, le petit portrait, en cette occurrence également, nous donne bien à entendre la voix de George Sand.

Une proximité affective et idéologique analogue expliquera l'importance d'un autre groupe social, celui des paysans berrichons, parmi les personnages décrits, mais surtout parmi les auteurs de ces portraits, et à tous les niveaux de la narration. Voulant retrouver et traduire la simplicité et l'expressivité populaires, George Sand, puisant dans ses impressions et ses souvenirs les plus anciens et les plus intimes, laisse s'exprimer ce qui peut apparaître comme sa seconde voix, celle de son enracinement et de son engagement social et politique. De là sans doute l'exubérance de comparaisons savoureuses, l'abondance d'images brèves et de petits portraits qui marquent les romans champêtres, que George Sand décrive elle-même les paysans, ou, mieux encore, qu'elle leur donne la parole dans le dialogue ou la narration.

Que, par une recherche de vraisemblance, elle tente d'adapter son style à son personnage, semble certes banal. Il n'en reste pas moins que la vigueur qu'elle leur prête révèle une saveur tout à fait originale. Dès 1837 et *Mauprat*, Patience, prévoyant les dangers d'une révolution et suppliant Bernard d'épouser sa cousine, résumait en une seule image le caractère charmant et futile de M. de la Marche, le fiancé d'Edmée : « Et alors il sera bon pour Edmée qu'elle ait pour mari un homme et non pas un brin de muguet³ ». Dans un roman situé plus largement dans la société paysanne, comme *Le Meunier d'Angibault* (1845), ces portraits enlevés, sans complaisance, ces remarques lapidaires se multiplient. Le meunier lui-même, et le mendiant Cadoche, tous deux hommes de caractère et d'indépendance, usent volontiers de ce type de formules. « Il n'est pas grand et il n'est pas blond, dit le meunier. Il n'a pas vilaine figure, mais il est pâle comme un bonhomme qui ne jouit pas d'une bonne santé. » Ainsi Louis décrit-il l'amoureux de Marcelle de Blanchemont⁴. Plaint-il sa pauvre Sophie, la jument qu'un voleur vient de lui dérober ? « Mais il la pansera à coups de manche de fouet, et il la nourrira avec des cosses de châtaignes » (M.A., 92). Le mendiant Cadoche (« un vieillard osseux, couvert de haillons immondes, dont la barbe dure, mêlée de noir et de blanc, ressemblait à l'armure d'un hérisson » [M.A., 175]) tire de son terrible passé des

1. *Correspondance*, t. I, p. 62, éd. Garnier, 1964.

2. *Lucrezia Floriani*, (1847), ch. 6, in *Vies d'artistes*, Omnibus, p. 713.

3. *Mauprat*, ch. 10, Folio-Gallimard, p. 178.

4. *Le Meunier d'Angibault*, ch. VI, L'Aurore, 1990, p. 61 ; abréviation M.A.

formules effroyables : « [les brigands] faisaient griller et rissoler les pattes de ce pauvre dindon de Bricolin : c'était affreux, c'était superbe à voir ! » (M.A., 244). Et sur le point de mourir, il a ce mot extraordinaire : « Je n'ai pas de parents, je les ai tous enterrés, Dieu merci ! » (M.A., 248).

Quand George Sand confie la narration à un paysan, la fréquence de ces portraits, la qualité de ce « ton de voix » s'accroissent encore, que le narrateur rapporte les aventures d'un autre (*François le Champi*, *La Petite Fadette*) ou les siennes propres (*Les Maîtres sonneurs*). En fait, la démarche se révèle plus originale, puisqu'elle consiste à occulter l'écrivain cultivé au profit d'un paysan illettré – illettré, mais talentueux : « Elle ne cachait point son aise, faisait reluire ses coquins d'yeux noirs, et relevait sa petite tête et sa grosse coiffe comme une poule huppée¹. » Dans *François le Champi*, le chanteur, relayé parfois par la bonne du curé, garde les expressions les plus vigoureuses ; ainsi décrit-il Cadet Blanchet enflammé de colère contre le Champi : « Il prend son bâton de courza, enfonce son chapeau comme un éteignoir sur un cierge, et il court au moulin sans prendre vent². » Si, comme cela paraît plus vraisemblable à placer dans la bouche d'un paysan, le style est moins élaboré et davantage fondé sur la figure simple de la comparaison, les images, quant à elles, gagnent en vigueur et en expressivité, et cela, même dans la tendresse amusée que George Sand met à parler d'un enfant, comme le Charlot des *Maîtres sonneurs*, que sa nourrice a laissé seul : « Nous vîmes Charlot tout seul, se roulant dans les cendres, où, par bonheur, il n'y avait plus de feu, et violet comme une bête à force de hurler³. » Un peu plus loin, Thérèse emporte l'enfant, « qu'elle prit comme un chebrillon sous son autre bras, encore qu'il fût déjà lourd comme un petit bœuf » (M.S., 325).

Mais, même lorsque George Sand garde l'initiative de la narration, le thème, le cadre et le milieu choisis lui font transférer dans son style de semblables caractéristiques. Du *Meunier d'Angibault* on pourrait retenir toute une galerie de portraits aussi vigoureux, dont voici deux exemples, l'évocation du fermier : Bricolin « avait une blouse grise à ceinture et à plis fixés sur sa taille courte, qui lui donnait l'aspect d'une barrique cerclée » (M.A., 75) ; et celle de sa servante : « La Chouette [...] sourit d'un air malicieux qui la rendit plus laide que de coutume » (M.A., 91).

Quand George Sand évoque les paysans, elle s'efforce de les faire surgir vivants avec leur silhouette, leurs caractéristiques et surtout leur voix, qu'elle tente de transcrire par recherche d'authenticité, de cohérence, d'originalité, mais aussi par conviction : il s'agit également de leur rendre, ou plutôt de leur donner, cette parole que jusqu'ici, non plus que les femmes, ils n'ont pas eue. Or, finalement, tout se passe comme si les paysans lui rendaient avec usure ce qu'elle leur a offert, en lui permettant de trouver et d'utiliser à son tour sa propre voix. Ne peut-on considérer qu'il s'agit là d'une liberté de ton, d'une vigueur d'image, d'une originalité de style qu'elle ne pouvait se permettre autrement ? Car elle trace ailleurs bien d'autres portraits plus traditionnels, à la fois plus détaillés et plus convenus ; ils poursuivent d'autres buts, présentent d'autres qualités, mais peuvent paraître plus impersonnels et plus banals, car ils n'offrent pas cette variété, ni cette force, voire cette capacité de violence et de hardiesse. Elle-même se défie de

1. *La Petite Fadette*, ch. 15, éd. Garnier, 1958, p. 126.

2. *François le Champi*, ch. 11, éd. Garnier, 1962, p. 254.

3. *Les Maîtres sonneurs*, ch. 19, Garnier, 1981, p. 289 ; abréviation M.S.

ce « grand portrait », et lorsqu'elle cède à sa tentation dans *Le Meunier d'Angibault*, elle use d'une *captatio benevolentiae* où elle n'hésite pas à s'absoudre elle-même, mais dont elle a cependant éprouvé la nécessité : « Nous ne savons pas s'il est bien conforme aux règles de l'art de décrire minutieusement les traits et le costume des gens qu'on met en scène dans un roman. Peut-être les conteurs de notre temps (et nous tous les premiers) ont-ils un peu abusé de la mode des portraits dans leurs narrations. » Et, avec une modestie réelle ou feinte, elle s'excuse de céder cette fois encore à la facilité, plutôt que d'inventer un nouveau genre de portrait, qu'elle contribue pourtant à faire naître : « Cependant, c'est un vieil usage, et tout en espérant que les maîtres futurs, condamnant nos minuties, esquisseront leurs figures en traits plus larges et plus nets, nous ne nous sentons pas la main assez ferme pour ne pas suivre la route battue, et nous allons réparer l'oubli où nous sommes tombé jusqu'ici, en omettant le portrait d'une de nos héroïnes » (M.A., 147). C'est que l'héroïne qui bénéficiera ainsi d'un portrait « à l'ancienne » (un chapitre entier, court il est vrai, lui est consacré), Marcelle de Blanchemont, quoique femme, n'est pas en charge de la narration, et n'appartient nullement à la classe paysanne qui aurait autorisé George Sand à faire usage des « traits plus larges et plus nets », dont, malgré ses dénégations, elle a su user ailleurs.

Certes, au-delà de l'expressivité qu'ils confèrent à la description, les petits portraits tiennent de la caricature leur portée sociale et morale, et mériteraient des sous-titres, comme les dessins du temps : la coquette au château, au bourg ou au village, le paysan parvenu, les prétendants, le mendiant, et bien d'autres. Ils contribuent ainsi à la transmission, ici d'autant plus efficace qu'elle est directe et frappante sans être dogmatique, des idées de George Sand dans ce domaine, et les illustrent comme autant de vignettes d'un Daumier à peine adouci ou d'un Gavarni tourné vers la province. Le petit portrait matérialise souvent le regard critique que porte George Sand sur la société, ses clivages, ses tares morales, ses aveuglements, ses pesanteurs et ses vices. Mais, confié fréquemment aux femmes et aux paysans, il dédouble ce but en donnant la parole à des groupes sociaux qui ne la possédaient guère, et peut-être est-ce cette hardiesse de choix qui en explique la hardiesse de ton. Enfin, d'un point de vue stylistique, ces portraits me semblent accompagner la recherche d'un style descriptif moderne, éclaté en une succession de touches (car nous aurions pu étudier de semblable manière son évocation d'autres objets, les enfants, les animaux, aussi bien que ses analyses psychologiques, ou ses descriptions de paysages), un art presque impressionniste, pour ne pas dire pointilliste, l'aspect saisissant du naturel et du mouvement naissant de la multiplicité de ces indications brèves et frappantes : une utilisation très consciente du style, non seulement comme véhicule plus efficace de la pensée, mais aussi comme adéquation de la forme à l'idée.

Marielle VANDEKERKHOVE-CAORS

QUELQUES ÉCHOS DE L'ANNÉE CHOPIN

L'Unesco avait officiellement fixé l'Année Chopin d'octobre 1999 à octobre 2000. C'était compter sans la fièvre médiatique des commémorations annuelles. Le grand Jean-Sébastien Bach a poussé de l'épaule son petit collègue et disciple Frédéric Chopin, lequel s'est discrètement éclipsé dès les premiers froids. Il n'empêche que le monde entier a célébré le 150^e anniversaire de sa mort par des manifestations, trop nombreuses pour être exhaustivement recensées ici. Puisqu'il faut choisir, nous en évoquons quelques temps forts, à l'exclusion des concerts.

Les Colloques d'abord :

Organisé par l'Académie Polonaise F. Chopin, le *Deuxième Congrès international F. Chopin* s'est tenu à Varsovie du 10 au 17 octobre 1999 avec la participation de 86 chercheurs, venus du monde entier, autour des thèmes « La création de Chopin et son interprétation musicologique – Chopin parmi les hommes et les idées de son temps – Les œuvres de Chopin dans leurs interprétations pianistiques – Résonance de l'œuvre et réception de la musique de Chopin ».

À Paris IV-Sorbonne, les 3 et 4 décembre, un *Colloque international F.C.* a réuni 17 intervenants sur le thème : « L'œuvre de Chopin. Aspects historiques. Analytiques. Esthétiques. » J.J. Eigeldinger, John Rink, Jeffrey Kallberg, M. Tomaszewski, ces noms seuls suffisent à dire la qualité des communications.

Aux USA, un *Symposium* à l'Université de Bloomington « The Age of Chopin », du 17 au 19 septembre, a fait alterner, avec un grand souci de diversité, communications et cycle de concerts.

À l'Université de Genève, sous l'autorité du professeur Jean-Jacques Eigeldinger, le *Symposium international F. Chopin* a eu lieu du 3 au 6 février, en liaison avec le Conservatoire de musique sur le thème : « F. Chopin. Textes. Interprétation. Réception. » Étaient réunis plusieurs des rédacteurs de la nouvelle édition complète des œuvres de Chopin qui doit paraître à Londres chez Peters.

Parmi les expositions :

Mentionnons celle du Zamek Ostrogskich de Varsovie, siège de la Société Chopin, du 16 septembre au 17 octobre. Hanna Wróblewska-Staus, directrice de la TiFC, en a établi le catalogue : un superbe ouvrage de référence, indispensable à tout chercheur (« Chopin daleko rozślawił swe imie », en polonais et en anglais).

À Nohant, l'Association « Chopin à Nohant », en collaboration avec le Musée Chopin de Varsovie, a proposé de juin à octobre une évocation de la vie du compositeur,

illustrée avec goût et rigueur de documents d'archives judicieusement choisis. Le catalogue est de grande qualité.

Le 30 octobre à 11 heures, en l'église de La Madeleine à Paris, la « Société Chopin à Paris » a organisé une cérémonie commémorative, reconstituant fidèlement les funérailles de Chopin célébrées le même jour, à la même heure, cent cinquante ans plus tôt. Le « Requiem » de Mozart était dirigé par Jerzy Semkow, avec l'Orchestre national de France et les Chœurs de Radio France. Éric Leroy a joué à l'orgue les *Préludes* opus 28/4 et 6 et l'on a entendu – moment d'émotion intense – la Marche Funèbre dans l'orchestration d'Henri Reber. Des textes de Chopin et de George Sand ont été lus par le comédien Andrzej Seweryn. L'église était pleine, beaucoup d'assistants se sont rendus au Père-Lachaise à l'issue du concert.

À la Télévision :

Sur FR3 Alain Duault a consacré l'émission « Nocturnales » à une Intégrale de l'œuvre de Chopin, dans l'ordre chronologique, qui a réuni les interprètes les plus prestigieux. Cette entreprise de très grande qualité a souffert de l'horaire très tardif de sa programmation, par ailleurs hautement fantaisiste, ce qui a beaucoup perturbé les tentatives d'enregistrement. Un travail de cette envergure méritait mieux. *Arte* a retenu le film du réalisateur anglais T. Palmer *Le Secret de Chopin*, suite de chromos, dégoulinants de mièvreries sur l'argument des lettres apocryphes de Chopin à Delfina Potocka fabriquées par Paulina Czernicka. G. Sand a fait une apparition remarquée en costume de dompteuse de cirque, cigare aux lèvres, comme de juste. À oublier, vite.

La maison de disques Opus 111 a édité une collection de 8 albums qui explorent par thèmes le parcours du compositeur, de ses racines musicales polonaises jusqu'à sa postérité, dans les improvisations de musiciens contemporains sur des thèmes de ses œuvres. Un volume « Chopin intime » est consacré à la lecture de lettres de George Sand par Sonia Rykiel (hum...) et Andrzej Seweryn.

En librairie, les publications ont été discrètes :

Gabriel Ladaïque a publié aux éditions Pierron une nouvelle version, revue et augmentée, de son excellent ouvrage : *Les Ancêtres paternels de Frédéric-François Chopin* paru en 1987.

Jean-Yves Patte et Jacqueline Queneau : *Les Promenades de Frédéric Chopin* (éd. Du Chêne). Cet album est un régal pour la vue (photos de Christine Fleurent). Mais le texte, semé d'erreurs et de confusions dans le matériel iconographique, est à manipuler avec précaution. Une fois de plus les salons de la bijouterie Chaumet sont présentés comme le dernier appartement de Chopin, Place Vendôme ; légende accréditée également par les Journées du Patrimoine, à l'automne dernier. À quoi servent donc les archives qui ont fait l'objet de plusieurs publications ?

Jacqueline Willemetz : *Chopin chasseur d'âmes* (Librairie Bleue). Présenté comme un « essai spirituel », cet ouvrage date furieusement. En utilisant des notes de travail de M.M. Gérard, l'auteur ne s'est pas alertée du décalage de ses références – Maurois et Ganche – par rapport aux recherches actuelles sur la vie et l'œuvre de Cho-

pin. C'est que son but est ailleurs : démontrer que Chopin était beaucoup mieux qu'un compositeur ; en réalité, c'était un saint : « une créature fondamentalement vouée, donnée à son créateur ». Inutile de préciser qu'au passage « Sand, la solide berrichonne » (*sic*) en prend pour son grade.

Pierre Brunel : *Aimer Chopin* (PUF) : Pourquoi pas ? D'autant que c'est un essai intéressant, très personnel, brillant de tous les feux d'une culture généreusement déployée, dans une perspective comparatiste.

Pierre Brunel : *George Sand. Frédéric Chopin. La Passion des contraires* (Acropole). Un professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut Universitaire de France, peut-il être l'auteur de ce roman de kiosque de gare ? On se refuse à le croire. La preuve ? L'auteur d'*Aimer Chopin* déconseille formellement dans sa bibliographie la lecture du *Chopin* de Mme Ève Ruggieri. Or *La Passion des contraires* ressemble comme un frère jumeau au livre de Mme Ruggieri : même compilation hâtive et crédule, sournoisement camouflée, même recours à des documents reconnus apocryphes depuis belle lurette, mêmes poncifs éculés. Citons au hasard : « G. Sand hume en ses amants le parfum capiteux de leur mort future » (p. 22). « Elle murmure à l'oreille de sa chère amie Charlotte Marliani : "Ce monsieur Chopin, est-ce une jeune-fille ?" » (p. 16). Les erreurs les plus grossières s'accumulent au fil des pages : ainsi Michel de Bourges est-il qualifié d'« avocat mélomane », rédacteur d'un article sur Chopin, parce que l'auteur l'a confondu avec le critique musical Maurice Bourges. Chopin lui-même bénéficie d'un petit sursis, puisqu'il meurt « dans la nuit du 17 au 18 octobre 1849 » (*sic*). L'Annexe « En savoir plus » atteint des sommets dans le canular : parmi les genres musicaux utilisés par Chopin : la *Suite*. Si le lecteur veut en savoir plus sur la jeune fiancée de Chopin, Maria Wodzinska, il apprendra que : « Maria Wodzinka (!) est une cantatrice (!) polonaise maîtresse de Chopin (!) avant Sand ». Etc. Que dire enfin du procédé peu élégant qui consiste à ignorer délibérément l'usage des guillemets et des références quand on se sert des travaux d'autrui ? Non, décidément non ! M. Pierre Brunel, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, *ne peut pas* être l'auteur de ce livre.

Marie-Paule RAMBEAU

LÉLIA ET LA CENSURE ECCLÉSIASTIQUE

Nous reproduisons ci-dessous la traduction, procurée par Annarosa Poli, du premier rapport de la Censure ecclésiastique consacré à un ouvrage de George Sand. Il porte sur Lélia. Rédigé par le chanoine-conseiller Tizzani, il aboutit, à la suite du décret du 10 décembre 1840, à la mise à l'index du livre, proclamé damné et proscrit en toutes langues et en tous lieux.

*

À une époque où la philosophie, rejetant tout ce que la longue expérience des siècles et des esprits supérieurs avait sanctionné, a voulu se parer de formes nouvelles et diverses, on ne saurait s'étonner que, ne pouvant plus satisfaire à l'inconstante avidité de ces soi-disant philosophes, elle ait endossé le romantisme, abandonnant par là toute idée de réalité et de vérité. Ainsi vêtue, cette science qui descendit du Ciel pure et dépouillée de toute forme fallacieuse, est, de nos jours, brandie comme porteuse des plus belles découvertes, notamment en ce qui concerne la moralité humaine. Une fois ses principes et ses maximes appliqués aux mœurs, elle ne peut que produire un romantisme qui, imprégné d'une spiritualité toute transcendante, modèle des Êtres qui sont pour l'homme purement idéaux, tandis qu'il se flatte de détruire la réalité que, depuis l'enfance, il éprouve en son for intérieur. Ainsi, étouffant en lui toute vérité, il se transforme rapidement en un monstre de la création divine. Il n'est plus de vraie religion, ou du moins de religion adaptée aux penchants, que l'on appelle religion du cœur : plus de liens sacrés de la foi conjugale, plus de sainteté du célibat, plus d'obligations réciproques, ni de celles que la société requiert des individus pour leur conservation réciproque. En un mot, cette philosophie détruit pleinement la vraie philosophie.

Parmi les nombreux écrivains qui ont adopté ce déplorable romantisme philosophique, il faut compter M. George Sand, ou plutôt la baronne du Devant, fidèle compagne de M. l'abbé Lamennais, et auteur de nombreux ouvrages romantiques. De ces œuvres, je n'ai lu que *Lélia*, livre qui me fut remis par le Révérend Père Secrétaire de cette Sainte Congrégation¹, afin que j'exprimasse mon opinion, quelle qu'elle fût. Accomplissant sa volonté, je viens la présenter humblement à Vos Éminences, pour que, ayant pondéré la chose, vous émettiez le jugement sage sur l'œuvre qu'en raison de votre culture et de votre sagacité vous saurez prononcer.

L'œuvre en question s'intitule *Lélia*. C'est un long récit de 1 012 pages in 8°.

1. La Congrégation de l'Index fonctionna sous ce nom à partir de 1571, puis fut nommée Congrégation du Saint-Office. L'édition de l'Index fut suspendue en 1966.

L'auteur, voulant personnifier le spiritualisme de notre époque qui, à ses dires (*Préface*, p. V), n'est plus considéré par l'homme comme une vertu parce qu'il a cessé de croire au Dogme qui le lui prescrivait, mais qui demeure, et demeurera à jamais auprès des nations éclairées, un besoin et une sublime aspiration, étant l'essence même des intelligences élevées, l'auteur donc, se proposant de personnifier ce spiritualisme, le baptisa *Lélia*, lui attribuant tout ce qui est propre au spiritualisme actuel. Il en profite pour diffuser des maximes qui, en conservant la forme extérieure du catholicisme, font douter des vérités évangéliques les plus assurées. Il semble que l'auteur reconnaisse à notre religion catholique une beauté toute philosophique, et qu'il la préfère à toutes les sectes, essentiellement parce qu'elle fait espérer, et maintient l'homme dans une douce illusion de bonheur. Illusion qui, au terme de sa vie, se métamorphose en scepticisme, désespoir ou incrédulité, comme il apparaît lors de la mort de *Lélia*. L'auteur fait de cette femme fantastique, de mœurs austères, une catholique pratiquante certes, mais exclusivement pour la forme et par ostentation, et non parce que convaincue de la vérité de cette religion. Bien souvent il lui fait prononcer des phrases qui s'insinuent dans le cœur du lecteur au grand dam de son esprit, d'autant plus que *Lélia* apparaît comme l'unique prototype, oserais-je dire, de la vertu.

Oui, l'artifice est grand car l'auteur n'affronte pas les vérités du catholicisme, mais sème, au hasard des dialogues et des déclamations, des germes vénéneux de corruption morale. Il fait entrer nombre de gens en contact avec *Lélia*. Notamment un poète amoureux d'elle, mais dont les sentiments ne sont pas partagés, et que, finalement, elle trompera, en lui laissant supposer que c'est avec elle qu'il goûte au plaisir sensuel, alors que c'est sa sœur *Pulchérie*, connue pour ses mœurs dissolues, qui lui est « jetée dans les bras ». Dès lors, l'auteur décrit habilement le poète en question (*Sténio*) abjurant son amour et s'adonnant à toutes les obscénités de la chair, persuadé désormais que l'amour est une chimère et que le vrai bonheur réside dans le plaisir charnel et terrestre, le reste n'étant qu'un idéalisme vain, dû au désir, ressenti par l'homme de la vraie félicité. Poursuivant sa description de la vie immonde de *Sténio*, l'auteur nous mène dans un couvent de *Camaldules* où le poète retrouve *Lélia*, devenue religieuse professe. Après un entretien avec elle, il reprend foi en l'amour, mais ses ultimes tentatives pour la rejoindre ayant échoué, il en vient à désespérer d'elle. Déçu, tourmenté, il finit par se suicider.

Apprenant la nouvelle, *Lélia* qui, entre-temps, est devenue abbesse, fait transporter au cimetière le corps du poète, avec l'autorisation du cardinal évêque qui lui octroie cette faveur par amour, bien qu'il s'y soit d'abord violemment opposé en raison du suicide.

Lélia et *Sténio* apparaissent, tout au long de ce récit romantique, amoureux l'un de l'autre, mais elle se montre intraitable en ce qui concerne les désirs du poète, persistant à le persuader que le vrai plaisir est dans le spiritualisme. Tandis que *Sténio* s'obstine à exprimer des sentiments bas et obscènes, *Lélia*, adhérant totalement, pour sa part, à son système abstrait, termine sa vie en maudissant création et créateur, insatisfaite en fin de compte de sa propre philosophie. C'est en désespérant de *Lélia* que *Sténio* achève sa vie. *Lélia* loue souvent Dieu, mais laisse entrevoir qu'il s'agit moins du fruit d'une intime conviction que d'une conséquence de son système.

[...] L'on en déduit qu'elle n'est pas une catholique convaincue et qu'elle préfère cette religion parce que, plus que toute autre, elle tranquillise l'esprit. Le poète, pour sa part, n'admet aucune religion et offre l'image du libertin incrédule, abandonné, non seulement à la mollesse, mais à toutes sortes de vices, liés notamment à la boisson [...]. Lélia, une fois au cloître, s'y montre ambitieuse : elle prie et obtient du cardinal évêque le titre d'abbesse, qu'il lui octroie parce que sa beauté le touche. Sténio, lui, demeure esclave, et de Lélia, et de Pulchérie, et d'autres créatures infâmes. Lélia se fait protectrice de révolutionnaires et engage avec succès le cardinal à en faire autant envers un proscrit. Ainsi elle et Sténio deviennent d'excellents maîtres, elle du spiritualisme et de l'indifférentisme religieux, lui de toute abominable iniquité. Quant à Pulchérie, la sœur de Lélia, elle est la femme adonnée à tous les plaisirs de la chair. L'auteur nous la dépeint sous des dehors si vivants et séduisants que, pour fuir au plus vite une matière si dangereuse, je dirai qu'il est par moments possible de comparer cette sordide légende aux satires de ce Titus Petronius Arbitrator [Pétrone], favori de Néron, nommé par les critiques *auctor purissimae impuritatis*.

Parmi les personnages dont M. Sand brosse un portrait noir, il faut citer un pontife, et surtout un cardinal, l'auteur ne négligeant pas de présenter sous un jour obscène, presque *per transennam*, un prélat et un abbé. Le pontife est celui qui interroge Lélia au moment où elle prononce ses vœux pour entrer chez les Camaldules. Parmi les questions qui lui sont posées, deux méritent d'être rappelées ainsi que les réponses données par la novice.

Le pontife demande à Lélia : « Êtes-vous fille, femme ou veuve ? – Je ne suis ni fille ni femme selon les expressions adoptées et les lois instituées par les hommes, répondit-elle d'une voix encore plus ferme. Devant Dieu, je suis veuve » (T. II, p. 76)². Cette réponse trouble les ecclésiastiques présents mais ne perturbe en aucune façon le pontife qui, « plus calme et plus prudent que son timide troupeau, conserva un visage impassible, comme s'il se fût attendu à cette réponse audacieuse » (p. 76-77). Il ne demande donc pas d'éclaircissements. Finalement, le pontife demande à Lélia : « Croyez-vous en un seul Dieu en trois personnes, en son fils Jésus-Christ, Dieu fait homme et mort sur la croix pour... » (Ibid.). Et Lélia de répondre de façon évasive, ce qui ne trouble pas, là encore, le pontife : « "Je jure, répondit Lélia, en l'interrompant, d'observer tous les préceptes de la foi chrétienne, catholique et romaine." Mais le cardinal restait calme et son regard impérieux semblait prescrire à ses inférieurs d'accepter les promesses de Lélia quelles qu'elles fussent » (Ibid.). Ainsi un cardinal évêque fait d'emblée entrevoir sa passion pour Lélia [...]. Le dialogue du cardinal Anibal et de Lélia est indécent et scandaleux. Tout d'abord réticent à la nommer abbesse, il lui promet cette charge, après plusieurs déclarations amoureuses, dans la perspective de faire naître un schisme dans l'Église. « L'Église, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, ne comprend pas très bien sa mission. Les clefs de saint Pierre ne sont pas toujours dans les mains les plus habiles. Je ne sais si elles ouvrent les portes du ciel, mais je crois qu'elles [...] repoussent du catholicisme toute grandeur, toute lumière, toute distinction intellectuelle. Préoccupé du soin frivole et dangereux de garder dans leur intégrité la lettre des derniers conciles, on a oublié l'esprit du christianisme, qui était

1. La longueur par trop répétitive du rapport nous a conduits à effectuer quelques coupures.

2. Nos références renvoient à l'édition de 1987 (Éd. de l'Aurore).

d'enseigner l'idéal aux hommes et d'ouvrir le temple à deux battants à toutes les âmes, en ayant soin de placer l'élite dans le chœur » (t. II, p. 83).

Ce dialogue mène à une confession générale du cardinal à Lélia. Cette confession, ainsi appelée par le cardinal, a pour but un exposé doctrinal si impie, séduisant, inique que le personnage [...] se présente aux yeux du lecteur comme un homme dont la foi religieuse s'adapte aux délires du siècle. Il explique sa conversion au philosophisme par les vertus qu'il reconnaît chez le proscrit qu'il a sauvé : « Ô Lélia ! L'exemple de cet homme m'a fait faire un singulier retour sur moi-même ; et moi, prince de la terre, moi qui bénis les hommes prosternés sur mon passage, moi qui élève l'hostie sur la tête inclinée des rois, moi qui vais, par des chemins semés de fleurs, traînant l'or et la pourpre comme si j'étais d'un sang plus pur et d'une race plus excellente que le commun des hommes, je me suis trouvé bien petit, bien frivole et bien ridicule auprès de ce proscrit qui se traîne la nuit par les chemins, poursuivi, traqué comme un animal dangereux, toujours suspendu entre l'échafaud et le poignard stipendié du premier assassin qui reconnaîtra son visage. Et cet homme porte l'idéal dans son âme, l'humanité dans ses entrailles ! [...] Voyez : nous nous mettons à genoux devant un simple prêtre, et nous lui racontons nos péchés ; mais nous ne nous confessons pas pour cela. Nous ne pouvons oublier, nous puissants, que si nous sommes là pliés sur nos genoux devant ce subalterne, il est, lui, prosterné en esprit devant l'éclat de nos titres. Il écoute en tremblant ce que nous lui disons avec arrogance ; il a peur d'entendre l'aveu de nos fautes, car il craint d'être forcé par son ministère à nous réprimander ; si bien que c'est le juge qui se trouble et s'effraie, tandis que le pénitent, souriant de son angoisse, est le véritable juge et le contempteur superbe de l'humaine faiblesse. Ou bien, si nous nous confessons à nos égaux, nous ne sommes occupés qu'à écarter de nos aveux toute circonstance particulière qui pourrait servir d'aliment à l'intrigue ou d'arme à la jalousie » (T. II, p. 88-89). Se prononçant en faveur de la grandeur et de la sublimité du sacrement de la confession, il observe qu'il eût sauvé Trenmor (un homme couvert de crimes) de l'horreur du bagne « si l'esprit de la pénitence chrétienne et la sainteté de l'absolution religieuse eussent porté quelque lumière dans les lois sociales » (p. 89). Continuant à louer la confession, il peint le clergé comme indigne de ce sacrement, parce que débordant d'orgueil et de confusion. Quand son âme est pure, il est, selon lui, entaché de superstition et d'ignorance. Il estime, en conclusion, que pour consacrer le mystère sublime de l'absolution, il serait nécessaire d'associer deux âmes emplies du sentiment divin. Ainsi peut-on, faute d'un prêtre et d'un saint homme, invoquer une sœur. Il propose Lélia pour ce rôle. Poursuivant sa confession, il tient à se distinguer du faux dévot des siècles passés. Ce dernier était un athée, ce qu'il n'est pas. Il se moquait de Dieu et des hommes ; lui, ne craignant ni l'un ni les autres, les respecte. Il diverge du commun des hommes sur la religion chrétienne, car, dit-il, « j'ai examiné le fond, j'ai analysé l'essence de la religion chrétienne, et je crois l'avoir mieux comprise que tous ceux qui s'en disent les apôtres. Je la crois progressive, perfectible, par la permission, par la volonté même de son divin auteur ; et, quoique je sache bien que je suis hérétique au point de vue de l'Église actuelle, je suis pénétré, dans ma conscience, de la pureté de ma foi et de l'orthodoxie de mes principes. Je ne suis donc pas athée quand je viole les commandements de l'Église ; car ces commandements me paraissent insuffisants pour les temps où nous vivons, et l'Église a le droit et le pouvoir de les réformer.

Elle a mission de conformer ses institutions aux droits et aux besoins progressifs des hommes. Elle l'a fait de siècle en siècle depuis qu'elle s'est constituée ; pourquoi s'est-elle arrêtée dans sa marche providentielle ? Pourquoi [...] s'est-elle endormie à la fin de sa journée, sans songer qu'elle avait un lendemain ? » (p. 89-90).

Le cardinal ne veut pas croire que l'Église soit à bout de souffle. Il estime qu'elle doit être perfectionnée selon son système [...]. En dépit de son admiration pour Luther [...], il affirme que jamais il ne serait devenu luthérien. Tout en respectant la toute-puissance du pape et l'infaillibilité du Concile, il dit à Lélia que parmi les réformes, il aimerait que l'Église abolisse le célibat du clergé. Il est surprenant de voir par quel artifice M. Sand fait énoncer par le cardinal les raisons en faveur de cette abolition. L'une contient une calomnie très noire envers le corps ecclésiastique puisque ce serait selon lui la sanction publique de l'infidélité du clergé. Puis il brosse l'histoire de l'Église en lui extorquant des preuves en faveur de sa sentence [...].

Sans rapporter le caractère des autres individus présentés par M. Sand, je me contenterai de faire connaître à Vos Éminences quelques exposés doctrinaux, quelques maximes et expressions qui, habilement disséminés dans cet ouvrage, tendent à insinuer les doctrines perverses de notre siècle philosophique.

LE CHRIST ET LA SAINTE TRINITÉ : Racontant à sa sœur Pulchérie les raisons pour lesquelles elle a choisi le spiritualisme, Lélia dit entre autres : « *La religion du Christ, que j'ai conformée à mon intelligence et à mes besoins, répandait une suavité douce, un attendrissement vrai sur les blessures de mon âme. À la vérité, je ne me suis jamais beaucoup inquiétée de constater à mes propres yeux si le degré de divinité départi à l'âme humaine autorisait ou non les hommes à s'appeler prophètes, demi-dieux, rédempteurs. Bacchus, Moïse, Confutzée, Mahomet, Luther ont accompli de grandes missions sur la terre et imprimé de violentes secousses à la marche de l'esprit humain dans le cours des siècles. Étaient-ils semblables à nous, ces hommes par qui nous pensons, par qui nous vivons aujourd'hui ? Ces colosses, dont la puissance morale a organisé les sociétés, n'étaient-ils pas d'une nature plus excellente, plus pure, plus céleste que la nôtre ? Si l'on ne nie point Dieu et l'essence divine de l'homme intellectuel, a-t-on le droit de nier ses plus belles œuvres et de les méconnaître ? Celui qui, né parmi les hommes, vécut sans faiblesse et sans péché ; celui qui dicta l'Évangile et transforma la morale humaine pour une longue suite de siècles, ne peut-on pas dire que celui-là est vraiment le fils de Dieu ? Dieu nous envoie alternativement des hommes puissants pour le mal et des hommes puissants pour le bien. La suprême volonté qui régit l'univers, quand il lui plaît de faire faire à l'esprit humain un pas immense en avant ou en arrière sur une partie du globe, peut, sans attendre la marche austère des siècles et le travail tardif des causes naturelles, opérer ces brusques transitions par le bras ou la parole d'un homme créé tout exprès.*

« *Ainsi, que Jésus vienne mettre son pied nu et poudreux sur le diadème d'or des pharisiens ; qu'il brise la loi ancienne, et annonce aux siècles futurs cette grande loi du spiritualisme, nécessaire pour régénérer une race énervée ; qu'il se dresse comme un géant dans l'histoire des hommes et la sépare en deux, le règne des sens et le règne des idées ; qu'il anéantisse de son inflexible main toute la puissance animale de l'homme, et qu'il ouvre à son esprit une nouvelle carrière, immense, incompréhensible, éternelle*

peut-être ; si vous croyez en Dieu, ne vous mettez-vous pas à genoux, et ne direz-vous pas : Celui-là est le Verbe, qui était avec Dieu au commencement des siècles ? Il est sorti de Dieu, il retourne à lui ; il est à jamais avec lui, assis à sa droite, parce qu'il a racheté les hommes. Dieu qui du ciel a envoyé Jésus, Jésus qui était Dieu sur la terre, et l'esprit de Dieu qui était en Jésus et qui remplissait l'espace entre Jésus et Dieu, n'est-ce pas là une trinité, simple, indivisible, nécessaire à l'existence du Christ et à son règne ? Tout homme qui croit et qui prie, tout homme que la foi met en communion avec Dieu, n'offre-t-il pas en lui un reflet de cette trinité mystérieuse, plus ou moins affaibli, selon la puissance des révélations de l'esprit céleste à l'esprit humain ? L'âme, l'élan de l'âme vers un but incréé, et le but mystérieux de cet élan sublime, tout cela n'est-il pas Dieu révélé en trois enseignements distincts : la force, la lutte et la conquête ? Ce triple symbole de la Divinité, ébauché dans l'humanité entière, a pu se produire une fois, splendide et complet, entre Jésus, le Père du monde et l'Esprit-Saint, figuré par la foi catholique sous la forme d'une colombe, pour signifier que l'amour est l'âme de l'univers » (T. 1, p. 180-181).

DIEU À L'ÉGARD DES HOMMES : Quand il est dit de Dieu à l'égard des hommes : on croirait voir paraître un tyran comme s'il avait créé l'homme pour qu'il souffrît, qu'il ne pût recevoir de secours, comme si Dieu voulait l'abandonner aux adversités, elle va même plus loin dans le blasphème : « ce qui m'indigne et m'irrite contre lui, c'est qu'il m'ait donné tant de vigueur pour le combattre et qu'il se tienne si loin de moi, c'est qu'il m'ait départi la gigantesque puissance de m'attaquer à lui et qu'il se tourne là-bas ou là-haut, je ne sais où, assis dans sa gloire et dans sa nudité, au-dessus de tous les efforts de ma pensée ».

CAUSE DE LA PROPAGATION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE : Selon M. Sand la cause de la propagation de la religion chrétienne fut la gloire individuelle et la vanité : « Le christianisme lui-même, dit Lélia, qui a produit ce qu'il y a de plus héroïque sur la terre, le christianisme, qu'a-t-il pour base ? L'espoir des récompenses, un trône élevé dans le ciel. Et ceux qui ont fait ce grand code, le plus beau, le plus vaste, le plus poétique monument de l'esprit humain, savaient si bien le cœur de l'homme et ses vanités et ses petitesse, qu'ils ont arrangé en conséquence leur système de promesses divines. Lisez les écrits des apôtres, vous verrez qu'il y aura des distinctions dans le ciel, différentes hiérarchies de bienheureux, des places choisies, une milice organisée régulièrement avec ses chefs et ses degrés. »

LE CHRIST : L'idée du Christ est exprimée en ces termes : « Mais le Christ ! Cette grande pensée personnifiée. »

SUICIDE : « Il est douteux que le progrès opéré par soixante siècles de recherches ait amené l'existence de l'homme au point d'être supportable et de détruire la nécessité du suicide pour un grand nombre. »

JUGEMENT UNIVERSEL : « Vous croyez à l'approche du jugement dernier ? Ô ma triste Lélia ! c'est votre âme ténébreuse qui enfante ces terreurs immenses, car elle est trop vaste pour de moindres superstitions. Mais, dans tous les temps, l'esprit de l'homme a été préoccupé de ces idées de mort. Les âmes ascétiques se sont toujours complu dans ces contemplations sinistres, dans ces images de cataclysme et de désolation universelle. Vous n'êtes pas un prophète nouveau, Lélia ; Jérémie est venu avant vous et votre poésie dantesque et colère n'a rien créé d'aussi lugubre que

l'Apocalypse, chantée dans les nuits délirantes d'un fou sublime aux rochers de Pathmos. » [...]

LE MARIAGE ET SON INDISSOLUBILITÉ : L'auteur exalte les inconvénients du mariage appelé folie, et éveille un sentiment de haine pour ce grand sacrement conservateur de l'espèce humaine et de la pureté des mœurs. Il est également enseigné que l'indissolubilité du mariage n'est pas avantageuse, et on insinue la diversité de l'amour.

PROPHÉTIE DE LA VIERGE QUI AURAIT ÉCRASÉ LE SERPENT : « *La tache du premier péché pèse, selon la légende judaïque sur la tête de la femme ; et de là son esclavage. Mais il lui a été promis qu'elle écraserait la tête du serpent. Quand donc cette promesse sera-t-elle accomplie ?* » [...]

MALÉDICTION DE DIEU : « *Et que Dieu soit maudit.* »

Je néglige les 167 autres passages recensés, qui sont source, tout comme ceux-ci, de corruption morale et religieuse...

Je dirai en conclusion que l'ouvrage de M. Sand intitulé *Lélia* mérite, selon mon humble point de vue, d'être interdit, de par le système sur lequel il est ourdi et les erreurs qui parsèment les trois volumes. Je remets cependant cette opinion à la haute intelligence de Vos Éminences dont je baise respectueusement la Sainte Pourpre.

*

Active initiatrice du renouveau des études sandiennes, fondatrice du C.R.I.E.R. (Centre de recherches sur l'Italie dans l'Europe romantique), organisatrice d'un Colloque Sand à Vérone prévu pour 2004, Annarosa Poli a consacré au Congrès interdisciplinaire de Bologne sur la Censure (10-12 déc. 1998), une communication sur les conditions de la mise à l'index par l'Église du roman de George Sand, *Lélia*. Elle a tenu, sur le même thème, le 16 octobre 1999, une conférence devant les adhérents du Groupe de recherche sandienne, réunis à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm, Paris Ve.

C'est l'ouverture récente (ou plutôt, semble-t-il, l'entr'ouverture) des archives du Saint-Office qui a permis la mise au jour de documents jusqu'alors tout à fait hors de portée.

La sortie en France du premier *Lélia* avait fait événement, provoquant « les injures des petits journaux, l'indignation du parti *Quotidienne*, et les grossièretés de la classe *Bousingot* contre le criminel auteur... » (c'est ainsi que George Sand présentait les choses, en août 1833, à Sosthènes de La Rochefoucauld (*Corr.* G. Lubin, II, 405). Elle expédia à son correspondant « *le livre abominable, dont le scandale assure le succès* ».

Jugé « dangereux » par une part de la critique française, il fut tenu pour tel par la critique italienne. Qu'il s'agît du *Lélia* de 1833, ou de sa version de 1839, l'on jugeait, grosso modo, qu'en dehors d'une remise en cause des liens sociaux traditionnels, y était prônée une réforme de l'Église et envisagée une forme de religion universelle.

Il était d'autant plus facile, au-delà des Alpes, de diaboliser l'auteur, que le livre ne circulait pas dans la péninsule. Ni le *Lélia* de 1833, ni celui transformé de 1839, ne furent en effet traduits en langue italienne. L'œuvre ne le sera qu'en... 1945.

A. Poli rappelle à quel point les contrôles de la douane autrichienne se chargeaient de bloquer aux frontières tout ouvrage suspect de libéralisme. Ces services étaient beaucoup plus redoutés par les écrivains du temps. C'est tout juste si l'on pouvait trouver à Florence, ville du plus de tolérance, des contrefaçons belges de *Lélia*.

Cette même Censure ecclésiastique laissera passer sans sourciller, en 1856, la forte critique de la Rome papale représentée par le roman de Sand *La Daniella*. Néanmoins *Mademoiselle La Quintinie* mettra en 1863 le feu aux poudres. Par décret du 15 décembre, c'est, cette fois, toute l'œuvre de l'auteur français qui est mise à l'index.

La conférencière souligne le caractère verbeux et plutôt confus du rapport du chanoine-conseiller relatif à *Lélia*, son moralisme vague et fortement délayé. Sand est d'emblée rapprochée de Lamennais, sans que soit précisée davantage la sorte de parenté les liant. « La pensée de Sand est souvent court-circuitée, voire appauvrie », note-t-elle. « De nombreux passages sont déclarés impossibles à citer, parce que trop sulfureux. » « Quel aurait été son sort, se demande la conférencière, si *Lélia* avait été présentée dans toute sa vérité, aurait-elle été brûlée ? » Il est probable que le fait d'attribuer bonté, générosité, courage à braver l'opinion, horreur des chaînes à la belle Pulchérie, aurait naguère valu un procès en sorcellerie. Il semble néanmoins que les terribles imprécations de *Lélia* contre Dieu aient moins atteint l'oreille du Censeur que l'utilisation d'un cardinal contre l'Église établie.

Le grand nombre de questions posées a révélé l'intérêt des auditeurs de Mme Poli désireux de faire préciser le soubassement politique des condamnations. Il est à noter que les penseurs et artistes français ne sont l'objet de l'attention de la Commission de Censure qu'à partir de 1831, que le décret de 1863 correspond, en France, à une forte poussée cléricale. Béatrice Didier s'étonne néanmoins que la véhémence réformiste du premier *Lélia* n'ait pas ému, plus tôt, les autorités religieuses. George Sand, à qui ces condamnations ne faisaient ni froid, ni chaud, se trouvait, à vrai dire, en fort digne compagnie puisque, dans l'enfer ecclésial, fleurissaient, depuis belle lurette, Dante, Galilée, Pascal, Descartes, Spinoza, Kant (pour ne citer que les plus grands) suivis de La Fontaine, Voltaire, Rousseau et, parmi ses contemporains, Lamennais, Hugo, Lamartine (« surtout pour *La Chute d'un Ange* »). Il eût été vraiment dommage de ne pas leur tenir compagnie.

Mathilde EMBRY

LIVRES, REVUES

GEORGE SAND, PARUTIONS

George Sand, *Spiridion*, Éditions Slatkine/Champion, 2000, 320 p., relié, 360 F

Parution longtemps attendue. Texte de 1842. Avant-propos de Oscar A. Haac. Introduction de Michèle Hecquet. Les auteurs ont effectué une étude des manuscrits et des éditions et noté les variantes de l'édition de 1839 par rapport à celle de 1842.

- * *Sand/Barbès, Correspondance d'une amitié républicaine, 1848-1870*. Préface et notes de Michelle Perrot (cf. compte rendu).
- * *Sand et Musset. Le roman de Venise*. Composition, préface et notes de José-Luis Diaz (cf. compte rendu).
- * *Gabriel(le)*, adaptation du roman de George Sand, *Gabriel* par Gilles Gleizes, Éditions du Laquet, Théâtre en poche, févr. 2000, 91 p., 53 F (cf. le compte rendu de la « première » à Villeneuve-d'Ascq).
- * George Sand, *Théâtre*, t. III *Claudie, Molière*,
t. IV, *Françoise, Comme il vous plaira*,
t. V, *Marguerite de Sainte-Gemme, Le Marquis de Villemer*,
t. VI, *Maître Favilla, Lucie*, Indigo/Côté Femmes, 120 F le tome.
- * George Sand, *Histoire de ma vie*, Éd. Christian Pirot, t. VI, 1999 (cf. compte rendu).
- * George Sand, *La Comtesse de Rudolstadt*, Phébus, « Libretto », 1999, 570 p., 85 F.
- * George Sand, *Romans 1830*, réédition Omnibus, 2000.
- * George Sand, *Mauprat* : (traduction en anglais) Transl. and ed. by Sylvia Raphael, with an introd. by Naomi Schor, Oxford UP, 1997, XIV, 307 p. (*The World's classics*).

Sand/Barbès : Correspondance d'une amitié républicaine 1848-1870.
préface et notes par Michelle Perrot,
Lettres d'hier et d'aujourd'hui, Le Capucin,
Lectoure, 1999, 186 p.

Ils furent tous deux associés comme emblèmes républicains : lorsque deux ballons s'envolent de Paris assiégé, l'un s'appelle Barbès, l'autre Sand. Michelle Perrot édite leur correspondance croisée, joignant à celle de Sand éditée par G. Lubin, celle de Barbès, publiée en 1897 par Edmond Plauchut, et les éclairant d'une très riche annotation.

Par leur caractère nostalgique, protestataire, leur communion dans un idéal partagé – Sand se décrit (l. XLIII du 15 janvier 67) « croyant à l'amour, à l'art, à l'idéal » –, l'estime profonde et affectueuse en dépit des divergences d'opinion, ces lettres forment un pendant à la correspondance échangée avec Flaubert, qui d'ailleurs leur est un moment associée, sans en avoir toutefois l'ampleur : 91 lettres, inégalement réparties au long de ces 22 années, au cours desquelles Sand, de Nohant, de Paris, suit Barbès dans ses différentes prisons (Vincennes, Bourges, Doullens, Belle-Isle) et dans son exil de La Haye, dont il se fit une

prison, devenu, dit-il, inapte à la mobilité après tant d'années d'enfermement.

Échange de militants, que les circonstances politiques rendent précaire et difficile : Barbès est d'abord interdit de visites, puis son courrier est lu ; libre de ses mouvements, Sand a diverses preuves que son courrier est surveillé ; et, personnage public, elle se sait sous le regard de l'opinion ; ainsi, elle ne rendra pas visite au prisonnier de Bourges. de peur qu'on ne leur attribue une liaison. Longtemps, leurs lettres précisent les moyens d'acheminement : amis, compagnons de combat ou leurs proches...

Le sous-titre définit et leur amitié, et leur échange ; c'est bien la république et l'idéal démocratique qui a rapproché ces deux êtres d'exception ; ils s'étaient rencontrés, grâce à Emmanuel Arago, lors du procès monstre d'avril 1835. Emprisonné après la journée du 12 mai 1839, dont la très dure répression – il est d'abord condamné à mort – met fin à une décennie de barricades, libéré par la République, Barbès accourt aussitôt à Paris, comme Sand, avec qui il échange de longues discussions dans sa mansarde de la rue de Condé. Leur rôle actif, lui au gouvernement provisoire, puis à l'Assemblée, elle comme journaliste et rédactrice des bulletins de la République prend fin en même temps : au 15 mai, lorsqu'une manifestation en faveur des Polonais envahit l'Assemblée, où Barbès, pourtant devenu ennemi de Blanqui et de sa théorie du coup de force, prend son parti et s'empare de l'Hôtel de ville. Cette violation de la légalité déclenche l'arrestation ou la fuite de presque tous les leaders de la gauche républicaine ; Barbès est emprisonné à Vincennes, Sand se réfugie à Nohant ; ils ne se reverront jamais ; gracié malgré lui, parce qu'une lettre publiée à son insu exprimait des sentiments patriotiques face à la guerre de Crimée, son appétit du martyr lui fait choisir l'exil, et dans l'exil, le néfaste climat et l'isolement de la Hollande où il meurt peu de temps avant le rétablissement de la République, le 26 juin 1870.

« Symbole de l'esprit chevaleresque de la France républicaine » – c'est ainsi que le salue Sand dans l'importante lettre du 14 mars 1849, et plus intransigeant que Sand dans son refus de la dictature napoléonienne, Barbès ne stigmatise pas cependant, comme d'autres l'ont fait, son choix du pragmatisme, et ses démarches en faveur de condamnés ; mais on dirait que ses propos à elle deviennent plus libres quand elle lui a exposé, nettement mais sans anathème, son refus de l'illégalité : « je n'accepte pas le 15 mai », action qu'elle assimile à un « procès de tendance » fait aux républicains modérés de l'Assemblée. Et elle ne comprend pas qu'il préfère l'exil aux affections de famille, auxquelles elle accorde tant.

Ils communièrent cependant dans la même religion politique – c'est ainsi que tous deux nomment leur attachement à la république démocratique vers laquelle la France se dirige –, et ils fondent tous deux leur espoir sur l'éducation et la maturation du peuple ; leur foi politique comme chez tant de républicains, dont Hugo, est indissociable d'une égale foi en

l'immortalité : c'est l'époque où Sand trouve espoir et consolation dans la lecture de Jean Reynaud.

Mais Sand est plus dégagée des modèles du passé, de la première république, moins attentive au reste du monde ; Barbès, nationaliste et guerrier, se méfie de la Prusse depuis 1866, stigmatise l'impérialisme économique des « Anglo-saxons d'Europe et d'Amérique », exalte Jeanne d'Arc (qui devient bizarrement républicaine sous sa plume) et d'une manière générale aborde le premier, et parfois le seul, toutes les questions de politique extérieure ; la vraie passion politique de Sand alors est l'anticléricalisme.

Cette amitié écrite est aussi demande d'écriture : Sand la première encourage son ami, pour l'enseignement politique et moral, mais peut-être aussi surtout pour le recours qu'il y trouverait contre le découragement et le vide, à écrire ses mémoires : mais il ne sait pas écrire, et tant d'années de très durs emprisonnements l'ont laissé épuisé et malade ; plus tard, recensant sa trinité personnelle : la France, la République et Jeanne d'Arc (ou Sand, parfois confondue avec elle), Barbès voudrait lui voir écrire une Jeanne d'Arc, comme autrefois Michelet lui demandant, sous la seconde république, des légendes démocratiques. Elle s'y déclare impropre, n'ayant jamais créé de « scènes d'histoire, mais des scènes dans l'histoire ».

C'est bien d'une correspondance de quarante-huitards qu'il s'agit ici ; à s'écrire, ils avivent leur conscience de génération ; c'est ainsi que le 15 janvier 1867, Sand écrit : « Nous sommes les jeunes fous de cette génération. Ce qui va nous remplacer s'est chargé d'être vieux, blasé, sceptique à notre place. » C'est aussi une correspondance de croyants, qui entretiennent chacun à sa manière, le souvenir, et l'espoir ; sa publication jette une lumière sur le militantisme de gauche, et la diversité des maisons dans la demeure républicaine.

Michèle HECQUET

Sand et Musset. Le roman de Venise.

Composition, préface et notes de José-Luis Diaz, Actes Sud Babel, « Les Épistolaires », série dirigée par Martine Reid, 1999, 564 p., 57 F.

L'auteur indique, dans sa préface, pourquoi et comment il a « composé » ce « roman » qui justement n'en est pas un et dont la lecture n'en est pas moins captivante. C'est, avant tout, parce que l'édition critique de la Correspondance Sand/Musset (Louis Évrard, 1954) est épuisée, édition qui sert de modèle à J.-L. Diaz, avec sa présentation (encore timide) de « documents périphériques ». Désirant étendre cette méthode afin de « rendre aux événements leur dimension polyphonique », ce très bon connaisseur des correspondances du XIX^e siècle a entrepris de joindre aux lettres des deux amants pendant les mois pré et

post-vénitiens, celles adressées par eux-mêmes à d'autres correspondants, ainsi que des témoignages de confidents, intéressés au premier chef comme Pagello, ou commentateurs plus ou moins indirects. L'auteur fait un judicieux emploi des œuvres des protagonistes : Journaux, poèmes, romans, ébauches. Mais il s'agit moins de donner à découvrir des textes (souvent connus), que de provoquer la juxtaposition qui peut faire jaillir l'étincelle. Chacun a lu *La Confession d'un enfant du siècle* mais l'impression qu'on en retire est tout autre si l'on en confronte des pages avec l'emphase dévote des lettres de George et d'Alfred au printemps 1834. De même, Pietro Pagello, dont le journal intime est ici largement cité, reprend une bonne part de la place incommode mais importante qu'il semble avoir occupée dans l'aventure. On a plus ou moins bien lu *Elle et Lui*, mais autre chose est de voir de près à quels événements correspondent certains éléments de la plaidoirie sandienne. Moins connu est aujourd'hui le *Lui et Elle* du frère enquêteur Paul de Musset : ici son témoignage est longuement pris en compte. Également peu connu, le « Fragment d'un roman qui n'a pas été fait », écrit de Sand révélé en 1897 par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, apparaît cruellement évocateur de l'entrée à Venise d'un amour déjà naufragé.

Cette juxtaposition serrée, rigoureuse donne aux événements un éclairage neuf, en multiplie les facettes. À propos des deux amants flamboyants fuse une gerbe d'échos répercutés par le Paris littéraire. J.-L. Diaz y décèle joliment « le chœur d'une tragédie bigarrée ». Ses nombreuses notes sont précises, les épisodes cernés de si près qu'il est permis à l'auteur de contester peu ou prou la datation de deux ou trois billets. La note 267 accorde néanmoins une place à la rumeur, qu'on n'attendait pas d'un ouvrage aussi sérieux. À propos d'Aurélien de Sèze, il est dit : « Il s'agit de son premier (?) amant. » D'où M. Diaz tire-t-il cette certitude ? Bien que hasardeuse, l'hypothèse ne l'en autorise pas moins à imaginer l'amoureux bordelais en père de Solange.

En dehors de « l'œuvre-vie » (ainsi que l'auteur caractérise la somptueuse correspondance amoureuse), les lettres aux « autres » prennent ici une importance nouvelle. Elles montrent Sand relevant à peine de maladie (de leurs maux à tous deux) organisant sa survie en s'acharnant à écrire : autre aspect capital du personnage, non religieux celui-là, non auto-admiratif, moderne.

Aline ALQUIER

**George Sand, *Histoire de ma vie*, t. VI.
Préface de Suzan van Dijk et Rosalien van Witsen,
Éditions Christian Pirot, 1999, 360 p.**

Ce sixième volume est consacré aux années de couvent (1816-1819). Période capitale pour la forma-

tion de l'adolescente et sa prise de conscience d'elle-même, qui l'imprégnera de mysticisme, nourrira son imagination d'Histoire sainte. L'enfermement stimulera sa créativité et servira longtemps de décor à son appropriation du roman noir. Les auteurs de la Préface, très impliqués dans l'étude de la réception de l'œuvre de Sand par les lecteurs de l'époque, ne pouvaient manquer de souligner l'accueil exceptionnel réservé aux souvenirs sandiens de la vie conventine par des femmes soumises aux mêmes règles par une éducation, protectrice sans doute, mais coupée de la vie. L'influence de ces pages a passé les frontières, incitant les lectrices à les diffuser, à les traduire, voire à conter leur propre vie selon ce modèle, assez neuf. Il était propre à les aider à valoriser leurs aventures personnelles, fussent-elles apparemment banales.

M.E.

ÉTUDES

Françoise Genevray, *George Sand et ses contemporains russes. Audiences, échos, réécritures*, Éd. L'Harmattan, 2000, Coll. « Des idées et des femmes » 410 p., 190 F

Conçue d'abord à l'intention des sandistes, des russisants et des comparatistes par F. Genevray, agrégée de lettres classiques et licenciée de russe, qui enseigne la littérature générale et comparée à l'Université Jean Moulin-Lyon-III, cette étude vient combler une lacune dans l'histoire des relations littéraires franco-russes. À travers trois personnalités dominantes : Herzen, Biéliniski, Dostoïewski (et bien d'autres qu'il est important de découvrir), l'auteur montre l'ampleur, la durée et la profondeur de l'influence de la romancière française dans un pays qui lui voua, dès le commencement et pour fort longtemps, un véritable culte. La Russie fut probablement le lieu où le rayonnement d'œuvres comme *Spiridion*, *Horace*, *Jeanne*, *Le Compagnon* et surtout *Consuelo* fut le plus intense. À travers George Sand les premières idées libérales se propagèrent. Alors que le grand roman russe prenait son essor, les débats esthétiques se déroulaient souvent en référence à Sand. Longtemps espérée, cette étude est éditée alors que l'édition critique de *Spiridion* voit, elle aussi, enfin le jour. Le N° 23 des *Amis de G. Sand* présentera un compte rendu digne de l'ouvrage.

**Isabelle Naginski : *George Sand, l'écriture ou la vie,*
traduit par Nadine Dormoy,
en collaboration avec l'auteur,
Champion, 1999, 304 p.**

Voici enfin disponible en français le beau livre paru en 1991 en anglais. Isabelle Naginski parmi les premières a montré l'unité et l'ambition philosophique de l'œuvre romanesque de Sand, qu'elle suit de *l'Histoire du rêveur* (écrite sans doute en 1830, mais inédite de son vivant) jusqu'à son centre et son sommet, la suite constituée par *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt* (1842-44). C'est un plaidoyer féministe défini comme « exploration du territoire androgyne » (18) qu'Isabelle Naginski dégage ainsi, avec précision et ferveur, comme elle s'en explique dans le premier de ses neuf chapitres, intitulé « gynographie et androgyne ».

Les quatre chapitres suivants s'attachent à quelques romans jugés plus ambitieux et plus significatifs : *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, puis *Spiridion* et la seconde *Lélia*.

Isabelle Naginski distingue plusieurs périodes dans la création romanesque de Sand : *Indiana* et *Valentine*, évocateurs du mal du siècle au féminin ; *Lélia* et *Spiridion*, romans sombres ; les romans lumineux, « blancs », viendront ensuite, animés par un espoir social et une ferveur spirituelle. Le chapitre 7, intitulé « De la désolation à la consolation », s'interroge sur les médiations qui permirent à Sand de retrouver une foi. Enfin Isabelle Naginski, désireuse de corriger l'image de Sand qui prévaut, ne consacre que quelques pages à ceux qu'elle appelle les « romans verts », dans le cadre rustique du centre de la France, pour s'interroger sur l'usage sandien de la pastorale.

« Le génie n'a pas de sexe », écrit Sand dans *La Fille d'Albano*. « Je ne sens pas que mon âme ait un sexe », dit Gabriel, dans le roman éponyme : Sand a brisé l'assignation de l'écriture féminine à certains thèmes, à certaines limites. Mais en choisissant, comme l'a aussi montré N. Schor, la voie de l'idéalisme, au sens littéraire, c'est-à-dire le « penchant pour l'immatériel », la « primauté du spirituel » (25), pour la mise en œuvre de son univers romanesque, elle a condamné son œuvre à l'oubli. Afin de restaurer toute la stature littéraire de Sand, Isabelle Naginski privilégie deux approches : la restituer à sa génération, en examinant ses liens avec ses grands contemporains, avec Balzac par exemple, régulièrement convoqué au fil du livre : et en interrogeant l'intertextualité de ses œuvres, ainsi pour *l'Histoire du rêveur*, rapproché de *René*, d'*Obermann*, de *Childe Harold*, mettre en lumière les grands mythes qu'elle a créés. Elle met également en lumière d'autres aspects de la poétique de Sand : sa conception dialogique du roman, la force, saluée par Henry James, de son imagination métaphysique.

« Mon histoire intellectuelle est celle de la génération à laquelle j'appartiens », écrit Sand dans *Histoire*

de ma vie : Isabelle Naginski réinstalle Sand parmi les grands écrivains romantiques, entre Balzac et Michelet, Hugo, Dumas, comme elle grands travailleurs et féconds producteurs ; comme ses contemporains, elle a dénoncé le matérialisme de son époque, les injustices de la société, élaboré enfin une foi personnelle.

Le livre est jalonné par les noms des mythes grecs réécrits par Sand, décelés avec finesse et bonheur par l'auteur, depuis Empédocle, imité par le Rêveur à la recherche du feu sacré de la création (59), Prométhée, dont Lélia, dressée sur son rocher, renouvelle l'attitude de défi orgueilleux à la divinité ; jusqu'à Cyane surtout, cette nymphe témoin de l'enlèvement de Proserpine que Pluton changea en fontaine (252) ; quatre héros à la voix brisée répètent le sort de cette héroïne d'Ovide, réduite au silence par la violence masculine : Indiana, Lélia, Alexis, Consuelo, et signalent « une phobie particulière à George Sand » (251).

Ce beau livre, à la fois solide et passionné, est indispensable à tout étudiant sandien.

Michèle HECQUET

***Masculin/Féminin : Le XIX^e siècle à l'épreuve du genre,*
textes réunis par Chantal Bertrand-Jennings,
Centre d'études du XIX^e siècle,
J. Sablé, Toronto, 1999, 228 p.**

Ce recueil très riche présente 13 études, dont 5 sont consacrées, en totalité ou en partie, à l'œuvre de Sand. Chantal Bertrand-Jennings compare *Olivier* écrit en 1822 par Mme de Duras à *Indiana* (1832) : entre ces deux dates, constate-t-elle, l'honneur féminin a changé de sens ; le choix de la sincérité et de la liberté amoureuses, sacrifice total pour l'héroïne de Mme de Duras, devient viable pour celle de Sand. Anna Rosner s'attache à la clôture narrative de 3 récits du début de la carrière de Sand : *La Marquise*, *Indiana*, *Lavinia* : Sand y refuse, de différentes manières, les fins canoniques : mariage ou mort ; elle rapproche cette subversion sandienne de celle des Précieuses, qui recourent comme elle à un langage idéaliste, marqué par l'hyperbole et l'euphémisme. Maxime Prévost, s'attachant aux figures de la cantatrice chez Sand (Consuelo) et Marceline Desbordes-Valmore (Domenica), figures où chacune des deux écrivaines ont investi beaucoup d'elles-mêmes, montre la radicalité de leur innovation : non contentes d'affirmer la dignité de leurs héroïnes, à une époque où l'image de la cantatrice est celle d'une prostituée de luxe, elles mettent également en lumière le pouvoir de réflexivité du chant. Nicole Mozet, quant à elle, lit dans *Histoire de ma vie* « une autobiographie en forme de labyrinthe » où Sand peut s'abandonner avec bonheur aux digressions ; elle souligne ce moment capital qu'a été pour la jeune Aurore la révélation solennelle, par sa grand-mère, de

la conduite de sa mère, scène qui a pu libérer l'enfant en le rejetant vers les livres, étrangers à sa mère ; elle nous convie à méditer sur cet arbre généalogique « à brisures », à le lire comme une forme de destin qui jette dans la prostitution tant de femmes de sa lignée. C'est une autre méditation sandienne sur les origines qui retient Isabelle Naginski : *Le poème de Myrza* « improvisation remarquable sur les origines de l'espèce et la Genèse au féminin » (147) ; toujours attentive à la biographie intellectuelle de Sand, et notamment à ces inquiètes et fécondes années qui séparent les deux éditions de *Lélia*, elle décèle, dans cette figure de prophétesse des premiers temps du christianisme, une des premières manifestations de la renaissance orientale, quand les progrès de l'orientalisme et l'inquiétude religieuse conjuguèrent leurs effets et que Michelet, Leroux, Nerval se penchaient sur cette période d'élaboration syncrétique entre le legs de la Grèce, celui de l'Égypte et le christianisme. Elle le lit aussi comme la réaction de Sand à la terrible réception de *Lélia*, et le rattache aux *Lettres d'un voyageur* avec lesquelles il partage la même image mythique du cheminement solitaire comme engagement artistique et à la seconde *Lélia* qui présentera aussi une femme jouant un rôle public.

Michèle HECQUET

**Cam-Thi Doan Poisson : Poétique de la mobilité
Les lieux dans Histoire de ma vie de George Sand
Éditions Rodopi, Amsterdam, 2000, 260 p.**

L'espace sandien est entièrement gouverné par un besoin insatiable de circulation et de communication, qui va jusqu'au désir d'ubiquité. C'est un système relationnel complexe, pétri d'affectivité et de projections imaginaires, où tout est à comprendre en termes de rapports : rapport entre les lieux et les figures parentales, mais d'abord entre les lieux et celle qui écrit, à la fois comme sujet de la narration et comme sujet du récit. Une des grandes constantes d'*Histoire de ma vie*, c'est justement cette superposition d'un espace éclaté et multiple sur une configuration familiale elle aussi éclatée et conflictuelle. D'où l'importance qu'y prennent les moments de rupture – départs et retours –, ainsi que ceux où l'on risque de se perdre, et tout l'espace intermédiaire des voyages et des va-et-vient. Ce balancement d'un lieu à l'autre, d'un pôle à l'autre a rythmé l'enfance de Sand et sa vie entière, se combinant avec d'autres balancements – entre rêve et réalité – et bien d'autres passages. Le livre de Cam-Thi Doan Poisson contient de nombreuses analyses, très justes et très neuves, sur le thème de la frontière et des « modifications » au sens butorien du terme, qui s'y opèrent : avant d'être découverte et jouissance, le voyage est toujours un arrachement. Au début du XIX^e siècle, les hommes étaient plus familiers

que les femmes de ce genre d'expériences, ne serait-ce qu'à cause des départs au collège ou des mises en apprentissage. Orpheline, séparée de sa mère, Aurore Dupin n'a pas subi le même dressage ni le même endoctrinement que les jeunes filles de son milieu. C'est pourquoi tout est mouvement dans son autobiographie. Un mouvement tourné vers le futur même lorsqu'il regarde le passé : rien ne lui est plus étranger que la nostalgie. Il n'y a pas non plus de véritable quête de l'origine, et pourtant c'est bien une histoire de filiation qui nous est racontée.

Histoire de ma vie ou l'enfance retrouvée, par-delà toutes les métamorphoses de la femme adulte et de l'écrivain célèbre. Non pas cette pseudo-poésie de l'enfance que l'on concède facilement aux femmes, mais cette plongée jusqu'aux portes de l'inconscient qui est le propre des grandes fictions autobiographiques, telle celle de Nathalie Sarraute, qui s'intitule *Enfance*. Il ne suffit pas pour y parvenir de raconter sa vie, surtout depuis que la psychanalyse est entrée dans notre culture. Ce qui est merveilleux, c'est que dans *Histoire de ma vie*, l'enfance est encore dans l'enfance, Œdipe n'est qu'un mythe grec parmi d'autres, l'inconscient n'a pas encore trouvé son nom. Mais Jules Verne et Sophie de Ségur ne sont pas loin. Dans le sillage de Rousseau, tous les écrivains romantiques se sont hasardés sur les rivages de l'enfance. Avant Freud, il était à la fois plus difficile et plus aisé de parler de l'enfance. Le public était peu préparé, mais la voie, libre de toute théorisation, était ouverte par les bouleversements politiques et sociaux. Lorsque Sand écrit *Histoire de ma vie*, on est en plein cœur du XIX^e siècle, un siècle qui a connu une cascade spectaculaire de révolutions. La famille dont elle est issue, au croisement du peuple et de l'aristocratie, résume à elle seule le fantasme révolutionnaire de l'abolition des privilèges liés à la naissance. Parallèlement, l'écrivain a été façonnée par une autre révolution, culturelle celle-là, le romantisme. En art comme en politique, elle croit au progrès et à l'individu, ce qui donne à l'enfance un prix que l'homme classique ignorait.

Dès les premières pages, on rencontre le très jeune père, mort si tôt qu'il restera toujours cet enfant intrépide qui risquait sa vie pour sauver sa mère de l'échafaud, ou ce jeune homme plein de fougue et de charme, digne petit-fils du maréchal de Saxe, qui se fit soldat de la République sans oublier d'écrire à sa mère des lettres pétillantes de joie et de vie. George Sand s'est beaucoup identifiée à ce père si peu patriarcal, mort au seuil de sa propre maturité. En fait, ce père qui porte le même nom que son fils est devenu pour elle une sorte de frère. Comme la future George, Maurice aimait l'aventure. Tenaillé par le désir de savoir ce qu'il y a de l'autre côté de la porte ou de la rivière, derrière le mur et par-delà les frontières, il avait, comme on disait alors, un tempérament « artiste ». Pour chacun d'entre nous, le rapport à l'espace constitue un jeu subtil entre les projections imaginaires et les résistances du réel. Il faut apprivoiser la distance, qui nous impose ses contraintes et nous révèle nos limites.

Pour Maurice Dupin et sa fille, la question de la distance s'est posée avec toute l'acuité que lui donnaient, en ce début du XIX^e siècle occidental, les champs de bataille épars dans toute l'Europe et, même en temps de paix, la précarité des routes et la lenteur des moyens de communication. Le jeune homme ignorait le danger et n'hésita pas à faire venir sa famille à Madrid, en pleine guerre d'Espagne, ne la ramenant qu'à grande peine en Berry. On a l'impression qu'il se croyait immortel, mais c'est par lui que sa fille a appris, à quatre ans, que la mort existait.

Aussi la mort est-elle inscrite au cœur de cette topographie à la fois réelle et imaginaire, dont les six chapitres de cette étude de Cam-Thi Doan Poisson nous déploient la trame et nous révèlent les méandres, les sommets et les anfractuosités. Maurice disparu, la distance s'accroît jusqu'au vertige entre Paris et Nohant, et devient insoutenable lorsque la mère est amenée à abandonner à sa belle-mère l'éducation de sa fille. À partir de ce moment, l'enfant est écartelée entre le pays du père et de la grand-mère d'un côté, et de l'autre celui de la mère, qui n'est plus qu'un rêve interdit, à jamais perdu. Devant ce dilemme sans issue, Aurore choisira bientôt le couvent. Quelques années plus tard, après la mort de sa grand-mère, la jeune fille fera avec le mariage la même expérience ambivalente d'une réelle privation de liberté, en partie compensée, grâce à la maternité cette fois, par un surcroît inespéré de liberté. Il n'empêche que pour retrouver Nohant sans se couper du reste du monde, il faudra que la femme soit séparée de son mari et que la petite Aurore ait trouvé sa place, sous un autre nom, sur la planète littéraire.

Rien pourtant n'est jamais définitivement acquis. Lorsque George Sand commence en 1847 à écrire *Histoire de ma vie*, c'est au lendemain du mariage de sa propre fille, qui s'est fait dans la violence et sous le signe de la rupture. Une autre blessure, d'ordre politique celle-là, attend l'autobiographe sans qu'elle le sache encore, qui ne rendra que plus urgente la tâche qu'elle s'est toujours assignée en tant qu'écrivain : tisser le lien entre les lieux différents, entre les cultures, entre les classes sociales, mais aussi entre les sexes et les générations. À travers ce livre, on comprend mieux pourquoi la poétique sandienne, qui s'est forgée dans l'expérience de la fragmentation, est celle de quelqu'un que Cam-Thi Doan Poisson appelle un « écrivain-passeur ». Une véritable poétique du voyage, qui est coupure et réparation, deuil et renaissance, métamorphose, fuite et retour, découle logiquement de cette enfance autant choyée que malmenée, dans laquelle George Sand, parce qu'elle est devenue un écrivain, a su trouver, en la sublimant, un des leviers de sa puissance de création.

Cam-Thi Doan Poisson n'oublie jamais que George Sand est d'abord un grand écrivain et que c'est la force poétique de son écriture qui fait la beauté de son autobiographie. De cette beauté, elle a su rendre compte avec finesse et justesse. Le souci de rigueur critique qui est le sien n'enlève rien à l'originalité de

son approche. L'idée de lire *Histoire de ma vie* à la lumière de la géographie intime de George Sand était particulièrement heureuse, et s'est révélée fructueuse. Car on trahit Sand en lui donnant un double visage, celui de la jeune et de la vieille, celui de Nohant et celui de Paris. *Histoire de ma vie*, ou le poème d'une femme qui venait de très loin.

(Extrait de la Préface de Nicole MOZET)

**Françoise Massardier-Kenney, *Gender in the fiction of George Sand*,
Éditions Rodopi, U.S.A./Canada, 1999, 197 p.,
195 F**

Dans ce titre que l'on peut traduire par « le Genre dans les romans de Sand », il faut prendre le mot « genre » au sens d'opposition du masculin et du féminin. C'est une étude qui porte sur une dizaine de romans, certains célèbres, d'autres beaucoup moins (comme *La Dernière Aldini* ou *Valvèdre*) ce qui confère un plus grand intérêt à une recherche déjà subtile. F. Massardier-Kenney y analyse la façon dont George Sand dépeint et utilise ses personnages masculins et féminins pour décrire et étudier les rapports entre les sexes dans la société patriarcale de son temps, et condamner l'image de la féminité créée et véhiculée par les hommes et à leur profit.

Après une étude théorique sur la distinction entre sexe et genre, le travail de l'auteur met remarquablement en valeur la complexité et l'ambivalence des images masculines et féminines chez Sand. Personnages et narrateurs ne sont pas ce qu'ils semblent ou veulent montrer et surtout, n'ont pas constamment les mêmes fonctions. Hommes et femmes peuvent ainsi tour à tour représenter ou mettre en cause les images traditionnelles des sexes : Il arrive aux narrateurs masculins de sembler cautionner les schémas patriarcaux pour mieux donner la parole à des femmes qui ne l'auraient pas directement, des personnages masculins peuvent illustrer des idées libérales et en même temps souligner par les limites de leur action la solidité et la permanence des archétypes ; ou bien les personnages féminins offrent l'image des victimes du système (Sand souligne bien à quel point les femmes ont intériorisé la loi patriarcale et sont souvent persuadées de leur infériorité officielle) mais elles peuvent tout autant y participer pour le pouvoir qu'il leur confère.

Intéressante aussi l'évocation de la maternité : les personnages féminins qui suivent la convention (faiblesse, soumission, maternité) n'ont pas toujours la force physique ni les compétences nécessaires pour faire de bonnes mères, alors que des célibataires (comme Silvia dans *Jacques* ou Juste dans *Valvèdre*) ou les jeunes intellectuelles (Paule dans *Valvèdre*) peuvent être d'excellentes mères adoptives : il arrive que la maternité s'apprenne, et la culture n'est pas incompatible avec la féminité. Quant aux mères con-

ventionnelles, elles deviennent facilement, en vieillissant, de « mauvaise mères » qui élèvent des enfants pour qu'ils s'insèrent dans une société qui continuera à conférer le pouvoir aux uns et à imposer la soumission aux autres.

Dans *La Dernière Aldini* et *Jeanne*, F. Massardier-Kenney voit une réflexion sur le désir féminin : Sand dépasse les clichés de la tradition autant que du Romantisme qui partagent les femmes entre anges de chasteté et femmes fatales. Ces romans mettraient donc en relief la condamnation du désir féminin par les hommes (dans *La Dernière Aldini* le héros est confronté aux déclarations de plusieurs femmes et les repousse pour des raisons morales et sociales, mais en fait surtout parce qu'exprimer son désir est le rôle de l'homme) ainsi que les raisons de l'absence de désir féminin, non comme infirmité physique mais comme conséquence des conventions sociales : Lélia ne trouve pas d'homme qui puisse être un égal, Jeanne, par sa condition sociale autant que féminine, sait ne pas en avoir le droit. Cela enrichit clairement la lecture classique de ces romans et notamment celle des corrections entre la *Lélia* de 1833 et celle de 1839, qui n'apparaît plus simplement comme une version expurgée de la première.

Dans *Horace*, *Valvèdre* et *Mademoiselle La Quintinie*, F. Massardier-Kenney étudie la fonction des narrateurs masculins, très majoritaires chez Sand : représentant l'autorité patriarcale, ils confèrent légitimité et crédibilité au récit. Mais la façon dont elle présente ce narrateur, le décrit et surtout la façon dont elle lui fait décrire et parler les femmes, remet en cause sa position d'autorité. D'où dans *Horace* une étude poussée des interventions de la parole féminine. J'avoue avoir été moins intéressée par cette étude qui trouve des finesses narratologiques dans chaque parole de femme et les considère comme une technique consciente et consciemment féministe : certes, Sand fait valoriser la parole féminine par un narrateur masculin, mais la subtilité excessive de l'étude transforme cette remarque de bon sens en une démonstration que l'on peut trouver didactique et artificielle.

L'étude de *Gabriel* et de *Lucrezia Floriani* montre les dangers que courent les femmes qui assument déjà des états traditionnellement dévolus aux hommes : leur vie est obligatoirement condamnée, même lorsque chez Gabriel(le) le travestissement initial non seulement n'est pas volontaire, mais même est imposé par la défense du schéma patriarcal (le vieux prince de Bramante a besoin d'un héritier mâle). Certes Gabriel(le) veut conserver, vivant sous ses habits de femme, ses goûts et ses compétences masculines, et Lucrezia vit indépendante, élève seule ses enfants et assume ses aventures amoureuses ; elles n'en finissent pas moins, par amour, par tenter de se plier au cadre social traditionnel, et en meurent. Les hommes de leur entourage n'en ont absolument pas conscience, ils se révèlent incapables de réfléchir en dehors des schémas traditionnels.

F. Massardier-Kenney termine par l'étude de *Nanon* (qui n'est pas, au passage, le dernier roman achevé de Sand : il y a encore *Ma Sœur Jeanne*, *Flamarande*, *Les Deux Frères*, *La Tour de Percemont* et *Marianne*...) comme l'extension de la réflexion aux différences de classe et comme l'image enfin positive d'un rééquilibrage à l'intérieur d'un couple où les différences de sexe et de classe ont été anéanties à la faveur des bouleversements de la Révolution. Là encore, la quantité de variations sur des thèmes très proches et le désir d'exhaustivité créent une impression de ressassement, renforcée par l'usage répétitif des mêmes expressions.

Cela ne suffit pas, heureusement, pour déparer ce solide travail d'analyse, d'une grande finesse d'interprétation, qui apporte des éclairages originaux, à la fois sur les textes connus et grâce aux textes moins connus.

Marielle VANDEKERKHOVE-CAORS

Belinda Jack, *George Sand. A woman's life writ large*. London, Chatto and Windus, 1999, 440 pp., 20 £

Qu'on soit « Ami » de George Sand ou lecteur tout court, on lira avec plaisir la biographie de Belinda Jack nouvellement parue à Londres. Elle se lit comme un roman. L'auteur est professeur de français à Christ Church, à Oxford. Son livre est le fruit de fouilles dans les travaux de l'incontournable Georges Lubin, les Archives de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, celles de la Bibliothèque Nationale et de la collection Spoelberch de Lovenjoul. Les manuscrits, l'œuvre sandienne et *l'Histoire de ma vie* ont une place considérable dans une étude à la fois féministe et psychologique, écrite par une admiratrice de longue date dont le but est de comprendre et de faire comprendre les audaces de l'écrivain. Selon elle, personne n'égale tout à fait George Sand. Elle reste « unique, puissante, énergique et mystérieuse ». Cette biographie mérite une traduction en français et des relectures¹. Une édition de ce livre est prévue pour avril 2000 aux États-Unis, chez Alfred A. Knopf.

De l'introduction (1-10), où l'on raconte la vie de Sand en survol, à l'épilogue (357-370) qui résume les idées de Sand mises en valeur dans ce livre, il y a vingt-quatre chapitres. Chacun décrit un événement qui contribue à former et à préparer Sand à ses multiples rôles : fille et petite-fille, épouse et mère, amie et amante, grand-mère, écrivain. Dans l'index des noms figurent tous ceux et celles, très nombreux, que la vie a

1. Collaboratrice de notre revue et traductrice, Agnès PIGANOL est prête à traduire cette *Vie de femme en majuscules*, si un éditeur français lui accorde cette chance.

rapprochés plus ou moins longtemps de Sand. On regrette l'absence d'une bibliographie.

Les treize premiers chapitres disent largement l'importance de l'enfance (1-164). La biographe y raconte l'histoire d'Aurore de Saxe, celle de Maurice Dupin, la naissance de la petite Aurore, son voyage en Espagne, son arrivée à Nohant où elle recevra une formation destinée aux garçons. Devenue jeune fille, puis épouse et mère, elle repartira enfin à la recherche de son indépendance et de sa liberté et restera jusqu'à la fin une grande exploratrice de la vie. Le souvenir d'Aurore de Saxe qui aurait souhaité freiner la sentimentalité et la rêverie de sa petite-fille y perd un peu de son prestige. Sophie Victoire, la mère qui avait encouragé les premiers envols de l'imagination, y gagne. L'événement clé, l'abandon d'Aurore aux soins de la grand-mère, ouvrira une blessure qui fera souffrir. Elle sera enfouie, sans jamais être oubliée.

La liaison avec Jules Sandeau, la collaboration à *Rose et Blanche*, les nouvelles amitiés servent de passage à la deuxième partie de la biographie (ch. 12, 13). On attribue souvent à Sandeau une influence considérable sur Sand. Belinda Jack, au contraire, suggère que les essais de la jeune Aurore, puis son travail de collaboratrice au *Figaro*, l'ambiance qui y régnait, l'avaient amplement préparée à son futur rôle d'écrivain. À partir de la parution d'*Indiana* (ch. 14), Aurore disparaît pour faire place à George Sand.

Dans la deuxième partie, Musset perd sa particule, Chopin semble réduit au Chopinet, une *Éducation sentimentale* est attribuée à Stendhal. La liaison avec Musset s'étend sur deux chapitres (16, 17), les huit années d'intimité avec Chopin prennent moins d'espace. Indiana, Valentine, Lélia et Marie Dorval ont chacune droit à leur histoire amplement commentée. Plus tard, durant sa longue intimité avec Manceau, Sand écrira une douzaine de romans, vite expédiés ici, en un paragraphe. La vie s'écoule à un rythme inégal. Ainsi, les dix-huit premières années occupent une moitié du livre, les cinquante-quatre qui suivent, l'autre moitié.

Une longue liste de liaisons fait penser à un « retour du Même » pour emprunter une expression d'E.M. Cioran. Semblable à la quête d'un Don Juan parti à la recherche d'un amour idéal, la quête de Sand finit par des déceptions personnelles qui cependant nourrissent l'œuvre. L'avant-dernière liaison avec Manceau et l'amitié avec Flaubert constituent de rares exceptions. Tous sont réduits au rôle de comparses, y compris Maurice et Solange, ses deux enfants. C'est sur George que la biographe projette toute la lumière. Grâce à des sondages psychologiques révélateurs, Belinda Jack éclaire et la vie et l'œuvre : la profonde blessure infligée par la mère, le grand amour d'Aurore/George pour la musique, l'amour de ses petits-enfants, le désespoir infligé par la mort de Nini, fille de Solange, le mystère qui relie les vivants et les morts : la grand-mère, le père, Nini, Chopin, Deschartrés, Manceau disparaissent tout en restant très présents. Le livre se clôt par l'extraordinaire amitié avec

Flaubert. C'est un fait bien connu que l'histoire si poignante d'*Un Cœur simple* avait été inspirée par son amie. En rapprochant ce conte de *Marianne*, dernier roman que Flaubert avait admiré, la biographe projette un éclairage nouveau sur la nature de cette inspiration. Marianne se méfie des mots, de la forme et de la technique, leur préférant le contenu, la nature, et le sentiment (353). Elle aime la nature parce que celle-ci ne se laisse pas réduire à des mots qui, eux, se montrent souvent impuissants à exprimer bien des choses. Selon Belinda Jack, Félicité est l'héroïne la plus inapte à articuler verbalement ses sentiments. Ainsi Flaubert et Sand se rapprochent par leur soupçon des mots qui ne peuvent tout dire et qui mentent parfois (354).

L'audace de cette grande exploratrice du XIX^e siècle français, si évidente dans sa vie, ne l'est pas autant dans son œuvre. Sand y a bien privilégié la sexualité de la femme, mais l'érotisme et la libido y figurent relativement peu. Selon la biographe, la modernité de Sand se rattache moins à son féminisme et à son socialisme qu'à la manière dont elle aborde à tâtons des idées imprécises rattachées au moi et aux autres, à la psychologie individuelle, à la société et à l'histoire. Elle a de fortes intuitions du subconscient auquel elle s'intéresse bien avant Freud.

Le véritable amour de l'écrivain, tel qu'il se dégage de ces pages, amour qui ne l'a jamais déçue, c'est l'acte d'écrire. Parmi les épigraphes tirées de l'œuvre de Sand et placées en tête des chapitres, il en est une qui le confirme : « Those who are filled with true love for their art have nothing to fear », ceux qui aiment leur art d'un amour authentique n'ont rien à craindre.

Aleksandra GRUZINSKA
Arizona State University

**La maison de George Sand à Nohant, par Anne-Marie de Brem,
Éditions du Patrimoine, Itinéraires, 1999, 39 F.**

Nohant, tel que vous ne l'avez jamais aussi bien vu. Ainsi apparaît-il, présenté par Anne-Marie de Brem, Conservateur général du patrimoine des musées de la Ville de Paris, dans un très joli guide fourmillant d'informations et d'illustrations (145) réparties sur une soixantaine de pages.

N'est-il pas surprenant de parvenir à raviver à ce point, grâce à des photographies prises sous un angle neuf, les couleurs d'un site fort connu, à créer, par la mise en valeur de détails significatifs, par des trouées lumineuses à travers les sous-bois, une atmosphère de sérénité mélancolique ? Guide précieux pour qui veut s'attarder sur des visions qu'une visite ne permet pas toujours d'enregistrer. L'atelier de Maurice Sand, longtemps condamné à l'invisibilité par des travaux de réfection, se retrouve ici tel qu'il fut jadis, désordre en moins. Les hôtes principaux de la romancière (habi-

tuels, ou moins habituels mais très fameux) sont présents par notices, dessins, portraits, caricatures ; les amis berrichons les plus proches ne sont pas oubliés.

Quant au plan introductif, il constitue une rafraichissante trouvaille. L'histoire des chambres de Nohant et de leurs diverses destinations (p. 54-60) révèle un étrange non-dit : aucune de ces pièces n'est indiquée comme ayant abrité un hôte pourtant familier des lieux pour avoir habité Nohant pendant quinze ans et y avoir joué un rôle majeur dans bien des domaines. Il s'agit d'Alexandre Manceau, dernier compagnon de George Sand, sa plus longue liaison, la plus fidèle, et qui ne connut d'autre rupture que la mort. L'écrivain a osé pour lui, et pour lui seul que l'on sache, rappeler, pour une fois, son fils à la décence et s'éloigner quelques années de sa famille par solidarité envers un compagnon d'un dévouement et d'une générosité jugés par elle exceptionnels.

Ce beau guide qui n'oublie ni la position géographique du domaine, ni les horaires d'entrée est à placer, l'été dans la boîte à gants, l'hiver sur une étagère au côté de l'irremplaçable *George Sand en Berry*, de Georges Lubin (Éditions Complexe, 1992).

Aline ALQUIER

**Bernadette Chovelon, « Dans Venise la rouge ».
Les amours de George Sand et de Musset,
« Voyageurs Payot », 1999, 174 p., 95F**

Le charme de Bernadette Chovelon est de s'introduire sans complexes dans une aventure dont les moindres détails ont été soupesés par deux ou trois générations de chercheurs chevronnés. Cependant, même si le début est un peu incertain (Le restaurant Lointin ne paraît pas avoir été le premier lieu de rencontre, la date est quelque peu controversée, les échanges entre les futurs amants sentent à plein l'arrangé), Bernadette Chovelon sait raconter. Elle s'est fait la plume avec Majorque. Et sa matière (extraits de lettres des protagonistes et de leur entourage, mémoires de Sand, Journal intime...) constitue du beau matériau et de l'incontournable. Attention pourtant aux « raccords » ouvrant la porte aux clichés. À vouloir broder sur trop de détails on n'évite pas certains à-peu-près.

L'ensemble est néanmoins bien enlevé. Il témoigne d'une passion, vive et bien sentie, pour Venise. Les lecteurs, si l'on juge d'après le succès, la partagent.

Cécile BELON

**Pierre de Boisdeffre, *George Sand à Nohant*,
Préface de Françoise Chandernagor,
Christian Pirot éditeur, 2000, 234 p., 120 F**

Descendant de Jules Néraud, dit « le Malgache », P. de Boisdeffre écrit un ouvrage d'autant plus motivé que les paysages sandiens l'ont imprégné dès l'enfance. Agréablement mis en pages par Jean-Jack Martin, éclairé d'illustrations presque toutes connues mais dotées d'une précieuse Table, ce livre, comme le titre le précise, est axé sur le rayonnement de Nohant. D'emblée, l'auteur annonce laisser de côté l'œuvre et la pensée philosophique, politique et religieuse de la romancière, mais comme le projet n'est pas entièrement tenable, il effleure ces domaines en badinant. C'est ainsi, par exemple, qu'il imagine Leroux donnant à Sand « ses premières leçons de socialisme ». On comprend vite, si on l'ignorait, que P. de Boisdeffre privilégie la correspondance et l'œuvre autobiographique de la voisine et amie de son bisaïeul. Bon choix, sans doute, mais par trop tranché : certaines lettres ne sont-elles pas d'un faible intérêt, et peut-on, par ailleurs, exclure que quelques bribes de génie se soient égarées dans la fiction ?

À trop vouloir faire de Sand une Berrichonne absolue, P. de Boisdeffre en vient à affirmer (p. 14) que de 1848 à sa mort, elle n'aurait presque pas quitté Nohant. C'est oublier ses multiples voyages d'affaires et ses liens avec les théâtres parisiens où ses pièces sont présentées. Autre erreur qui choque de la part d'un connaisseur : *Indiana* n'est pas signé George Sand mais G. Sand, comme le sera encore *Valentine*. Ce n'est que progressivement que Georges apparaît, puis perd définitivement l's final. De même, est-il admissible qu'en l'an 2000 l'on se réfère encore au (faux) journal de Chopin dont l'inventeur a, depuis longtemps, avoué sa paternité occasionnelle ? Bref, aux connaisseurs de Sand, le livre apporte peu ; aux novices, un plaisant survol.

C.B.

***Le Siècle de George Sand*
Textes réunis par David A. Powell, Faux Titre
n° 153, Rodopi, Amsterdam, 1998, 373 p.**

Prévue dès notre dernier numéro, cette étude nous parvient seulement à ce jour, ce qui rend sa dédicace (« à la mémoire de Mady Lubin ») d'autant plus émouvante en cette année 2000, où le cher couple ami de Sand se trouve dans l'au-delà réuni.

Le titre, au raccourci ambitieux, se comprend plutôt comme « l'image du XIX^e siècle dans l'œuvre de Sand » ; et le contenu s'en construit, autour de trois facettes attendues, selon trois sections équilibrées :

I. HISTOIRE, POLITIQUE, SOCIÉTÉ – où 12 articles (dont 6 en français) explorent avec pertinence des aspects variés de l'engagement politique de la romancière. Par exemple :

– « Politique, le mot et la chose », où S. Vierre s'attache au lexique pour comprendre l'idée ;

– « George Sand et Victor Hugo, deux visions parallèles de la Révolution », rapprochement original de K. Biermann ;

– « Sand : du socialisme à son abandon », où Michèle Hecquet, s'appuyant notamment sur *La Ville noire* et *Nanon*, voit, plutôt qu'un abandon, une mutation du socialisme sandien en féminisme social.

II. FEMME, FÉMININ, FÉMINISME : 13 articles (4 en français) focalisent sur le problème incontournable du féminisme sandien et ses rapports avec le siècle. Ainsi :

– « G.S. et les mouvements d'émancipation féminine : lectures étrangères ». où S. Van Dijk examine les interprétations diverses de l'influence, réelle ou possible, qu'eut hors de France le succès des romans sandiens sur leurs lectrices ;

– « Déconstruction du genre et intertexte de l'androgynie dans *Gabriel* ». C. Bertrand-Jennings vient à point nous éclairer sur l'androgynie féminine plutôt que masculine dans ce roman-théâtre que l'actualité nous fait actuellement redécouvrir à travers la mise en scène de Gilles Gleizes ;

– « Sand, Lamennais et le féminisme : le cas des *Lettres à Marcie* » par N. Harkness, qui y trouve le reflet de la controverse entre ce prêtre et Sand, ce qui ôterait au narrateur masculin des *Lettres* le rôle habituellement reconnu du porte-parole des contradictions inhérentes au féminisme sandien ;

– « La figure de l'actrice et la réflexivité du discours romanesque dans *Lucrezia Floriani* ». D. Laporte voit là une œuvre charnière quant à la mise en œuvre des conceptions sandiennes du statut des couples et des actrices.

III. CULTURE : ART et QUESTIONS SOCIALES DU XIX^e SIÈCLE : 11 articles (4 en français), aux thèmes variés : morale, imaginaire, musique, poésie... Entre autres :

– Barbara Waldinger s'interroge sur la philosophie faustienne des *Sept Cordes de la Lyre* ;

– Thelma Jurgrau relève un récurrent racisme antisémite dans les lettres qu'écrivit Sand, en dépit de sa sympathie envers ses correspondants juifs ;

– Reginald Mc Ginnis réconcilie de façon paradoxale, mais plausible, « Sand and Baudelaire » par leur « Politics of Charity ».

L'ensemble du recueil constitue une intéressante somme de points de vue originaux sur des rapports signifiants de l'œuvre de Sand avec le contexte historique. Sont étudiés en références une quarantaine d'écrits sandiens, et non les plus explorés, tels *Le roi attend* (« "Ton vengeur veille" : La cause de G.S., at the Théâtre de la République, April 6, 1848 », par

T. Wilkerson), *Claudie* (« Vision prolétaire et féministe ? », par S. Charron), *La Filleule* (« An A-Political Sand ? », A. Réa), *La Marquise* (« Feminism and Romantic Idealism », C. Fernandez), ou *Le Dernier Amour* (« and Its Sexual Politics », G. Seybert). Les trente-sept essais ainsi réunis éclairent largement l'ampleur du rôle joué par la romancière au sein et au-delà de son époque, tant dans le domaine littéraire que culturel, social ou politique. La présentation nous rappelle que ces textes sont issus du Colloque International tenu à l'Université Hofstra de New York en novembre 1996 : la liste complète des communications figure dans notre revue des AGS, numéro 19 (1997), pp. 51-53.

C.S.

* Robert Chouard, *Promenades en Berry avec George Sand*, Condé-sur-Noireau, C. Corlet, 1996, 199 p., ill.

* Thierry Poyet, *Mon amie George Sand. Un portrait selon Gustave Flaubert*, Tours, éd. Nouvelle République, 1998, 78 p.

* Marielle Caors-Vendekerkhove, *George Sand et le Berry. Paysages champêtres et romanesques*, Éditions Royer, Coll. Saga-Lettres (refonte allégée d'une thèse de 3^e cycle intitulée *Le Berry de G. Sand : géographie imaginaire*, enrichie de photographies signées de Bart Vandekerkhove.)

AUTRES ARTICLES

* Leisha M. Ashdown-Lecointre, « Bouffon sublime, bouffon grotesque. Chute de l'acteur romantique [*La Marquise*] », *Essays in French Literature*, 34, 1997, 23-36.

* Marlylin Brown, « Passages du manque à l'épanouissement chez les héroïnes des premières nouvelles de Sand », *Francographie*, 5, 1996, 25-33.

* Hope Christiansen, « Masters and slaves in *Le Rouge et le Noir* and *Indiana* », *The Play of Terror in XIXth century France*, University of Delaware Press, 1997, 197-208.

* Evelyne Cosset, « *Consuelo*, nature et fonction de l'espace », *19th Century French Studies*, 27, 1998-99, 51-61.

* Peter Dayan, « Who is the narrator in *Indiana* ? », *French Studies*, London, LII, 1998, 52-161.

* Naoko Ebara, « *Mauprat*, un roman progressiste », *Gallia*, Bull. de la Soc. de langue et litt. fr. de l'Univ. d'Osaka, XXXV, 1995, 9-17.

* Naoko Ebara, « L'utopie de Sand », *Gallia, op.cit.*, XXXVII, 1997, 9-16.

* Françoise Genevray, « La réception de George Sand à l'épreuve du féminisme russe (1856-1866) », in Recueil *L'Ours et le coq. Trois siècles de*

relations franco-russes. Essais en l'honneur de Michel Cadot.

* Jeanne Goldin, « La langue et la femme. Femme-auteur et pseudonyme masculin. [Gabriel]. » *À la recherche du XIX^e siècle*, n° 3, Toronto, 1998, 123-137.

* James Hamilton, « Symbolic incest in *François le Champi*. The true protagonist of "redeeming the father". A fairy tale interpretation ». *À la recherche du XIX^e s.*, n° 2, Toronto, 1996, 51-68.

* Doris Kadish, « Gendered readings of *Uncle's Tom cabin*. The example of Sand and Flaubert », *19th century French Studies*, New York, XXVI, 1997-98, 308-320.

* Pierre Laforgue, « *Indiana* ou le féminin et le romanesque entre politique et social », *Romantisme*, XXVII, 1999, 27-37.

* Anne Mac Call St Saëns, « On the heels of *Corinne*. Venice, Sand's traveler and a case for urban renewal », *Romanic Review*, NY, XXXIX, 1998, 219-230.

* Anne Mac Call St Saëns, « La correspondance Sand-Musset et la critique "fin de siècle" », *L'épistolaire, un genre féminin ?*, Champion, études réunies par Ch. Planté, 1998, 265-278.

* Christine Planté, « Une lettre d'homme, une lettre de femme. Traitement sexué de l'épistolaire dans *Le Marquis de Villemer* », *L'épistolaire, etc., op. cit.*, 253-264.

* David A. Powell, « Disease, democracy, and diary. Sand's diary of a traveller during the war », *Autobiography studies*, XI, 1, 1996, 82-92.

* David A. Powell, « "La langue de l'infini". Sand et la langue musicale », *À la recherche du XIX^e s.*, n° 3, *op. cit.*, 139-153.

* David A. Powell, « Lettres cachées, lettres secrètes. *Le Journal intime* de Sand », *Des mots pour s'écrire*, Presses univ. de Dijon, 1997, 103-111.

* Mireille Rosello, « Colette's *Prisons et paradis* and Sand's recipes », *Infiltrating culture. Power and identity in contemporary women's writing*, Manchester-NY, XIV, 1996, 107-145.

* Claudine Souy, « *Consuelo / La Comtesse de Rudolstadt*. l'ombre des Lumières », *Le roman et l'Europe, Actes du Colloque d'Amiens*, PUF, 1997, 97-107.

REVUES

* *Studi francesi* (Turin), n° 127, Année XLIII, fasc. I, janvier-avril 1999. Intéressant article d'Alessandra Martina. « Articolazione retorica ed enmi nella *Confession d'un enfant* du siècle di Alfred de Musset » ; pp. 44-59.

KOURROGLOU : un objet littéraire mal identifié

Dans l'article ainsi titré de la *Revue de Littérature comparée* (3/1999, pp. 307-327), Françoise Genevray revient sur les causes de l'insuccès de publication puis d'édition complète en France de *Kourroglou*, déjà évoqué par elle-même dans le N° 20 (1998) de notre revue. Avant tout, précise l'auteur, l'identité du texte est restée floue pour le lecteur : Sand, en le présentant, « le nomme tantôt conte, tantôt poème, tantôt épopée persane ».

Après avoir situé les lieux d'origine de la légende, d'abord orale puis écrite du bandit-poète-redresseur de torts afin de remonter à la possible « version mère », Françoise Genevray s'interroge sur son inspirateur présumé. Quels que fussent le substrat historique et la mouvante aire d'origine, la célèbre geste se répandit dans de nombreuses parties du Caucase, du Turkestan, d'Anatolie et au-delà. Soucieuse d'en suivre la trace la diffusion, F. Genevray se réfère aux indications de George Sand et, à travers celles-ci, à leur « source », Alexandre Chodzko. Elle part de l'itinéraire du *Kourroglou*, version anglaise, pour remonter à l'endroit où les divers apports se recoupent, se rapportant parfois aux précisions de l'orientaliste, négligées par Sand ou inconnues d'elle. Spatialement et linguistiquement, elle fait entrevoir de fabuleux mélanges culturels. Dans la traduction revue par Sand, note-t-elle, « les composantes turques sont légèrement estompées » pour diverses raisons (entre autres d'actualité politique) tandis qu'elle privilégie le côté persan de l'œuvre. L'un des mérites de la romancière, une fois lu ou parcouru l'intégralité du texte, fut de le déclarer œuvre achevée, « véritable poème », épopée populaire, voire, afin de mieux s'introduire en médiateur, de le rapprocher de plusieurs grandes figures littéraires d'Europe. Mais le public n'était pas prêt à accueillir *Kourroglou*. Cet échec a, jusqu'à présent, contribué à stopper sa pénétration en France.

Histoires littéraires, Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, 32 avenue de Suffren, 75015 Paris

Cette revue, dont le premier numéro est sorti en janvier 2000, comprend :

- Des documents littéraires inédits sur des écrivains français du XIX^e ou du XX^e siècle : correspondance, fac-similés, biographies, etc.

- Des articles consacrés à l'histoire littéraire proprement dite : histoire de mouvements littéraires, historique de revues, etc.

- Une chronique d'information sur les ventes et les catalogues d'autographes et de livres rares.

- Une chronique bibliographique rendant compte des publications du trimestre touchant la littérature des XIX^e et XX^e siècles.

– Les revues existantes d'amis d'écrivains du XIX^e et du XX^e siècle auront une rubrique spécifique, avec présentation des points importants de chaque livraison.

– Chaque livraison contiendra des annonces ou des comptes rendus de colloques.

La revue rendra compte des bulletins annuels, semestriels ou trimestriels des Sociétés d'amis qui lui seront communiqués, avec mention d'une adresse pour les lecteurs désireux de s'abonner à un bulletin donné.

George Sand Studies

Hofstra University, Vol. XVII, n^{os} 1 et 2 (1998)

Au Sommaire :

* Lucienne Frappier-Mazur, « George Sand et Généalogie. Adultère. Adoption et légitimation dans *La Confession d'une jeune fille* (1864) ».

* Janet Beizer, « The Mother, the Bird and the Letter : Notes on *Histoire de ma vie* and the Origins of Writing ».

* Peter Dayan, « De la traduction chez Sand » (ndlr = traduction littéraire d'écoutes musicales).

* Christine Planté, « *L'Atelier d'un peintre* de Marceline Desbordes-Valmore : Le roman d'une poète ».

* Annabella Réa, « La femme dans la ville sandienne ».

* Nigel Harkness, « Le "style homme" et le "style femme" : Defining Masculinity and Femininity in *Le Marquis de Villemer* ».

* Brigitte Diaz, « George Sand face à ses images ».

* Renaud Redien-Collot, « *La Petite Fadette*, d'une origine à l'autre ».

SAND ET SON SIÈCLE

Simone Bernard-Griffiths, *Le Mythe romantique de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet*, Honoré Champion, Paris, 1999, 682 p.

Trois parties progressives suivent un mouvement ascendant qui conduit le lecteur de l'individuel au culturel puis à l'universel, trinité qui reproduit implicitement les trois niveaux structurels reconnus des mythes : histoire, transfiguration, prospective.

Le *Liminaire* établit d'emblée que *Merlin l'Enchanteur* de Quinet possède les caractéristiques propres au mythe littéraire : la légende, issue de la tradition des chants populaires celtiques, des triades bardiques, de l'historiographie, du roman médiéval, se constitue en récit archétypal de structure ternaire, le personnage de Merlin prenant la triple figure de prophète, d'enchanteur et d'enchanteur désenchanté.

« Dans sa ferveur palingénésique, Quinet enrichit à son tour cette trilogie de significations nouvelles. Il s'exprime et se recrée sous les traits d'un Merlin moderne. De la légende traditionnelle il fait une légende personnelle qui est à la fois légende de l'exil, véritable odyssée du moi ; une légende de la création mythologique, sorte d'odyssée d'une imagination qui, au terme d'un pèlerinage aux sources textuelles, s'avance au-devant de nouvelles magies poétiques ; une légende des siècles enfin, en qui revit l'odyssée de l'histoire universelle ». Ce sont ces pistes d'étude que la thèse examine et développe.

Le livre premier, **La mythologie de l'exil ou l'odyssée du moi**, nous invite à lire l'ouvrage de Quinet comme une autobiographie mythique. Le proscrit du Deux Décembre et l'Étranger qu'est Merlin se rejoint dans l'expérience commune de l'exil, assimilé à une prison, un bagne, mais surtout à l'obsédante expérience de la mise au tombeau d'un enseveli vivant¹. C'est aussi ce qu'illustrent les péripéties de l'écriture : de la genèse du texte, difficile et contrariée, à la réception de l'œuvre, « toute l'histoire [...] de Merlin n'est qu'une longue suite d'efforts pour échapper à la tombe »² – celle qui creusent par exemple la censure, l'éloignement du centre littéraire qu'est Paris, l'indifférence ou l'oubli des compatriotes subissant le joug de Napoléon-le-Petit.

Quinet parvient néanmoins, grâce aux pouvoirs de l'imagination, à faire de la tombe un espace de purification et de renaissance, de la terre d'exil un nouveau royaume, et des sources textuelles, celtiques et médiévales, un tremplin pour la mythologie du moi.

Le livre deuxième, **La mythologie de la poétique ou l'odyssée du texte**, traite précisément de la part d'originalité du *Merlin* de Quinet, face à une riche tradition. Les choix de l'auteur sont commentés et reliés aux schèmes importants de son imaginaire. Par exemple, l'épisode de l'enserrement de Merlin donne lieu à une réécriture ludique dont la signification s'éloigne intentionnellement de la tradition : alors que la fable médiévale accusait en Viviane l'éternelle rouerie féminine, la geste romantique de Quinet exalte à travers elle la Femme et l'Amour.

Les trois chapitres regroupés sous le titre de « Quinet l'Enchanteur » sont particulièrement magiques : on entre dans le « Musée imaginaire » de Quinet, riche de pérégrinations réelles ou rêvées, de références littéraires et de rêveries poétiques ; on parcourt l'univers musical de l'auteur où le poète musicien reçoit mission civilisatrice ; on arrive au pays des songes et de l'élevation spirituelle, que symbolisent la thématique de l'Aile et certains sortilèges de Merlin, telles les libérations de Prométhée ou d'Icare.

Le livre troisième, **La mythologie de l'histoire ou l'odyssée des peuples et des dieux**, tisse les liens entre le mythe, ce langage primitif et poétique de l'enfance des peuples ; l'épopée, qui épure et transcende « les souvenirs du monde »³ ; et l'histoire. Quinet le proscrit peint le sombre défilé des peuples en exil, transposant dans le discours épique ses jugements

d'historien – non sans régler au passage quelques comptes personnels avec des terres inhospitalières comme l'Angleterre, la Belgique, ou abhorrées comme l'Allemagne. La peinture des peuples souffrants entraîne celle, plus désolée encore, de la décadence et de la mort des civilisations autour d'un motif archétypal : l'Italie, la Grèce, pays des Ruines⁵. S'élabore dans l'œuvre une philosophie de la dégénérescence selon laquelle « l'esprit de décadence est un esprit sophistique qui exalte le vide sous toutes ses formes »⁶.

Mais la mort est aussi annonciatrice de renouveau. L'enchanteur, animé par l'Amour, la Justice, a mission fondatrice dans les contrées parcourues : selon la liturgie des commencements mythiques, il donne aux peuples leur lieu d'origine (ce sont les images récurrentes du berceau, du nid, de l'île), les initie aux prémices de la civilisation, leur enseigne les métiers et les arts. Surtout, il renouvelle le mythe de la Table Ronde et du saint Graal dont il est l'instigateur. Les peuples invités, placés autour de la Table sans distinction de classe sociale, selon un idéal de cohésion, d'égalité et d'harmonie, partagent les mets et les libations d'une Cène romantique. Il s'ensuit une réécriture peu orthodoxe des religions, qui aboutit entre autres à la réconciliation de Merlin (le fils) et de Satan (le père) avant la conversion du diable. Le bien triomphe en définitive du mal – non sans dérision et désenchantement : l'auteur est décidément bien un enfant du Siècle.

Le Mythe romantique de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet, outre l'intérêt de l'analyse, est incontestablement un ouvrage de référence sur l'auteur Quinet, dont Simone Bernard-Griffiths est l'un des rares spécialistes actuels. Ce travail prend également rang dans les études d'historiographie et de mythographie. Une bibliographie de trente-sept pages récapitule les textes de Quinet et les publications critiques ; elle est suivie d'un précieux index des noms de personnes et de personnages.

À travers l'exploration qu'en fait Edgar Quinet et que décrypte Simone Bernard-Griffiths, on perçoit aussi combien le propre du mythe, notamment au siècle romantique, est d'enjamber les siècles pour en fonder la permanence. C'était justement, selon nous, l'avis de George Sand saluant le talent du chanteur de *Merlin* dans un hommage amical à trois grands historiens de son siècle : « Henri Martin, Edgar Quinet, Michelet, vous élevez nos cœurs, dès que vous placez les faits de l'histoire sous nos yeux. Vous ne touchez point au passé sans nous faire embrasser les pensées qui doivent nous guider dans l'avenir »⁷.

Nathalie ABDELAZIZ

1. S. Bernard-Griffiths, *Le Mythe romantique de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet*, H. Champion, Paris, 1999, p. 17.

2. Rappelons que, selon la légende, l'enchanteur est « enseré » par Viviane, à laquelle il a lui-même enseigné le moyen de détenir un homme par un charme.

3. S. Bernard-Griffiths, *ibid.*, p. 51.

4. Edgard Quinet, « Préface », *Napoléon*, cité p. 391.

5. « Quinet transpose dans l'Hellénie mythique de *Merlin* le paysage des ruines morales qu'il découvre dans l'histoire de son temps rongé par la décadence. Pour que ce détour par les sites oraculaires du passé soit proprement archétypal, il associe l'Italie à la Grèce. Ces deux patries de l'Occident deviennent, dans *Merlin*, des royaumes sur lesquels règnent les esprits des ruines fières, comme les contemporains de l'exilé, d'avoir les décombres pour empire ». S. Bernard-Griffiths, *op. cit.*, p. 445.

6. S. Bernard-Griffiths, *op. cit.*, p. 676.

7. G. Sand, *Histoire de ma vie. Œuvres autobiographiques*, t. II, pp. 456-457.

CD-ROM : « Balzac. Explorer La Comédie humaine ».

Seule édition moderne de *La Comédie humaine*, d'après le texte de l'édition originale (éd. Furne, la dernière du vivant de l'auteur). Ce CD-ROM s'adresse au « grand » public, y compris les plus jeunes, invités, grâce à un moteur de recherche particulièrement rapide et souple, à circuler dans *La Comédie humaine* comme dans un énorme jeu de piste : de roman en roman, de personnage en personnage, de ville en ville, etc. Ce qui n'exclut pas, en parallèle, une notice pour chaque œuvre (avec résumé et récapitulation des personnages et des lieux), une biographie sous deux formes (complète et simplifiée), en liaison avec des images, des chronologies (de l'époque, des fictions balzaciennes, de la vie de Balzac), des propositions d'études, des explications de textes et des fiches scolaires. Les outils bibliographiques plus spécialement destinés aux étudiants et aux chercheurs, peuvent être également précieux pour les enseignants.

Renseignements : 01 43 21 63 46 (tél. et fax).
Email : nmozet@club-internet.fr.

COLLOQUES

**Colloque *Ville et nature dans l'œuvre
de George Sand*
Clermont-Ferrand, 23-24-25 novembre 2000**

Organisé par le Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques, le colloque « Ville et Nature dans le roman sandien » (romans, œuvres autobiographiques, correspondances) est placé sous la direction de Simone Bernard-Griffiths. Il se tiendra les 23, 24 et 25 novembre 2000 à la Maison de la Recherche de l'UFR Lettres, Langues, Sc. Humaines de l'Université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand).

Pour tous renseignements s'adresser à S. Bernard-Griffiths, 09 rue de l'Écorchade, 63400 Chamalières, France. Fax CRRR : (33) 04 73 34 66 16.

PROGRAMME PRÉVISIONNEL

Jeudi 23 novembre 2000. Matinée :

Présidence : Henri Bonnet. 9 h 30. J. Ehrard (Univ. Clermont II) : « Ville et campagne à la fin du XVIII^e siècle ». 10 h 15. B. Hamon (Univ. Saint-Quentin-en-Yvelines) : « L'action de George Sand pour réconcilier villes et campagnes (mai-juin 1848) ». 11 h 15. B. Segoin (Barjols) : « La dialectique ville/campagne dans la *Correspondance* et les œuvres autobiographiques de George Sand ». 12 h 00. I. Naginski (Tufts University, U.S.A.) : « Ville et Nature dans *Histoire de ma vie* ».

Après-midi :

Présidence : Isabelle Naginski. 14 h 30. H. Bonnet : « En contrepoint de la structure dialectique ville/nature, le mythe sandien, unitaire, du village de campagne français : Gargilesse ». 15 h 15. C. Planté (Univ. Lyon II) : « La campagne de *Monsieur Sylvestre* » (sur *Monsieur Sylvestre* et *Le Dernier Amour*). 16 h. J.-P. Leduc-Adine : « La campagne dans *Le Compagnon du Tour de France* ».

Présidence : Annabella Rea. 17 h 15. G. Chalaye (Univ. Rennes I) : « La dialectique ville/campagne dans *Consuelo* et *La Comtesse de Rudolstadt* ». 18 h 00. C. Agutter (Univ. Paris X-Nanterre) : « Ville et nature, géographies mythiques des voyages dans *Mauprat* de George Sand et *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë ». 18 h 45. K. Wiedemann (Univ. Nancy II) : « Nature et écriture ethnographique chez George Sand et Anette von Droste-Hülshoff (1797-1848) ».

Vendredi 24 novembre 2000. Matinée.

Présidence : Simone Vierne. 9 h 00. M. Caors : « Images de la Châtre, ville "de campagne" dans quelques romans sandiens ». 9 h 45. S. Bernard-Griffiths (Univ. Blaise-Pascal, Clermont II) : « Antithèse et jeux de miroirs : ville et nature dans *André* (1835) ». 10 h 45. A. Fatih (Univ. Lille III) : « Paris, ville de province et nature dans *Rose et Blanche* (1831) ». 11 h 30. C. Grossir-Souny (Univ. Amiens) : « Ville, nature et industrialisation ». 12 h 15. J. Frölich (Oslo, Norvège) : « Ville contre Nature, Flaubert contre George Sand ? Dialogues au sujet d'une poétique du roman ».

Après-midi :

Présidence : David Powell. 14 h 45. B. Lane (Swarthmore College, U.S.A.) : « La cité idéale dans *La Ville Noire* de George Sand et *Travail* d'Émile Zola ». 15 h 30. J. Guichardet (Univ. Paris III Sorbonne-Nouvelle) : « La présence de Paris dans *Horace* : George Sand dans le sillage balzacien ? »

Présidence : Françoise Van Rossum. 16 h 30. J. Neboit-Mombet (C.R.R.R.) : « Ville et nature, nature et culture : l'exemple de *Francia* ». 17 h 15. D.A. Powell (Hofstra University, U.S.A.) : « La nature dans la ville : l'exemple de *La Filleule* ». 18 h 00. A. Rea (Occidental College, U.S.A.) : « Babylone et Éden : Ville et nature dans *Isidora* ». 18 h 45. A. Szabó (Univ. de Debrecen, Hongrie) : « Y a-t-il de la place pour la nature dans les villes ? ».

Samedi 25 novembre 2000. Matinée :

Présidence : Jeanine Guichardet. 9 h 00. A. Santa (Univ. Lleida, Espagne) : « La Nature opposée à la ville dans *Un Hiver à Majorque* ». 9 h 45. L. Lecointre (Massey University, Nouvelle-Zélande) : « Ville, nature et esthétique théâtrale selon George Sand ». 10 h 00. S. Vierne (Univ. Grenoble III) : « Le refuge dans la ville ». 10 h 45. P. Berthier (Univ. Paris III-Sorbonne Nouvelle) : « *Lettres d'un voyageur* : le cru et le cuit ». 11 h 15. N. Abdelaziz : « Ville et nature : une morale structurelle du roman sandien ? ».

*

* « *Le romantisme et les attaches provinciales* », tel était l'intitulé d'un Colloque qui devait se tenir les 27 et 28 juin 2000 dans le cadre du Festival romantique organisé par l'Association La Maison du Berger à Blanzac (16250, arrt d'Angoulême). Simone Vierne, professeur émérite et Gérard Peylet, professeur à l'Université de Bordeaux devaient y faire des communications sur George Sand.

* Au Colloque « *Le sacré et le romantisme* » qui, organisé par A. Poli, se tiendra à Vérone du 28 au 30 septembre 2000, F. Van Rossum-Guyon interviendra à propos de *Consuelo*.

THÈSES

**Bernard Hamon, *George Sand et la politique*,
Thèse sous la direction de Jean-Yves Mollier
Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines**

Cette thèse qui a valu à son auteur la mention Très Honorable avec les félicitations d'un jury composé de Michelle Perrot, président, Diana Cooper-Richet, Nicole Mozet et Jean-Yves Mollier, a été soutenue le 18 décembre 1998 dans les locaux de l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

Ce travail avait pour ambition d'analyser les idées politiques de George Sand et d'en mesurer l'évolution au gré des changements de régimes et des ruptures si importantes – trois révolutions –, à travers la réflexion

mais aussi l'action constamment menées pour rechercher la vérité et défendre ses idées.

Longue de 873 pages, nourrie par une connaissance intime de l'œuvre au sens large de la femme de lettres, romans, correspondance, agendas, ouvrages autobiographiques, journaux – le théâtre a semblé à l'auteur de peu d'intérêt pour le sujet, compte tenu du poids de la censure sous le Second Empire – cette thèse à la bibliographie très fournie, a pris le parti, que l'on peut discuter, d'épouser la chronologie afin de suivre les cheminements, les inflexions et l'évolution de la pensée de George Sand. Il est vrai qu'une approche thématique avait déjà été tentée, il y a quelques années, par Pierre Vermeylen de l'Université de Bruxelles, et qu'il était sans doute difficile d'utiliser à nouveau ce chemin.

Logique avec son choix, Bernard Hamon a eu le mérite de faire à la fois une lecture scrupuleuse de la correspondance en parallèle avec celle des œuvres romanesques et « polémiques », en tenant compte des circonstances de la vie publique et privée de Sand. La solidité du fil conducteur – à savoir l'évolution des rapports de la femme de lettres avec la politique (pensée, action, attitudes) est bien venue. Le déroulement, chronologique, prend en compte les événements publics, mais aussi les circonstances privées d'une vie de femme nécessairement sous contrainte et qui doit beaucoup au singulier de ses rencontres. Documenté, argumenté, le récit montre une femme aux prises avec son temps, ferme dans ses convictions : la République et sa devise – l'égalité sans doute plus que la liberté –, très marquée par l'égorgement de juin 1848, et la peur de le voir recommencé, ce traumatisme expliquant en partie l'attitude devant la Commune qu'elle ira jusqu'à qualifier d'*horrible aventure* menée par des *coquins de bas étage*. L'auteur précise l'évolution d'une femme constamment contrainte par les événements à réviser à la baisse ses espoirs politiques et sociaux jusqu'à un socle *a minima* – Suffrage universel masculin et république bourgeoise qu'elle qualifiera de *sage*, conduite par un Thiers qui ne lui était pas spécialement sympathique avant 1871. Il fait voir également le décrochage progressif de la romancière par rapport à une organisation politique, « cette vilaine chose », dont elle ne comprend – ou se refuse à comprendre – les arcanes, nostalgique qu'elle reste de la démocratie directe. Les pages consacrées aux débats sur la République, le saint-simonisme, le communisme et la Révolution de 1848 sont parmi les meilleures, de même la période 1870-1875 est analysée de manière équitable et lucide. Par contre, le Second Empire est plus flou et c'est dommage, mais peut-être l'auteur travaillera-t-il, un jour, à analyser plus à fond cette époque jusqu'à présent un peu délaissée.

Georges DERCOURT

Chiho Watanabé-Akimoto

Le merveilleux dans l'œuvre de George Sand

Voici le titre de la belle thèse de quelque cinq cents pages, soutenue brillamment par Mme Watanabé-Akimoto, à l'université de Paris VIII, le 8 décembre 1998.

Cette thèse, sous la direction de Mme le Professeur Béatrice Didier, est le résultat d'un travail considérable, accompli, il faut le souligner, dans des conditions assez difficiles, vu l'éloignement géographique de son auteur, qui est japonaise et réside à Tokyo. Ce qui explique certaines maladresses au niveau de l'expression écrite, qu'il sera facile de corriger pour une publication. Celle-ci en effet est plus que souhaitable étant donné le grand intérêt du sujet et celui de la recherche et de ses résultats. « Le merveilleux dans l'œuvre de George Sand » est en effet un ouvrage remarquable. L'œuvre de Sand est envisagée ici sous un aspect essentiel qui n'avait pas été étudié de manière systématique et dans toute sa complexité.

Disons d'abord que le premier mérite de cette thèse réside dans l'ampleur du corpus. Mme Watanabé-Akimoto, ce qui est très rare, a pris en compte la totalité de l'œuvre sandienne, dont elle respecte à la fois la chronologie et la diversité. De *Consuelo* et *Spiridion*, jusqu'aux pièces de théâtre, en passant par les *Contes d'une grand-mère* et les romans dits champêtres, c'est l'ensemble multiforme de l'œuvre de George Sand qu'embrasse l'auteur. Elle tient compte ainsi de l'incroyable variété des textes sandiens, des différences de genres et de formes, et ceci sans jamais perdre de vue l'angle particulier de sa recherche, soit le merveilleux et le fantastique ainsi que les rapports que ces deux aspects de l'œuvre entretiennent entre eux. Il faut souligner l'ampleur des connaissances de Mme Watanabé qui, à la fois, fonde et enrichissent son propos et font de son travail une mine de références. Celles-ci étaient réclamées par le sujet certes, mais l'effort n'en est pas moins remarquable, tant en ce qui concerne le contexte culturel proprement littéraire et les sources des textes, que l'Histoire des idées, politiques, sociales et scientifiques au XIX^e siècle. Les contemporains et les prédécesseurs de Sand susceptibles d'avoir nourri sa pensée, comme Pierre Leroux évidemment, mais également ceux par rapport auxquels elle se situe ou s'oppose ou, en tous cas, se différencie : Hoffmann, par exemple, ou Nodier et bien d'autres, qui, non seulement sont invoqués, mais ont été lus et sont utilisés avec pertinence. La très complète bibliographie et l'Index des noms représentent de véritables outils de travail. Mais surtout cette culture permet à Mme Watanabé-Akimoto de dégager la spécificité sandienne et de montrer son originalité.

Mme Watanabé fait preuve également d'une bonne maîtrise des instruments théoriques et des concepts critiques, en se référant à des théories littéraires et des méthodologies différentes et complémentaires : l'analyse du fantastique de Todorov, dont elle n'hésite pas à mettre en évidence les limites en ce qui concerne

la pratique sandienne, la thématologie bachelardienne, ou encore les différentes approches : structurale (Proppienne) et psychanalytique (Bettelheim) pour l'analyse des contes.

Le plan très cohérent témoigne du souci d'exhaustivité qui caractérise ce travail. Une première partie : « Du fantastique au merveilleux », tente de définir ces deux aspects de l'œuvre mais surtout explore le chemin entre le fantastique et le merveilleux sandien qui englobe les rêves, les délires et les hallucinations, mais aussi le mysticisme et le spiritisme. La seconde partie : « Les sources folkloriques du merveilleux », traite du merveilleux dans la tradition paysanne (d'un intérêt central pour Sand), lié à la relation privilégiée du monde paysan avec la Nature. Mme Watanabé-Akimoto utilise ici, de manière originale et efficace, la théorie bachelardienne des quatre éléments, et par ailleurs, forte de son érudition, met à profit l'apport des folkloristes. La troisième partie : « Merveilleux et genres littéraires » porte sur des questions de genres, surtout à propos des contes, et plus particulièrement encore, des *Contes d'une grand-mère*. Ses analyses soulignent l'intérêt et l'originalité, à l'intérieur du genre classique des contes pour enfants, de ces Contes de George Sand. L'application des schémas de Propp permet ainsi à Mme Akimoto de mettre en évidence le rôle privilégié et atypique, au niveau des structures actantielles, des héroïnes féminines des contes. L'auteur montre ainsi comment l'œuvre littéraire sandienne, abordée sous cet angle essentiel du merveilleux, déplace et transforme, avec les formes, le sens. Cela est particulièrement net dans les analyses qui portent sur les récits champêtres et les contes, qui apportent des éléments nouveaux et bienvenus à la question, déjà fort débattue, du féminisme sandien.

Mme Watanabé met d'autre part en évidence avec beaucoup de finesse et de conviction, non seulement en quoi consiste le merveilleux sandien mais sur quel fond métaphysique et moral il prend appui. Le littéraire n'est pas séparable chez Sand de l'éthique. Par ce biais du merveilleux, Mme Watanabé-Akimoto aborde ainsi les thèmes, combien difficiles, du religieux, de la croyance, et du mysticisme. À propos de ce dernier aspect, il aurait été nécessaire d'établir des distinctions plus claires entre métaphysique et mysticisme par exemple, comme entre mysticisme et spiritisme, qui ont tendance à être confondus. Autre réserve : si les analyses des œuvres sont en général détaillées et fort intéressantes, dans certains cas il aurait fallu prendre en compte de manière plus subtile des ambivalences et complexités du texte de Sand. Ainsi pour *Consuelo*, qui bénéficie d'une longue analyse, mais où l'auteur, comme beaucoup de sandiens d'ailleurs, a tendance à trop « idéaliser » les personnages.

Mme Watanabé, en revanche, a le mérite de révéler l'intérêt de nombreux textes de Sand : contes et pièces de théâtre quasiment inconnus ou n'ayant jamais fait l'objet d'étude. Ce qu'elle dit sur le théâtre sandien (largement méconnu), est passionnant et en grande partie nouveau. Qu'il s'agisse des idées de Sand (ainsi

dans l'*Essai sur le drame fantastique Goethe, Byron, Mickiewics*) ou de sa pratique du théâtre, en particulier à Nohant, véritable laboratoire.

Il s'agit donc d'une thèse remarquable, et qui d'ores et déjà rendra de grands services aux sandiens et aux dix-neuviémistes. Une thèse cependant n'est pas encore tout à fait un livre. Il faut encourager absolument Mme Watanabé-Akimoto à entreprendre le travail nécessaire pour une publication, de façon que son ouvrage rencontre vraiment le public qu'il mérite.

Françoise VAN ROSSUM-GUYON

Dominique Laporte (University of Manitoba)
George Sand et le roman : une poétique de la réflexivité et de la théâtralisation

Soutenue le 29 juin 1999 à l'Université Laval (Québec), devant un jury composé de Mme Isabelle Daunais (Université Laval), directrice de la thèse, de Mme Anne-Marie Fortier (Université Laval), de M. Hans-Jürgen Greif (Université Laval) et de M. David A. Powell (Hofstra University), la thèse de M. Dominique Laporte analyse l'assimilation du roman au théâtre (théâtralisation) comme le vecteur privilégié d'une sensibilisation sociale (réflexivité). L'auteur explicite son analogie entre les deux genres en posant comme hypothèse que la *théâtralité* de certains romans s'explique par l'œuvre virtuelle de la préadolescence : le roman de Corambé. Divinité personnelle, Corambé inspire à Aurore Dupin, future George Sand, des variations oniriques sur le même sujet : un héros improvisateur qui, lors de ses passages sur la terre, exerce une influence morale sur l'humanité. Développant une éthique sociale qui s'épanouira dans les œuvres écrites, ces variations jalonnent une création continue qui, par son articulation autour d'un même scénario, rejoint les improvisations théâtrales de l'adolescence, au couvent des augustines anglaises de Paris.

Pour démontrer l'incidence des premières improvisations sur l'œuvre ultérieure, l'auteur contextualise l'articulation de l'écriture et de l'engagement, sous l'éclairage de la *Correspondance* et des préfaces. Suivant l'ordre chronologique des textes, il étudie les modalités de l'engagement d'après l'évolution de la conjoncture politique et groupe les romans sur l'improvisation autour d'*Histoire de ma vie* (1854-1855), qu'il considère comme un espace épistémologique étroitement lié au contexte d'énonciation. Avec un regard rétrospectif qu'infléchissent à la fois une déception politique profonde, l'échec de la Révolution de 1848, et l'expérience de la *commedia dell'arte* à Nohant, George Sand retrace à la fois le développement de sa vocation, sous forme d'improvisations sur canevas, et l'évolution de sa conscience sociale. Absent des écrits antérieurs, le Corambé de la mémorialiste de-

vient une figure de résistance qui pallie symboliquement le contexte contre-révolutionnaire et éclaire, sous cet angle, la création d'autres héros improvisateurs (*Histoire du véritable Gribouille*, 1850). Il sert aussi de pivot à une réflexion qui, d'après l'idéal d'une communauté socioculturelle, définit une éthique de l'improvisation, sur laquelle repose la création. Dans cette optique, le mythe « corambéen » formule un schème romanesque qui axiologise la thématique de l'improvisation et confère à la narration une périodicité signifiante, analogue à l'enchaînement de scènes théâtrales (*Teverino*, 1846). Les scènes d'improvisation jalonnant les romans concourent à une dynamique narrative qui marque à la fois la nécessité morale d'un apprentissage, sur le mode de l'essai, ou de l'épreuve (*Le Château des Désertes*, 1851 ; *Le Château de Pictordu*, 1873), et l'intégration des parcours individuels en des espaces communautaires. Cette dynamique narrative relativise aussi une écriture qui, sous la forme de l'essai, se (re)définit par elle-même, à l'écart des systèmes (*Isidora*, 1846). Sous le Second Empire en particulier, George Sand, qui correspond alors avec Champfleury et Flaubert, expérimente diversément un réalisme idéaliste (*Maitre Favilla*, 1855 ; *La Daniella*, 1857 ; *Promenades autour d'un village*, 1859) et poursuit sa recherche d'une distance idéologique, qui la préserve à la fois du dogmatisme et de la censure (*La Filleule*, 1853 ; *Cadio*, 1868).

Lors de sa soutenance, le candidat a souligné l'intérêt de relire certaines œuvres sous un éclairage sociocritique (*Histoire du véritable Gribouille*, 1850), bachtinien (*Cadio*, 1868) ou féministe (*Le Château de Pictordu*, 1873). Il a signalé l'influence du drame bourgeois sur le réalisme dramatique de George Sand et manifesté le désir d'approfondir l'analogie entre les tableaux de certaines pièces (*Claudie*, 1851 ; *Maitre Favilla*, 1855) et les descriptions d'œuvres narratives (*La Daniella*, 1857).

D. ROBERT

*

Au Centre culturel canadien, 5 rue de Constantine, 75007 Paris, Dominique Laporte devait présenter, le 23 mai 2000, une communication intitulée : « La pratique du roman-essai chez G. Sand et H. de Balzac ».

* Marie-France Davern, *Balzac, Sand et l'adultère*, Dissertation Abstracts International, Ann Arbor, LIX (98-99), Univ. of Texas at Austin, 1997, 248 p.

* G.H. Dhuill, *Autobiography and fiction in George Sand*, Univ. of Cambridge, 1997, 465 p.

SPECTACLES

George Sand : *Gabriel(le)*, adaptation de Gilles Gleizes, Théâtre en poche, les éditions du Laquet, 1999

Gilles Gleizes a adapté pour la scène le roman dialogué que Sand écrivit à Marseille au retour de Majorque, au début de 1839.

Proche de *Cosima*, qui sera jouée et sifflée en une seule représentation en avril 1840, *Gabriel* choisit le même cadre : l'Italie de la Renaissance, et le même thème : la rivalité, la guerre des sexes au sein d'un jeune couple. Mais Gabriel, jeune fille élevée en garçon pour hériter des biens et du titre des Bramante, est unique dans l'œuvre de Sand. Ce drame de cape et d'épée se souvient de ceux de Musset, de Hugo – Balzac, lui, le comparait à Shakespeare –. Après l'échec de *Cosima*, Sand ne songe pas à l'adapter pour la scène avant sa grande époque théâtrale, entre 1851 et 1855. Mais l'œuvre n'a jamais été jouée. Le travail d'adaptation de Gilles Gleizes a été considérable : il s'en explique dans la préface de son texte. Il a dû largement élaguer le long roman dialogué, et son élaboration aboutit à un texte en cinq parties, indéniablement dramatique et tout à fait sandien.

Il n'a nullement cherché, à la mise en scène, à gommer le caractère de fiction, voire l'onirisme de l'œuvre sandienne : ainsi, un Prologue, lu par Sylvie Ollivier en George Sand, puis un résumé à la fin de la troisième partie l'indiquent et avouent la simplification. Le décor, des cloisons couvertes de l'écriture de Sand, manifeste le caractère rêvé du drame mais nous sommes loin de l'abstraction : les costumes ne se démarquent que peu du XVI^e siècle tel qu'on l'imagine (seuls, les vêtements d'Astolphe, en évoquant ceux d'un gentilhomme de campagne du XIX^e siècle, teintent le personnage d'une allusion à Casimir Dudevant) ; et les duels sont de vrais duels. L'équipe, visiblement, a pris beaucoup de plaisir à travailler ensemble, et a su conférer au nœud du drame sandien : une fille travestie en garçon, refusant les limitations imposées à son sexe, une étonnante modernité ; le texte

est servi avec inventivité et brio par Isabelle Legueurlier en Faustina, par Raphaël Frégeac en Antonio susceptible et chevaleresque, par Cédric Vieira, incarnant un Astolphe bourru, animé d'élans sans suite ; cette actualisation du jeu est également souriante, mais l'on sourit avec le texte, jamais du texte : ainsi de frère Côme, de dame Périnne... joués par Olivier Achard (qui est aussi un prince de Bramante sévère et spectral). Plus sérieusement, la représentation suscite l'émotion : le sommet en est le moment où, au retour d'un bal masqué, Astolphe découvre la féminité de Gabriel ; cet instant, traité avec pudeur, rapidité et gravité, nous les destinées des deux jeunes héros, et sépare les deux grandes parties de la représentation.

Gilles Gleizes a ménagé une tension dramatique en effet, et accentué le rythme donné par Sand à l'action. Ainsi, au cours du bal masqué où la séduction est multiple et ambiguë, entre Gabriel (vêtu(e) en femme), Astolphe, son ami Antonio et la Faustina, la pression des mensonges accumulés pèse de plus en plus lourdement sur l'héroïne, jouée par Sarah Mesguisch aérienne et vibrante. La cinquième partie remet successivement aux prises les quatre jeunes gens : Gabriel tue en duel Antonio, surprend Astolphe auprès de la Faustina, et meurt assassiné par un spadassin dépêché par son grand-père, qu'il avait épargné au début de la pièce. Même si les inconséquences et l'infidélité d'Astolphe pèsent leur poids, la responsabilité du désespoir, puis de la mort de l'héroïne incombe aux puissances du passé : le grand-père, Jules de Bramante, qui, pour déshériter un de ses petits-enfants, falsifie l'identité de l'autre, Settimia, mère d'Astolphe, qui veut infliger à Gabriel les plus strictes limitations de sa liberté ; les jeunes gens, inconstants, tour à tour généreux, ombrageux et cyniques, sont tous traités de manière ouverte, ce qui nous rappelle la juvénilité du drame romantique ; le jeune public de la Rose des vents, à Villeneuve d'Ascq, devant qui la pièce a été créée en janvier, a été retenu et ému par ce drame animé par une ambiguïté sexuelle, dramatisé par l'hésitation entre cynisme et générosité de l'adolescence.

Nous vous invitons à voir ce spectacle, donné en mai 2000 à Tremblay-en-France et à Rungis, et qui sera repris à Paris en 2001.

Michèle HECQUET

La Lune et les Sabots

adaptation et mise en scène de Pierre Gilles

Pour adapter au théâtre le livre d'Huguette Bouchardeau, Pierre Gilles, scénariste, metteur en scène, décorateur, costumier et essentiellement palaisien, a monté son spectacle en primeur au café-théâtre de « La Mare au Diable » à Palaiseau et centré sur la maison de Palaiseau l'action consacrée, comme dans le livre qui l'a inspirée, à quelques « tranches de vie », ici revécues

par une George Sand âgée de 63 ans. Sur une moitié du plateau tournant de la scène, un intérieur où Manseau va terminer sa courte existence ; sur l'autre moitié du plateau, George se voit successivement en jeune fille (1821), en jeune femme mal mariée (1828), en amante (1834), en chantre de la révolution (1848). George Sand jeune, c'est Frédérique Lazarini, telle que nous l'avions déjà applaudie en 1993 sur la même scène dans *Amable Tastu ou la Muse oubliée*, certes moins à son aise dans le rôle d'Aurore très jeune fille qu'elle ne l'avait été dans celui d'une George à sa maturité, mais toujours servie par sa ressemblance avec le célèbre portrait de Charpentier. George Sand âgée, c'est Denise Dax, tellement proche de son modèle photographié par Nadar en 1865 qu'on la croirait échappée de son cadre. Les rôles de l'entourage de notre héroïne, sa grand-mère, Musset, Nadar, Manseau, sont tenus par de bons acteurs amateurs formés sur place.

Lorsque enfin le décor se fige sur la mort de Manseau, la scène de désespoir de la vieille dame est si poignante que notre cher Georges Lubin, dont cette petite pièce a été l'ultime spectacle auquel il ait assisté, n'a pu se défendre d'essayer une larme discrète. Quel plus émouvant hommage auraient pu souhaiter les acteurs, tant professionnels qu'amateurs, et leur metteur en scène ?

Marie-Thérèse BAUMGARTNER

Trois jours plus tard, Pierre Gilles recevait la lettre qui suit :

Boulogne, 12.10.99

Monsieur,

Instruit par l'expérience, je me suis rendu à la Mare au Diable dimanche sans conviction et pour remplir un devoir. Mot qui entraîne la satisfaction, mais pas toujours le plaisir.

J'en suis revenu conquis. Vous avez utilisé les documents d'une façon à la fois adroite et honnête, qui donne de George Sand, personnage souvent controversé, une image indemne des préjugés courants. Chemin faisant, j'ai reconnu les documents que vous avez mis dans la bouche de vos deux actrices principales, qui vous ont bien servi, et j'ai admiré votre art de greffer des textes authentiques sur le dialogue inventé.

Et comme metteur en scène, on doit aussi vous rendre hommage.

J'espère que l'ambition dont vous m'avez fait part sera satisfaite, que votre pièce pourra se produire devant un public élargi. Elle le mérite, et je souhaite vous applaudir de nouveau à cette occasion.

G. LUBIN

Le sort, notre sort commun hélas, en aura décidé autrement.

« Un herbier d'amour »

Nous avons applaudi l'actrice Michelle Manet interprétant avec talent des textes de Sand à « La Fleur d'or », minuscule galerie de peinture du XVIII^e arrondissement de Paris. Nous l'avons retrouvée trois ans plus tard, dans un cadre beaucoup plus confortable, au Musée de la vie romantique, lors de la réunion de rentrée de notre association (25/9/99) à laquelle assistait un public nombreux. L'espace gagné permit à la mise en scène de Jean-Marie Schmit de donner sa mesure, aux jeux de lumière et à l'accompagnement musical de ponctuer la mélancolie douce née d'une émouvante interprétation de passages des *Nouvelles lettres d'un voyageur*. Non seulement Michelle Manet parvient à incarner Sand sexagénaire, mais on a l'impression d'entendre la véritable voix, doucement triste et voilée, de l'auteur des *Amis disparus*, tant l'actrice s'imprègne profondément du panthéisme spiritualiste, emplí d'un espoir mélancolique, qui fut celui de l'auteur vieillissant.

Les Enfants du siècle : Un film de Diane Kurys (septembre 1999)

Sur un scénario du romancier François-Olivier Rousseau, le film de Diane Kurys *Les Enfants du siècle* apporte une contribution attrayante, sinon originale, à une histoire surinformée : celle des relations de George Sand et d'Alfred de Musset. Lorsqu'un cinéaste s'approprie un sujet historique pour en faire « son » film, on serait mal venu de chipoter sur le chapitre de la vérité historique. À l'exception d'un épilogue sentimental qui entretient fâcheusement la confusion narrative, le film s'en tient à une reconstitution fidèle. Et c'est justement sur ce point que se trahissent ses insuffisances. En voulant camper ses deux héros dans leurs milieux respectifs, lui, dans le cercle des gandins désœuvrés qui jouent sans conviction aux libertins, elle, dans la bohème littéraire assez sage où elle travaille à se faire une place, Diane Kurys cède à la tentation des images d'Épinal, entraînée, il est vrai, par les costumes somptueux du couturier Christian Lacroix et par les superbes décors d'intérieurs de Philippe Turlure. Le résultat ? Une histoire d'amour entre Mme X et Mr Y. George Sand écrit beaucoup certes, « mais qu'est-ce-qu'elle-écrit-donc-tant ? », aurait dit Zazie. Car n'était un passage provocateur de *Lélia* donné en lecture publique, on ne le saura jamais. De même, dans le dandy trop fraîchement permanent qu'incarne Benoît Magimel, on a du mal à reconnaître l'écrivain Musset, salué par Victor Hugo dès ses débuts, mais tout juste bon ici à emprunter à sa maîtresse le sujet de *Lorenzaccio*. Si l'on parle beaucoup de « travail », les échanges entre ces deux artistes, alors en plein essor créateur, ne sont qu'allusivement évoqués. C'est pourquoi on s'ennuie ferme par moments devant ces séduisantes vignettes romantiques. Juliette

Binoche, trop à l'aise dans son rôle de femme émancipée, est une romancière peu crédible, parce que trop appliquée à faire de George Sand une petite femme bien sympathique. Les orientations féministes des précédents films de Diane Kurys laissaient espérer un projet plus ambitieux.

Marie-Paule RAMBEAU

CONFÉRENCE

Hervé Le Bret : *George Sand et les saint-simoniens à travers sa correspondance avec Édouard Rodrigues et Gustave d'Eichthal*

La conférence s'est déroulée au Musée de la Vie romantique à l'occasion de l'assemblée générale de notre Association.

La personnalité d'Édouard Rodrigues, célèbre ancêtre du conférencier, nous était déjà familière grâce à l'article paru dans le *Bulletin* n° 21 des *Amis de George Sand*. Aussi, est-ce avec plaisir que nous avons pu approfondir la connaissance de ce personnage attachant qui correspondit durant de longues années avec George Sand. Un autre personnage suscitera notre intérêt, il s'agit du baron d'Eichthal, gendre d'Édouard Rodrigues. C'était un adepte fervent du saint-simonisme, qui fit partie de l'« église » d'Enfantin. Quoiqu'il ne fût pas allé aussi loin dans son engagement, Édouard Rodrigues partageait les idées du baron. Aussi est-ce des aspects de cette doctrine ayant concerné George Sand de 1831 à 1848 que nous entretiendra en premier lieu M. Hervé Le Bret. George Sand fut attirée surtout par deux facettes du saint-simonisme : sa vision sociale et sa doctrine de la « femme libre ». Cependant, la communauté du Père Enfantin avec ses rites, sa hiérarchie, n'obtint pas son adhésion. Enfantin s'en proclamait le Père ; il manquait une Mère : on pensa à George Sand. On lui fit parvenir des éternelles, il lui fallut tout son talent diplomatique pour remercier sans prendre d'engagement les généreux donateurs (lettre du 2 avril 1836). On se plaît à imaginer George Sand en mère de la communauté, elle, si maternelle en amitié et en amour, si « mère du peuple » en esprit. Mais George Sand était trop proche des réalités pour se laisser aller à de tels égarements et c'était compter sans son caractère indépendant. En outre, ses idées politiques étaient plus proches de celles de Leroux que de celles d'Enfantin.

La correspondance entre George Sand et Édouard Rodrigues fut très abondante (de 1862 à 1875). Ce dernier avait acquis une importante fortune grâce à une activité professionnelle intense. Philanthrope, mécène,

musicien, riche sans ostentation et sans fausse humilité, voilà de quoi séduire G. Sand. Dès les premières lettres, qui sont en fait des lettres de sollicitation en faveur de ses protégés, le ton de l'amitié l'emporte. Cette amitié ne fera que se fortifier au cours des années. Le « bon riche » ayant mis à sa disposition une tirelire pour ses œuvres, sa correspondance put s'orienter vers des considérations politiques, philosophiques ou religieuses. Qu'il nous soit permis d'évoquer l'épisode savoureux du tableau de Delacroix rapporté avec humour par le conférencier. Indéniable sans-gêne, remarque celui-ci, mais quelle audace ! quelle volonté inflexible d'arriver à ses fins, rétorqueront les inconditionnels de la romancière.

La dernière partie de la conférence est consacrée aux relations de G. Sand avec le baron d'Eichthal. Le baron, dans la mouvance d'Enfantin, fut aussi un homme « carrefour de son siècle ». G. Sand s'intéressa surtout à ses principes religieux en faveur du rapprochement des trois religions monothéistes – principes exposés dans son ouvrage *Les Évangiles*, 1863. La mise à l'index du livre par Rome peina beaucoup son auteur mais ne dut pas troubler Sand dont *Lélia* avait subi le même sort, et dont l'ensemble de l'œuvre serait pareillement frappé quelques semaines plus tard. Cependant, elle sut se dégager d'une pirouette quand le baron lui demanda un compte rendu de son livre pour la *Revue des Deux Mondes*.

Notons enfin, au fil de la conférence, la projection de documents venant fort judicieusement illustrer les propos de M. Le Bret, et propice à un échange d'idées et d'impressions.

Pierrette TERRIÈRE

* Christiane Smeets-Sand devait séjourner à Hong-Kong du 11 au 21 mai 2000 et y prononcer deux conférences sur George Sand.

EXPOSITIONS

Exposition Frédéric Chopin Pologne-France 1810-1849 Nohant 1839-1846

150^e anniversaire de la mort de Chopin oblige : l'Association Chopin à Nohant avait organisé à l'été 1999, tout près de la demeure de George Sand à Nohant, une exposition retraçant la vie de Chopin en Pologne, en France et à Nohant tout particulièrement. Exposition riche, magnifiquement illustrée de témoignages, de portraits de famille et d'amis de Chopin, polonais et français. Le catalogue édité par l'Association, tout en retraçant les grandes lignes de

l'exposition, réunit en supplément des textes de musicologues polonais et français, et est, à ce titre, fort intéressant.

Jeannine TAUVERON

De mai au 1^{er} octobre, au Musée de la Vie romantique : « Bijoux romantiques (1820-1850) : La parure de l'époque de George Sand »

Présentée dans l'atelier du peintre Ary Scheffer, l'Exposition groupe environ 200 pièces provenant, pour l'essentiel, du Musée des Arts décoratifs de Paris, et aussi de collections privées (Chaumet et Mellerio notamment). Ce très riche ensemble reflète les divers mouvements romantiques, en particulier le goût pour le Moyen Âge et la découverte de l'Orient. En dehors des parures de pierres précieuses, d'autres pièces frappent par leurs formes originales (motifs de nœuds, cuirs enroulés, fleurs) et leurs matériaux divers (or estampé, cannetille, corail, cheveux). Époque où s'affirment aussi des matières non précieuses : cuivre doré, doublé, acier et fonte de Berlin.

Cette sélection de bijoux raffinés est accompagnée d'un choix de peintures et d'objets d'art prêtés par les grandes collections publiques : Portraits et Scènes d'intérieur complètent ainsi cette évocation d'un art de vivre. Scénographie soignée, due à F.J. Graf. Catalogue abondamment illustré.

Les « lundis » du Musée

Le Musée ne se contente pas d'organiser des expositions très suivies (gros succès de celle consacrée à la présentation des décors du film *Les Enfants du Siècle*). Renouant avec les soirées musicales organisées au siècle passé par Ary Scheffer, les *Amis du Musée* ont inauguré, l'hiver passé, des soirées partagées, certains lundis, entre causeries et musique dans l'atelier-salon du premier maître de céans. C'est ainsi que le lundi 17 avril Huguette Bouchardeau eut l'occasion d'y parler de son ouvrage *La Lune et les sabots*, réédité fin 99.

Les places à ces réceptions étant limitées, il faut réserver obligatoirement auprès du Musée (16 rue Chaptal, 75009 Paris, tél. : 01 48 74 95 38). Se renseigner également à propos des visites-conférences, des ateliers pour les enfants le mercredi et pendant les vacances scolaires, et des promenades organisées dans la Nouvelle Athènes.

VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport d'activité de l'année 1999 par Marie-Thérèse Baumgartner

Une fois de plus nous avons le plaisir de nous retrouver au musée de la Vie Romantique. Nous remercions M. Marchesseau de nous y recevoir.

Au cours de l'année 1999, nous avons accueilli 49 nouveaux adhérents. Depuis le début de cette année, nous avons enregistré une dizaine d'inscriptions supplémentaires, ce qui porte le total à 300. Outre quelques inscriptions grâce au site Internet entretenu par Marielle Vandekerkhove-Caors (qu'elle en soit ici remerciée !), ces nouvelles adhésions sont essentiellement dues à la diffusion de nos dépliants, que cette année encore notre imprimeur a accepté de tirer gratuitement. Grâce au questionnaire situé au verso de la demande d'adhésion, nous faisons plus rapidement connaissance, nous découvrons les activités et les travaux de nos nouveaux amis, dont bon nombre se trouvent en ce moment dans cette salle.

L'année 1999

Les événements

Samedi 6 février a eu lieu notre assemblée générale. Au préalable, nous nous étions retrouvés presque une soixantaine au restaurant. Annie Camenisch étant souffrante, à sa conférence s'est substituée au pied levé une admirable lecture du *Géant Yéous*, par Pascal Gautrin et Francette Cléret.

Du 2 au 5 juillet, sous la conduite de notre ami Hubert Delpont, éditeur de *Rose et Blanche*, nous étions 26 à explorer Nérac, Guillery et le pays d'Albret sur les pas de George Sand. Rappelons notamment notre réception par Mme G. Michaud, châtelaine de Xaintrailles, qui nous a introduits dans la chambre où la future George Sand avait plus veillé que dormi en écrivant à Aurélien de Sèze. Nos remerciements aussi pour le « pot » sympathique offert par le maire de Nérac en son hôtel de ville-château. Une mention enfin au Moulin de Barbaste où nous avons trouvé fort bon gîte et bonne table.

Le 27 mai, Anne Chevereau a fait une causerie sur la vie et l'œuvre de George Sand dans un café littéraire, lieu de rencontre des amis de la Médiathèque George Sand à Palaiseau.

Le 25 septembre, dans les locaux du Musée de la Vie Romantique, le spectacle de rentrée de Michelle Manet, « *Un herbier d'amour* », a enchanté tout l'auditoire ; 35 personnes environ se sont ensuite réunies dans le jardin d'hiver pour le verre de l'amitié dans une ambiance chaleureuse.

En octobre, à « La Mare au diable », le café-théâtre de Palaiseau, un public nombreux a pu applaudir *La Lune et les Sabots*, pièce que Pierre Gilles, avec l'accord d'Huguette Bouchardeau, avait mise en scène ; Georges Lubin, pour l'une de ses dernières

sorties avant l'apparition de la maladie qui devait l'emporter, a beaucoup apprécié la soirée et accordé ses louanges au metteur en scène et aux comédiens.

Le 31 octobre à l'église de la Madeleine à Paris, nous nous sommes retrouvés une bonne quinzaine, éparpillés dans la foule, pour le concert-commémoration des obsèques de Chopin. Au programme, comme lors de la cérémonie de 1850, le Requiem de Mozart, les Préludes 4 et 6 et la Marche funèbre de Chopin ; on a lu deux lettres, l'une de Chopin, l'autre de George Sand (*Impressions et souvenirs*). À la même heure et sur le même lieu qu'il y a 150 ans brillait le même magnifique soleil.

Les réunions de l'Atelier de lectures sandiennes se sont tenues le 11 mars (*Beatrix*, de Balzac), le 10 juin (*Monsieur Sylvestre*) et le 14 octobre (*Le Dernier amour*).

Nombre de nos adhérents universitaires ont assisté aux exposés-discussions du Groupe de Recherche Sandienne : le 9 janvier exposé de Béatrice Didier et Nicole Mozet sur le thème du « Roman sandien » ; le 13 mars, journée consacrée à « L'écriture de soi » ; le 21 juin, Madeleine Rébérioux et Michelle Perrot : « La pensée politique et sociale de George Sand » ; le 16 octobre, conférence de la sandienne italienne Annarosa Poli : « *Lélia* devant la censure » ; le 17 novembre, Anna Szabo a présenté son remarquable ouvrage sur « Les Préfaces de George Sand ».

Lectures-concerts au Musée de la Vie Romantique : L'Atelier Porte-Soleil a donné, dans le cadre du cycle « Contes et récits de la vie romantique », le 11 avril : *L'Orgue du Titan*, et le 25 avril : *La Marquise*.

Au théâtre Tourtour (rue Quincampoix), fin août, nous sommes allés voir « George et Alfred » de Marie Françoise Hans. Scènes oranges devant un pied de lit, tirées des plaidoyers réciproques des deux protagonistes du séjour à Venise, bien d'actualité. Il y avait très peu de monde, malgré une presse bienveillante.

Les Expositions

Au Musée de la Vie Romantique, du 21 septembre au 21 janvier : « Sand-Musset, histoire d'un film : Les enfants du siècle », présentation des coulisses du film de Diane Kurys, « Les Enfants du Siècle », avec Juliette Binoche et Benoît Magimel. Les images fugitives d'une projection prennent un tout autre relief lorsqu'il nous est donné de pouvoir contempler tout à loisir les accessoires, le mobilier d'un décor, les costumes, les maquettes, les croquis et les photographies pris au cours du tournage.

Dans l'exposition sur Daumier au Grand Palais, il fallait remarquer une amusante caricature de « George Sand à l'Odéon ».

Au Musée Balzac, rue Raynouard, « La femme, mode d'emploi ; autour de *La Physiologie du mariage* », avec quelques caricatures, dont évidemment celles de Daumier.

À Versailles, dans l'exposition « Nattier », il y avait un portrait magnifique et peu connu du Maréchal de Saxe.

La vie des autres Associations

U.S.A. : Annabelle Réa a remplacé David Powell à la tête de « George Sand Association ».

Les Associations « Chopin » et « Chopin à No-hant » ont toutes deux organisé de nombreuses manifestations et concerts pour le bi-centenaire de la mort du pianiste.

Autres nouvelles

Les lettres de George Sand ont toujours autant de succès. Elles sont lues : Macha Meryl, pour l'inauguration de l'émission de la Correspondance des Grands Écrivains sur RMC en mars, puis Brigitte Fossey au 4^e festival de la correspondance à Grignan au début du mois de Juillet. Elles sont traduites : notre ami le professeur Yi-Jai-Hi en a traduit une grande partie en coréen, à partir de l'édition de Georges Lubin.

À l'occasion du cent-cinquantième de la mort de Chopin, la Poste a édité un timbre à 3 F 80, avec le profil de Chopin dessiné par George Sand. Rappelons également la vente, à Drouot l'automne dernier, de treize lettres de Chopin à George Sand.

Et sur le Web, quelques échos, beaucoup d'erreurs !

Pour l'année 2000

L'Atelier sandien s'est tenu le 24 janvier avec *Mademoiselle Merquem*. Réunion suivante le 30 mars avec *Le Compagnon du Tour de France*, toujours ici au Musée.

Théâtre

Gilles Gleizes a adapté et mis en scène *Gabriel(le)* durant la 2^e quinzaine de janvier au théâtre « La rose des vents » de Villeneuve d'Ascq. Certains de nos adhérents se sont déplacés et ont été enchantés. Cette pièce a été programmée à nouveau le 5 mai à Tremblay en France, au Centre Culturel Aragon, et le 12 mai à Rungis, au théâtre « L'Arc-en-ciel ».

Pierre Gilles a repris au Théâtre de la M.J.C de Palaiseau, fin mars et début avril (voir notre circulaire de décembre), son spectacle *La lune et les sabots*, avec une nouvelle mise en scène.

*

Nous ne pouvons pas terminer ce rapport sans évoquer la vente des livres de Georges Lubin. Jean Chalou a fait à ce sujet, dans *Le Figaro* du 2 décembre, les commentaires qui s'imposaient. Nous avons été prévenus tardivement par le libraire chargé de la vente, ce qui nous a permis de vous faire adresser le catalogue sous notre propre en-tête et en même temps qu'aux autres clients de ce libraire. Les fantaisies de la Poste ont fait que nos adhérents japonais ont reçu ce courrier avant ceux de la banlieue parisienne...

HOMMAGE À JEAN-PIERRE LACASSAGNE

Jean-Pierre Lacassagne nous a quittés, et nous sommes plongés dans une peine profonde. Il sera difficile de se passer de sa chaleur humaine, de son humour, de son admirable vitalité, de sa science aussi. L'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'injustice à le voir partir si tôt, lui qui déjà fut trop tôt privé par la maladie de l'exercice d'un métier qu'il aimait.

Agrégé des Lettres, docteur d'État, Professeur de littérature française des XIX^e et XX^e siècles à l'Université de Strasbourg, Jean-Pierre Lacassagne a été un chercheur remarquable et internationalement reconnu. Meilleur spécialiste français du socialiste chrétien Pierre Leroux, auquel il consacra sa thèse de 3^e cycle, puis sa thèse d'État, et dont il édita une bonne partie de la correspondance et plusieurs ouvrages, Jean-Pierre Lacassagne s'était fait connaître aussi par ses nombreux articles consacrés à Béranger, E. Quinet, Dumas fils, Zola, Gide, et bien d'autres, articles qui en firent un spécialiste réputé de l'histoire intellectuelle et littéraire des XIX^e et XX^e siècles français. Parmi ses auteurs de prédilection, on sait que figurait l'amie de P. Leroux, George Sand, à laquelle il a consacré d'importantes études, fort connues.

Grand chercheur, Jean-Pierre Lacassagne a aussi été un professeur passionné par l'enseignement, proche de ses étudiants. Il entretenait avec ses « anciens » des relations fidèles et familières. Ce fut extrêmement émouvant, le jour de ses obsèques, de voir combien nombreux ses anciens étudiants, souvent bouleversés, avaient tenu à lui rendre hommage.

Jean-Pierre Lacassagne fut encore un collègue exceptionnellement dévoué, qui acceptait de rendre tous les services, des plus gratifiants aux plus humbles. Chacun savait pouvoir compter sur lui.

Mais ces aspects professionnels ne sauraient enfermer la personnalité si riche de Jean-Pierre Lacassagne. Il débordait de vie, il était amoureux de la vie, des idées, des arts, de la musique, de l'opéra, de la bonne chère. Il nous laisse une belle et forte image. Il me semble que quatre mots peuvent la résumer :

Passion, d'abord, passion pour la vie, pour les Lettres, pour les idées et les causes auxquelles il croyait.

Courage, ensuite, courage de l'universitaire, qui lui procurait une liberté de parole, parfois redoutable pour les tricheurs et les médiocres, mais toujours placée au service de la vérité, courage aussi dont il a fait preuve jusqu'au dernier jour dans le combat contre la maladie et les handicaps qu'elle avait entraînés.

Humour, autre forme de courage, humour qu'il conserva, j'en puis témoigner, là encore jusqu'au dernier moment.

Et ce trait que beaucoup ont tant aimé en lui : générosité, dans le don de soi, dans la fidélité à l'amitié, dans la manière de vivre.

Oui, Jean-Pierre Lacassagne avait bien des dons, mais le plus précieux, peut-être, c'est qu'il était exceptionnellement doué pour l'amitié.

Avec sa famille, avec tous ses amis, nous sommes dans l'émotion et dans le deuil. Jean-Pierre Lacassagne

nous manque cruellement. De tout cœur nous souhaitons à notre collègue et ami d'être entré dans la paix et dans la lumière auxquelles il croyait.

F.X. CUCHE
Université Marc-Bloch
(Strasbourg II)

CATALOGUE DES NUMÉROS ANCIENS DE LA REVUE *LES AMIS DE GEORGE SAND*

Numéros épuisés : photocopies disponibles au prix de 2 FF (0,30 €) la page A4, + port.

Numéros disponibles : 80 FF (12,20 €) l'unité, franco de port.

Commandes par 4 unités et plus, quel que soit le N° : 50 FF (7,60 €) l'unité, + frais de port.

Janvier 1976 (épuisé)

Éditorial de Georges LUBIN : *George Sand et l'amitié* – Martine BEAUFILS : *Lettre aux adhérents* – Ernest RENAN : *Lettre au directeur du journal "Le Temps"*, dans les jours qui suivirent la mort de George Sand – George Sand spiritualiste (extrait de *"Souvenirs et Idées"*, de George SAND) – Suzanne MISSET-HOPES : *Corambé, ou l'amorce des doctrines spiritualistes de George Sand* – Pierre SALOMON : *La théorie des Trois Âmes dans la philosophie de George Sand* – Maurice TOESCA : *Les voyants* – Martine BEAUFILS : *Le dernier amour de George Sand : sa petite-fille Aurore* – Jean-Louis BONCOEUR : *George Sand et le folklore du Berry* – Paul Courget : *À George Sand*, poème.

Juin 1976 (épuisé)

René BOURGEOIS : *Hommage au Professeur Léon Cellier* – Georges Lubin : *Discours prononcé le 8 juin 1976 à Nohant à l'occasion de la cérémonie officielle du Centenaire* – Yvonne GRÉS-VERON : *Compte-rendu de la cérémonie officielle du 8 juin 1976* – Martine BEAUFILS : *Voyage à Majorque et en Berry* – Georges Lubin : *Les logis parisiens de George Sand* (conférence) – Maurice Toesca : *George Sand dans le siècle* (conférence) – Jean Gaulmier : *George Sand après George Sand* (conférence) – Jean-Louis BONCOEUR : *Su' les traines* (poème).

Octobre 1976 (épuisé)

Georges LUBIN : *Histoire des treize* – Christiane SMEETS-SAND : *Manifestations commémoratives du Centenaire* – Annarosa POLI : *George Sand et Saint-Marin* – Madeleine LHÔPITAL : *Du théâtre de Nohant au théâtre de Pernand* – Jean GAULTIER : *Les hôtes illustres de Nohant* (conférence) – Hélène FUCIIS : *George Sand et Ivan Tourguéniev* (conférence) – Philippe OLIVIER : *L'influence de George Sand sur la création musicale de Chopin et de Liszt* (conférence).

1977 /1 (épuisé)

Éditorial de Georges LUBIN : *On demande une George Sand pour l'Algérie* – Martine BEAUFILS : *Lettre aux adhérents* – Marie-Jeanne PÉCILE : *Le Congrès George Sand à Hofstra University* – Anne TAPISSIER : *"Le Château des Désertes" et "Le Grand Meaulnes"* – George SAND : *Lettre inédite (à Sylvain Lasnier, 30 août 1841)* communiquée par Georges LUBIN – Egbuna P. MODUM : *L'élément du Voyage dans le roman champêtre : George Sand et la Mare au Diable* – Tiziana CASTELLI : *L'Anticléricalisme de George Sand*.

1977 /2 (épuisé)

Éditorial de Georges LUBIN : *Pavés dans la mare* – M.ODOUL : *A propos de... la liaison Musset-Sand telle que l'a présentée Paul de Musset et telle qu'elle fut en réalité* – Ennemond TRILLAT : *George Sand et les musiciens romantiques* – Jacques MARILLIER : *Les Maisons de l'Oncle Maréchal* (la maison natale de George Sand).

1977 /3 (épuisé)

Éditorial de Georges LUBIN : *Lettre à Madame Servan-Schreiber* – F.GOURON : *La polyvalence de G.Sand* – Debra LINOWITZ-WENTZ : *La capacité fantastique du théâtre intime de Nohant* – Marie-Jeanne PÉCILE : *George Sand et la Révolution de 1848* – Yvonne GRÉS-VERON : *La mansarde bleue* (19, quai Malaquais)

1978 /1 (épuisé)

Georges LUBIN : *Une page inconnue* de George SAND – Thelma JURGRAU : *Tous les paysans ne sont pas égaux : un aspect du Régionalisme chez Sand et Eliot* – Egbuna P.MODUM : *Les idées littéraires et politiques de George Sand et Gustave Flaubert d'après leur Correspondance*.

1978 /2 (épuisé)

Georges LUBIN : *Les années de purgatoire sont derrière nous* – Aline ALQUIER : *Les malheurs de "Claudie"* – Marie-Jeanne PÉCILE : *Le rayonnement de George Sand*.

1978 /3 (épuisé)

Éditorial de Georges LUBIN : *Faux et usage de faux* – Aurore SAND (texte inédit) : *Marionnettes* – Madeleine LHÔPITAL : *Ramuz et George Sand* – F.GOURON : *George Sand dans le monde... végétal* – Bernadette CHOVELON-GUERRY : *Une image idéalisée de la femme : Edmée de Mauprat* – Debra LINOWITZ-WENTZ : *Le Projet d'Indépendance : Robinson Crusoe et les Contes d'une Grand'mère*.

1979 /1 (épuisé)

Georges LUBIN : *Un dernier adieu à Jean Guéhenno* – F.GOURON : *À Tamaris à la recherche de George Sand* – Un texte inédit de George SAND communiqué par Georges LUBIN : *L'arrivée à Tamaris* – Virginia DANCU : *George Sand en Roumanie* – Egbuna MODUM : *Spiridion ou la quête mystique chez George Sand*.

1979 /2 (épuisé)

Editorial de Georges LUBIN : *Quelle bonne nouvelle !* – Anne TAPISSIER : *Maurice Sand* – Aline ALQUIER : « *Un Roman du Mariage* », *Mademoiselle Merquem* – Marie-Jeanne PÉCILE : *George Sand et l'Amérique*.

1979 /3 (épuisé)

Martine BEAUFILS : *Adieu aux Amis de George Sand* – F. GOURON : *George Sand, écologiste d'avant-garde* – Bernadette CHOVELON : *Consuelo* – Debra LINOWITZ-WENTZ : *Sur les pas de George Sand : Deux hivers à Majorque* – Georges LUBIN : *George Sand à Palaiseau*.

Nouvelle série

1980 n°1 (épuisé)

Christian ABBADIE : *George Sand et Guillery (1^{ère} partie)* – Bernadette CHOVELON : *George Sand à la Comédie Française* – Bernadette CHOVELON : *Une soirée autour de "Consuelo"* – Georges LUBIN : *George Sand descendante d'un roi de Bohême*.

1981 n°2 (épuisé)

Georges LUBIN : *George Sand et l'Académie Française* – Christian ABBADIE : *George Sand et Guillery (2^e partie)* – Bernadette CHOVELON : *George Sand et Sarah Bernhardt* – Jacques MARILLIER : *Antoine Claude Delaborde, maître oyselier parisien, aïeul maternel de George Sand (1^{re} partie)* – Georges LUBIN : *Deux lettres de George SAND et de Solange CLESINGER*

1982 n°3 (épuisé)

Jules SANDEAU – Eugène DELACROIX – Elme CARO – Théophile GAUTIER – Juliette ADAM – Armand SILVESTRE – Henri AMIC – Aurore SAND : *Nohant vu par des contemporains de George Sand* – Aline ALQUIER : *Nohant ou l'art de vivre en famille "ouverte"* – Bernadette CHOVELON : *L'Été 1843 : la vie quotidienne à Nohant* – Jeannine TAVERON : *Nohant, le refuge et l'inspiration de Frédéric Chopin*, suivi de : *Oeuvres de Chopin composées à Nohant*. – Georges LUBIN : *Quelques belles soirées de Nohant*. – Francine MALLET : *Silence, on tourne ! à Nohant*.

1983 n°4 (épuisé)

Georges LUBIN : *Adieu à Pierre Salomon*. – Pierre SALOMON : *Les trois premières "Lettres d'un Voyageur"*. – Ruth JORDAN : *Une lettre inédite découverte en Angleterre* – Jean GAULMIER : *A propos de "Lavinia"* – Jacques MARILLIER : *Antoine Claude Delaborde (fin)* – F.GOURON : *George Sand et les animaux* – J. RAZGONNIKOFF : *A la maison de Dostoïevski* – Aline ALQUIER : *De « l'enfant du siècle » à la « merlette blanche »* – Claude TRICOTEL : *G. Sand sur les planches*.

1984 n°5

Un inédit de George SAND : *"Provence"* – Jean-Pierre LACASSAGNE : *La seconde "Lélia" ou le vertige de l'espérance, note de lecture* – Claude SCHOPP : *Un duel manqué pour George Sand* – René TAVERNIER : *Sand et Musset dans Venise la rouge* – Aline ALQUIER : *Heine jugea Sand « le plus grand écrivain depuis la Révolution de juillet »* – Jacques MARILLIER : *Marie-Anne Cloquard, épouse d'Antoine Delaborde 1751-1790* – Aline ALQUIER : *Solange vedette démoniaque des oeuvres de l'année sinistre* – Georges LUBIN : *Un sonnet de Charles Cros à Solange Clésinger*.

1985 n°6 **George Sand à Paris**

Victor HUGO : *Hommage à George Sand* – George SAND : *La Réverie à Paris* – Bernadette CHOVELON : *L'enfance d'Aurore Dupin à Paris* – Thierry BODIN : *"Horace", un roman parisien* – Marie-Paule RAMBEAU : *La vie parisienne avec Chopin (1839-1846)* – Aline ALQUIER : *Quand George Sand dînait au Magny, le « trois-étoiles » des lettrés...* – Mizou et Michel BAUMGARTNER : *La Résidence de Palaiseau* – Georges LUBIN : *Les Adresses Parisiennes*.

1986 n°7

Georges LUBIN : *Une lettre de Liszt à George Sand* – Bernadette CHOVELON : *Sand et Liszt, entente intellectuelle et passion musicale* – Marianne MONTEILLIER : *Nietzsche, George Sand et le mariage* – Aline ALQUIER : *Isidora, ou la Nouvelle Julie* – Anne CHEVEREAU : *Joséphine Calamatta (1817-1893), élève d'Ingres et mère (méconnue) de Lina* – Jeannine GRINBERG-VERGONNEANNE : *George Sand et les siens vus par Marie d'Agoult* – Anne CHEVEREAU : *La famille Sand et les honneurs officiels* – Georges LUBIN : *Allocution pour l'inauguration de la plaque sur la maison de George Sand à Palaiseau le 3 octobre 1986*.

1987 n°8 **George Sand et l'Amérique**

Georges LUBIN : *L'Amérique dans la vie et dans l'oeuvre* – Joseph BARRY : *Comment l'Amérique accueille l'oeuvre* – Anne CHEVEREAU : *Un article inachevé de George Sand sur le pasteur bostonien W.E.Channing* – Georges LUBIN : *Le premier club féminin et féministe des États-Unis et George Sand* – David A. POWELL : *L'état présent des recherches sandiennes aux États-Unis* – Joyce CARLETON : *Maurice Sand au Nouveau Monde, "Six mille lieues à toute vapeur"* – Ruth JORDAN : *Inspiré peut-être par une « paternité » occasionnelle Chopin compose à Nohant son unique "berceuse"* – Jeannine GRINBERG-

1996 n°18

René BOURGEOIS : *"Indiana", pourquoi ?* – Henri LAVAGNE : *George Sand et les mosaïques de Saint-Marc à Venise* – Rosalien VAN WITSEN : *Une relation pervertie : George et sa fille Solange Clésinger* – Quand Maurice Sand et sa soeur préparaient la publication de la correspondance de leur mère – Claude MOINS : *Sand, Chopin. Delacroix : autour de quelques portraits* – Annie CAMENISCH : *Deux prêtairesses sandiennes : Franca et Nanon* – Sylvie DELAIGUE-MOINS : *George Sand, la main à la plume.*

1997 n°19

Nicole MOZET : *Faut-il lire tout George Sand ?* – Michèle HECQUET : *"Spiridion", ou la transmission* – Claudine PUEL : *Connaissez-vous George Sand ? Enquête auprès de 422 lycéens de Rouen* – Anna SZABO : *La paternité chez George Sand* – Colette BRETTONNIÈRE : *Actrice fétiche de George Sand. Bérangère sacrifia sa carrière à de mystérieuses amours* – Bernadette SEGOIN : *La prose poétique dans "Les Sept cordes de la lyre"* – Madeleine BROCARD : *George Sand et les Viardot : ultimes concerts.*

1998 n°20

Michèle HECQUET : *Sand en 1848* – Bertrand TILLIER : *Du fantastique plastique au merveilleux littéraire autour des marionnettes de Maurice Sand* – Marielle VANDEKERKHOVE : *Romanesque et autobiographie dans "La Confession d'une jeune fille"* – Françoise GENEVRAY : *« Vous n'avez pas lu "Kourroglou" », histoire d'une traduction inachevée* – Anne GIARD : *Un aspect du style de George Sand : l'idéalisation* – Jacqueline RAZGONNIKOFF-GÉRARDY : *George Sand et le théâtre romantique* – Françoise BALZARD-DORSEMAINE : *L'opéra bouffe et les marionnettes.*

1999 n°21

Simone BERNARD-GRIFFITH : *Bals et danses champêtres dans le roman sandien : de l'ethnographie à la sociopoétique* – Hervé LE BRET : *Édouard Rodrigues, « le bon riche »* – Nathalie ABDELAZIZ : *"Rose et Blanche" : Une légitimation par l'artiste* – Hélène HERVIEU : *« La première femme qui ait pris la parole », telle fut George Sand pour la première romancière norvégienne, Camilla Collett* – Nicole LUCE : *Le périlleux pari de la tentation dramatique* – Jeannine TAUVERON : *1999, 150^e anniversaire de la mort de Chopin* – Pascal GAUTRIN : *"Le Poème de Myrza", texte atypique* – Claire SIMON : *En projet : les traductions sandiennes en allemand, anglais, américain, coréen, espagnol, grec, hongrois, italien, japonais, néerlandais, portugais, russe, suédois, tchèque*

mise à jour : mars 2000

Copyright 2000 © Les Amis de George Sand